Gargantua

François Rabelais

1534

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/rabelais/gargantua

Sommaire

Aux Lecteurs. 6
Prologe de L'auteur. 7
De la genealogie & antiquité de Gargantua. Chapitre I. 13
Les Fanfreluches antidotees trouuees en vn monument antique. Chapitre II. 16
Comment Gargantua fut vnze moys porté ou ventre de sa mere. Chapitre III. 21
Comment Gargamelle estant grosse de Gargantua mangea grand planté de tripes. Chapitre IIII. 24
Les propos des bienyures. Chapitre V. 26
Comment Gargantua nasquit en façon bien estrange. Chapitre VI. 31
Comment le nom fut imposé à Gargantua : & comment il humoit le piot. Chapitre VII. 34
Comment on vestit Gargantua. Chapitre VIII. 36
Les couleurs & liuree de Gargantua. Chapitre IX. 40
De ce qu'est signifié par les couleurs blanc & bleu. Chapitre X. 44
De l'adolescence de Gargantua. Chapitre XI. 48
Des cheuaulx factices de Gargantua. Chapitre XII. 51
Comment Grandgousier congneut l'esperit merueilleux de Gargantua à l'inuention d'vn torchecul. Chapitre XIII. 54
Comment Gargantua feut institué par vn Sophiste en lettres latines. Chapitre XIIII. 58
Comment Gargantua fut mis soubz aultres pedagoges. Chapitre XV. 61
Comment Gargantua fut enuoyé à Paris, & de l'enorme iument qui le porta, & comment elle deffit les mousches bouines de la Bauce. Chapitre XVI. . . . 63
Comment Gargantua paya sa bien venue es Parisiens, & comment il print les grosses cloches de l'eglise nostre Dame. Chapitre XVII. 65
Comment Ianotus de Bragmardo feut enuoyé pour recouurer de Gargantua les grosses cloches. Chapitre XVIII. 68
La harangue de maistre Ianotus de Bragmardo, faicte à Gargantua pour recouurer les cloches. Chapitre XIX. 70
Comment le Sophiste emporta son drap, & comment il eut proces contre les aultres maistres. Chapitre XX. 74

L'estude de Gargantua, selon la discipline de ses precepteurs Sophistes. Chapitre XXI. 77
Les Ieux de Gargantua. Chapitre XXII. 80
Comment Gargantua feut institué par Ponocrates en telle discipline, qu'il ne perdoit heure du iour. Chapitre XXIII. 87
Comment Gargantua employoit le temps quand l'air estoit pluuieux. Chapitre XXIIII. 93
Comment feut meu entre les fouaciers de Lerné, & ceulx du pays de Gargantua le grand debat, dont furent faictes grosses guerres. Chapitre XXV. . . . 95
Comment les habitans de Lerné par le commandement de Picrochole leur roy assallirent au despourueu les bergiers de Gargantua. Chapitre XXVI. . 98
Comment vn moine de Seuillé saulua le cloz de l'abbaye du sac des ennemys. Chapitre XXVII. 101
Comment Picrochole print d'assault la roche Clermauld & le regret & difficulté que feist Grandgousier de entreprendre guerre. Chapitre XXVIII. . . 106
Le teneur des lettres que Grandgousier escripuoit à Gargantua. Chapitre XXIX. 108
Comment Vlrich Gallet fut enuoyé deuers Picrochole. Chapitre XXX. . . . 109
La Harangue faicte par Gallet à Picrochole. Chapitre XXXI. 110
Comment Grandgousier pour achapter paix feist rendre les fouaces. Chapitre XXXII. 112
Comment certains gouuerneurs de Picrochole par conseil precipité le mirent au dernier peril. Chapitre XXXIII. 115
Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pais & comment Gymnaste rencontra les ennemys. Chapitre XXXIIII. 120
Comment Gymnaste soupplement tua le capitaine Tripet, & aultres gens de Picrochole. Chapitre XXXV. 122
Comment Gargantua demollit le chasteau du Gué de vede, & comment ilz passerent le Gué. Chapitre XXXVI. 124
Comment Gargantua soy peignant faisoit tomber de ses cheueulx les boulletz d'artillerye. Chapitre XXXVII. 126
Comment Gargantua mangea en sallade six pelerins. Chapitre XXXVIII. . 128
Comment le moyne feut festoyé par Gargantua, & des beaulx propos qu'il tint en souppant. Chapitre XXXIX. 131
Pourquoy les Moynes sont refuys du monde, & pourquoy les vngs ont le nez plus grand que les aultres. Chapitre XXXX. 135

Comment le moyne feist dormir Gargantua, & de ses heures & breuiaire. Chapitre XXXXI. 139

Comment le Moyne donne couraige à ses compaignons, & comment il pendit à vne arbre. Chapitre XLII. 141

Comment l'escharmouche de Picrochole feut rencontré par Gargantua. Et Comment le Moyne tua le capitaine Tyrauant, & puis fut prisonnier entre les ennemys. Chapitre XLIII. 143

Comment le Moyne se deffist de ses guardes, & comment l'escarmouche de Picrochole feut deffaicte. Chapitre XLIIII. 146

Comment le moyne amena les pelerins, & les bonnes parolles que leur dist Grangousier. Chapitre XLV. 149

Comment Grandgousier traicta humainement Toucquedillon prisonnier. Chapitre XLVI. 152

Comment Grandgousier manda querir ses legions, & comment Toucquedillon tua Hastiueau, puis fut tué par le commandement de Picrochole. Chapitre XLVII. 155

Comment Gargantua assaillit Picrochole dedans la Rocheclermaud, & defist l'armee dudict Picrochole. Chapitre XLVIII. 158

Comment Picrochole fuiant feut surprins de males fortunes & ce que feit Gargantua apres la bataille. Chapitre XLIX. 160

La contion que feist Gargantua es vaincus. Chapitre L. 161

Comment les victeurs gargantuistes feurent recompensez apres la bataille. Chapitre LI. 164

Comment Gargantua feist bastir pour le moyne l'abbaye de Theleme. Chapitre LII. 166

Comment feut bastie & dotee l'abbaye des Thelemites. Chapitre LIII. 168

Inscription mise sus la grande porte de Theleme. Chapitre LIIII. 171

Comment estoit le manoir des Thelemites. Chapitre LV. 174

Comment estoient vestuz les religieux & religieuses de Theleme. Chapitre LVI. 176

Comment estoient reiglez les Thelemites à leur maniere de viure. Chapitre LVII. 180

Enigme en prophetie. Chapitre LVIII. 182

La vie treshorrificque du grand Gargantua, pere de Pantagruel[1] iadis cõposee par M. Alcofribas[2] abstracteur[3] de quinte essence.

Liure plein de Pantagruelisme.[4] M. D. XLII.

On les vend a Lyon chez Francoys Juste, deuãt nostre dame de Cõfort.[5]

[1] *Pere de Pantagruel.* Voyez ci-dessus, p. 18, la remarque que cette qualification a inspirée à Beuchot.

[2] *Alcofribas.* Ce nom, ainsi isolé, serait difficile à comprendre, mais on lit sur les frontispices de *Pantagruel* (édit. sans date et édit. de 1533) : *Alcofrybas Nasier,* anagramme fort exacte de *Francoys Rabelais.*

[3] *Abstracteur de quinte essence.* Dans le chap. XXI du liv. V (t. III, p. 80) on voit comment la reine Quinte Essence retint Pantagruel et ses compagnons « en estat d'Abstracteurs. » En les investissant de cet « office » elle leur expose ainsi les droits qu'il leur confère : « Voyez, entendez, contemplez à vostre libre arbitre, tout ce que ma maison contient : vous peu à peu emancipans du seruage d'ignorance. »

[4] *Liure plein de Pantagruelisme.* Rabelais ne nous a pas fait connaître du premier coup tout ce qu'il entend par ce mot : *Pantagruélisme.* Ses définitions, comiques et grossières au début, s'étendent et s'épurent à mesure que son œuvre avance. Dans *Pantagruel,* dont la publication a précédé (comme nous l'avons vu, p. 15) celle de *Gargantua,* être *bon pantagruéliste,* c'est « viure en paix, ioye, santé, faisans tousiours grand chere. » (t. I, p. 384) — Dans *Gargantua,* l'auteur explique : « en pantagruelisant » par : « beuuans à gré & lisans les gestes horrificques de Pantagruel. » (t. I, p. 11) — Dans le *Prologue* du *Tiers liure* la bienveillance et la bonne foi sont considérées comme indispensables aux adeptes ; le *Pantagruélisme* y est défini comme une « proprieté indiuiduale… moienant laquelle iamais en mauluaise partie ne prendront choses quelconques, ilz congnoistront sourdre de bon, franc, & loyal couraige. » (t. II, p. 12) — Enfin, après ces diverses interprétations, Rabelais nous donne, dans le *Prologue* du *Quart liure,* celle qu'on doit regarder comme définitive : « c'est certaine gayeté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites. » (t. II, p. 254) Seul il pouvait caractériser ainsi en quelques mots cette sagesse joyeuse, fruit d'une grande fermeté d'âme et d'une inaltérable sérénité de conscience. Sterne, qui, dans son *Tristram Shandy,* s'inspire continuellement de Rabelais, décrit en ces termes le *Shandéisme,* qui n'est qu'un souvenir du *Pantagruélisme :* « Le vrai Shandéisme… dilate le cœur et les poumons… Si on me laissait, comme à Sancho Pança, le choix de mon royaume… ce serait un royaume de sujets riant de tout cœur… j'ajouterais à ma prière, que Dieu voulût faire à mes sujets la grâce d'être aussi sages qu'ils seraient gais. » (édit. Charpentier, 1842, liv. IV, ch. CXVIII, t. I, p. 296)

[5] Le frontispice qui occupe cette page est la reproduction de celui de la dernière des éditions séparées de *Gargantua,* que nous avons suivie, pensant avec Brunet, qu'elle renferme, pour ce premier livre, le texte définitif de Rabelais. Elle est décrite en détail dans notre *Bibliographie,* ainsi que les éditions, de dates antérieures, qui nous ont fourni des variantes.

Aux Lecteurs.

Amis lecteurs qui ce liure lisez,
Despouillez vous de toute affection,
Et le lisant ne vous scandalisez :
Il ne contien mal ne infection.
Vray est qu'icy peu de perfection
Vous apprendrez, si non en cas de rire :
Aultre argument ne peut mon cueur elire,
Voyant le dueil, qui vous mine & consomme.
Mieulx est de ris que de larmes escripre,
Pource que rire est le propre de l'homme.[6]

[6] *Pource que rire est le propre de l'homme.* On lit après ce vers, dans l'édition de 1535, les deux mots suivants imprimés en gros caractères :
VIVEZ IOYEVX.

Prologe de L'auteur.

Bevvevrs *tresillustres*[7]*, & vous Verolez tresprecieux (car à vous non à aultres sont dediez mes escriptz*[8]*) Alcibiades ou dialoge de Platon, intitulé Le bancquet, louant son precepteur Socrates, sans controuerse prince des philosophes, entre aultres parolles le dict estre semblable es Silenes*[9]*. Silenes estoient iadis petites*

[7] *Beuueurs tresillustres, & vous Verolez tresprecieux.* De même, en tête du *Prologue* du *Tiers liure : Beuueurs tresillustres, & vous Goutteux tresprecieux.* Ces épithètes : *illustres, précieux,* sont destinées à parodier les termes pompeux que les auteurs prodiguent à ceux à qui ils adressent des dédicaces ; mais, en même temps, le mot *précieux*, appliqué aux goutteux et aux vérolés, paraît faire allusion aux remèdes rares et chers employés pour les guérir, et surtout aux métaux qui servaient au traitement de la maladie vénérienne. C'est du moins ce qui semble ressortir de ce passage où Noël du Fail emploie la même expression que Rabelais : « C'est le vif argent, dont on a frotté les pauures verolez precieux, lequel… pert, mange, & consomme tout ce qu'il approche. » (édit. de la *Bibl. elzév.,* t. I, p. 273)

[8] *Non à aultres sont dediez mes escriptz.* Rabelais développe ailleurs cette idée : « Seulement auois esguard & intention par escript donner ce peu de soulaigement que pouois es affligez & malades absens, lequel voluntiers, quand besoing est, ie fays es presens qui soy aident de mon art & seruice. » (t. II, p. 247)

[9] *Semblable es Silenes.* « A ces Silenes exposés dans les ateliers des statuaires et tenant à la main une flûte ou des pipeaux. En séparant les deux pièces dont sont formées ces statues, on découvre à l'intérieur l'image d'un Dieu. » (Platon, Le Banquet, XXXI). Tabourot fait ainsi allusion à ce passage de Rabelais dans une de ses *Touches*, intitulée *Le Magnifique* et dirigée contre les « prothonotaires courtisans : »
« Ce sont bouettes d'apothicaires :
Belles dehors & rien dedans.
« CONTRETOVCHE.
« Ils seroient mieux s'ils ressembloient
Aux silenes de l'ancien temps,
Qui, comme Socrates, estoient
Laides dehors, belles dedans.
« CONSIDERATION.
« Anciennement on appeloit silenes, les boëttes d'apothicaires, parce que sus icelles estoient representées plusieurs figures drolatiques & ridicules, telles que du bon Silenus, maistre de Bacchus, dans lesquelles on mettoit les plus fines & precieuses drogues, ainsi que l'interprete l'Aristophane François que i'aime suiure plutôt que l'interpretation que donne Erasme, sur le prouerbe *Sileni Alcibiadis.* Or auiourd'huy par le contraire, elles sont belles exterieurement & n'y a dedans drogue qui guere vaille. » (v[e] livre, p. 61 de la reproduction de l'édit. de 1588, Bruxelles, 1863)
Les détails suivants, empruntés à un auteur technique, prouvent la rigoureuse exactitude de la description que Rabelais fait des boîtes d'apothicaires : « Les petites boëttes quarrées sont artistement agencées & composées de quatre ou cinq petits ais, secs, courts, & bien elabourez : on met en icelles les escorces, les excroissances, les fleurs, les tablettes, les os, cornes, ongles, & autres parties des animaux apres qu'elles sont bien dessechées… il n'y a que cest endroict des boettes & coffrets qui paroît à la veüe de ceux qui entrent en la boutique, qui soit orné, & embely de toute sorte de peintures recreatiues, comme peuuent estre cerfs volans, viédazes empennez, centaures cul pelé, oisons bridez, cannes bastées, & autres semblables, entre lesquelles on a accoustumé de laisser vn petit vuide quarré pour y escrire en lettres d'or ou d'azur, le nom de la drogue qui est contenüe en vne chacune d'elles ; quant au reste des boëtes il est communément sans aucune peinture. » (*Les Œuures pharmaceutiques du S[r]. Iean de Renou… traduites… par M. Louys de Serres.* — Lyon, Antoine Chard, M.DC.XXVI. In-fol., p. 483)
Les figures grotesques qui ornaient ces boîtes étaient fort employées au XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e]. Regnier décrit ainsi une lanterne renfermant des espèces d'ombres chinoises représentant des sujets analogues :
L'autre qui de soy-mesme estoit diminutiue,
Ressembloit transparante vne lanterne viue
Dont quelque Paticier amuse les enfans,
Où des oysons bridez, Guenuches, Elefans,

boites telles que voyons de present es bouticques des apothecaires, pinctes au dessus de figures ioyeuses & friuoles, comme de Harpies, Satyres, oysons bridez, lieures cornuz, canes bastees, boucqs volans, cerfz limonniers, & aultres telles pinctures contrefaictes à plaisir pour exciter le monde à rire, quel fut Silene, maistre du bon Bacchus : mais au dedans l'on reseruoit les fines drogues, comme Baulme, Ambre gris, Amomon, Musc, ziuette, pierreries : & aultres choses precieuses. Tel disoit estre Socrates : par ce que le voyans au dehors & l'estimans par l'exteriore apparence, n'en eussiez donné vn coupeau d'oignon : tant laid il estoit de corps & ridicule en son maintien, le nez pointu, le reguard d'vn taureau, le visaige d'vn fol : simple en meurs, rustiq en vestimens, pauure de fortune, infortuné en femmes, inepte à tous offices de la republique, tousiours riant, tousiours beuuant d'autant à vn chascun, tousiours se guabelant, tousiours dissimulant son diuin sçauoir. Mais ouurans ceste boyte : eussiez au dedans trouué vne celeste & impreciable drogue, entendement plus que humain, vertus merueilleuse, couraige inuincible, sobresse non pareille, contentement certain, asseurance parfaicte, deprisement incroyable de tout ce pourquoy les humains tant veiglent, courent, trauaillent, nauigent & bataillent. A quel propos, en voustre aduis, tend ce prelude, & coup d'essay ? Par autant que vous mes bons disciples & quelques aultres foulz de seiour lisans les ioyeux tiltres d'aulcuns liures de nostre inuention, comme Gargantua, Pantagruel, Fessepinte, La dignité des braguettes[10]*, Des poys au lard cum commento*[11]*, &c., iugez trop facillement ne estre au dedans traicté que mocqueries, folateries, & menteries ioyeuses : veu que l'ensigne exteriore (c'est le tiltre), sans plus auant enquerir, est communement receu à derision & gaudisserie. Mais par telle legiereté ne conuient estimer les œuures des humains. Car vous mesmes dictes, que l'habit ne faict poinct le moine : & tel est vestu d'habit monachal, qui au dedans n'est rien moins que moyne : & tel est vestu de cappe hespanole, qui en son couraige nullement affiert à Hespane. C'est pourquoy fault ouurir le liure, & soigneusement peser ce que y est deduict. Lors congnoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'aultre valeur, que ne promettoit la boite. C'est à dire que les matieres icy traictees ne sont tant folastres,*

Chiens, chats, lieures, renards, & mainte estrange beste
Courent l'vne apres l'autre…
(Sat. XI, p. 89, *Collection Lemerre*)

[10] *La dignité des braguettes.* Rabelais y revient plus loin : « Ie vous en exposeray bien d'aduantaige au liure que i'ay faict De la dignité des braguettes. » (t. I, p. 32) — « Par dieu, (dit à son tour Panurge, t. I, p. 294) ie feray vn liure de la commodité des longues braguettes, quand i'auray plus de loysir. De faict en composa vn beau & grand liure auecques les figures : mais il n'est encores imprimé, que ie saiche. » Il ne l'a pas été, à moins qu'on ne veuille considérer comme un échantillon de l'ouvrage le chapitre VIII du *Tiers liure* intitulé : *Comment la braguette est premiere piece de harnois entre gens de guerre.*

[11] *Des poys au lard cum commento.* « Avec commentaire. » Ce traité figure honorablement dans le catalogue des « beaulx liures de la librairie de sainct Victor. » (t. I, p. 247)

comme le tiltre au dessus pretendoit. Et posé le cas, qu'au sens literal vous trouuez matieres assez ioyeuses & bien correspondentes au nom, toutesfois pas demourer là ne fault, comme au chant des Sirenes : ains à plus hault sens interpreter ce que par aduenture cuidiez dict en gayeté de cueur.

Crochetastes vous oncques bouteilles ? Caisgne. Reduisez à memoire la contenence qu'auiez. Mais veistes vous onques chien rencontrant quelque os medulare[12] *? C'est, comme dict Platon lib. ij. de rep., la beste du monde plus philosophe*[13]*. Si veu l'auez : vous auez peu noter de quelle deuotion il le guette : de quel soing il le guarde : de quel ferueur il le tient, de quelle prudence il l'entomme : de quelle affection il le brise : & de quelle diligence il le sugce. Qui le induict à ce faire ? Quel est l'espoir de son estude ? Quel bien pretend il ? Rien plus q'vn peu de mouelle. Vray est que ce peu, plus est delicieux que le beaucoup de toutes aultres : pource que la mouelle est aliment elabouré à perfection de nature, comme dict Galen. iij. facu. natural. & xj. de vsu parti*[14]*. A l'exemple d'icelluy vous conuient estre saiges pour fleurer, sentir, & estimer ces beaulx liures de haulte gresse*[15]*, legiers au prochaz, & hardiz à la rencontre. Puis, par curieuse leçon & meditation frequente, rompre l'os, & sugcer la substantificque mouelle. C'est à dire : ce que i'entends par ces symboles Pythagoricques, auecques espoir certain d'estre faictz escors & preux à ladicte lecture. Car en icelle bien aultre goust trouuerez, & doctrine plus absconce, laquelle vous reuelera de treshaultz sacremens & mysteres horrificques, tant en ce qui concerne nostre religion, que*

[12] *Veistes vous onques chien rencontrant quelque os medulare ?* Du Fail s'est rappelé ce passage : « Veistes vous oncques vn chien ayant desrobé vn lopin de lard. » (t. I, p. 82)

[13] *C'est, comme dict Platon lib. ij de rep., la beste du monde plus philosophe.* Ἀλλὰ μὴν κομψὸν γε φαίνεται τὸ πάθος αὐτοῦ τῆς φύσεως καὶ ὥς ἀληθῶς φιλόσοφον.

[14] *La mouelle est aliment elabouré à perfection de nature, comme dict Galen .iij. facu. natural. & xj. de vsu parti.* Rabelais détourne un peu de leur sens les deux passages auxquels il renvoie. Galien fait simplement remarquer dans le *De facultatibus naturalibus* (liv. III, ch. 5) que « comme le sang nourrit les chairs de même la moelle nourrit les os ; » puis, dans le *De usu partium* (liv. XI, ch. 18), se référant à ce passage, « nous avons démontré, dit-il, que la moelle est l'aliment propre aux os. »

[15] *Ces beaulx liures de haulte gresse.* Rabelais mentionne parmi les « liures de la librairie de sainct Victor… Soixante & neuf breuiaires de haulte gresse. » Dans ces deux passages cette expression se prête à un de ces doubles sens que notre auteur affectionne. On lit dans une recette du *Ménagier de Paris* (édit. Crapelet, 1846, t. II, p. 271) où il est question des « oes, poules, chappons despeciez par pièces, & mis en pasté, » que « les chappons de haulte gresse… ne se despiecent point, » sans doute parce qu'ils sont considérés comme des animaux de choix. Ce mot a le même sens dans cet éloge que Dindenault fait de ses moutons (t. II, p. 290) : « Moutons de Leuant, moutons de haulte fustaye, moutons de haulte gresse ; » et Panurge, prenant dans sa réponse le contre-pied de chacune des expressions que le marchand vient d'employer, lui propose de le payer « en monnoye de Ponant, de taillis, & de basse gresse. » C'est cette signification de morceau exquis, que Du Fail a en vue quand il parle de Phryné comme d'une « putain de haute gresse ; » (t. II, p. 240) et Henri Estienne quand il dit dans *La Précellence du langage françois* (édit. Delalain, 1850, p. 134) : « Il a esté escrit de quelque personnage, qu'il tenoit en mue vne putain de haute gresse. » A ce compte, des *liures de haute gresse* sont des livres importants, précieux ; mais Rabelais veut faire en même temps allusion à ces livres chargés de graisse par l'usage, comme le bréviaire de Gargantua « pesant tant en gresse que en fremoirs & parchemin, poy plus poy moins, vnze quintaulx six liures. » (t. I, p. 79)

aussi l'estat politicq & vie œconomicque. Croiez vous en vostre foy qu'oncques Homere, escriuent L'Iliade & Odyssee, pensast es allegories lesquelles de luy ont calfreté Plutarche, Heraclides Ponticq[16]*, Eustatie, Phornute, & ce que d'iceulx Politian a desrobé*[17] *? Si le croiez : vous n'approchez ne de pieds ne de mains à mon opinion, qui decrete icelles aussi peu auoir esté songees d'Homere, que d'Ouide en ses Metamorphoses, les sacremens de l'euangile*[18] *: lesquelz vn frere Lubin*[19] *vray croquelardon s'est efforcé demonstrer, si d'aduenture il rencontroit gens aussi folz que luy : & (comme dict le prouerbe) couuercle digne du chaudron*[20]*. Si ne le croiez : quelle cause est, pourquoy autant n'en ferez de ces ioyeuses & nouuelles chronicques ? Combien que les dictant*[21] *n'y pensasse en plus que vous, qui par aduenture beuiez comme moy. Car à la composition de ce liure seigneurial, ie ne perdiz ne emploiay oncques plus ny aultre temps, que celluy qui estoit estably*

---

[16] *Croiez-vous… qu'oncques Homere, escriuent L'Iliade & Odyssee, pensast es allegories lesquelles de luy ont calfreté Plutarche, Heraclides Ponticq. Escriuent* doit se prononcer *escriuant.* C'est un participe présent et non une troisième personne plurielle. Ces deux manières différentes de prononcer la finale *ent* n'ont rien qui puisse nous étonner, car elles subsistent encore aujourd'hui, mais dans d'autres circonstances. Nous disons par exemple : le *président,* et : ils *président.* — La pensée exprimée par Rabelais se retrouve dans Montaigne : « Est-il possible qu'Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy fait dire : & qu'il se soit presté à tant & si diuerses figures, que les theologiens, legislateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents, qui traittent sciences, pour diuersement & contrairement qu'ils les traittent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy : Maistre general à touts offices, ouurages, & artisans : General Conseiller à toutes entreprises ? Quiconque a eu besoing d'oracles & de predictions, en y a trouué pour son faict. Vn personnage sçauant & de mes amis, c'est merueille quels rencontres & combien admirables il y faict naistre, en faueur de nostre religion. » (*Essais,* liv. II, chap. XII, *Collection Lemerre,* t. II, p. 358)

[17] *Ce que d'iceulx Politian a desrobé ?* Rabelais se fait ici l'écho de son ami Budé qui appelle Politien « Vir… quidem excellentis doctrinæ, sed animi non satis ingenui, » et l'accuse d'avoir tiré toute sa préface sur Homère d'une vie d'Homère en grec, qui n'était pas encore traduite et qu'on attribuait à tort à Plutarque. (V. *Annotationes Gulielmi Budæi… in* XXIIII *Pandectarum libros.* Lugduni, S. Gryphius, 1551, p. 547)

[18] *D'Ouide en ses Metamorphoses, les sacremens de l'euangile.* Plusieurs rêveurs ont interprété les Métamorphoses d'Ovide d'une manière allégorique. Rabelais a probablement eu en vue un ouvrage, composé d'abord en latin, puis traduit en français, et dont voici le titre : *Cy commence Ouide de Salmonen son liure jntitule Methamorphose, Contenat. XV. liures particuliers moralisie par maistre Thomas waleys… Translate E Compile par Colard mansion.* On lit à la fin du volume : « En la noble ville de Bruges en flandres par Colart mansion, citoien de jcelle ou mois de May an de grace mil quatre cens iiij. xx. iiij » — Gr. in-fol. — Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, est devenu populaire sous le nom de *Bible des poètes.*

[19] *Vn frere Lubin.* La ballade, *De frere Lubin,* par Marot (édit. Picard, Paris, 1868, t. II, p. 64), où se trouvent ces vers :

Pour faire plus tost mal que bien,
Frere Lubin le fera bien ;
Mais si c'est quelque bon affaire,
Frere Lubin ne le peult faire.

avait rendu ce nom proverbial.

[20] *Gens aussi folz que luy :&… couuercle digne du chaudron.* Regnier a dit dans un sens un peu différent :

… lors qu'on a du bien, il n'est si decrepite
Qui ne trouue (en donnant) couuercle à sa marmite.

(Sat. XIII, p. 110)

[21] *Les dictant.* C'est le texte de l'édit. Dolet. Celle de Juste porte : *Dictans.*

à prendre ma refection corporelle[22] : sçauoir est, beuuant & mangeant. Aussi est ce la iuste heure[23] d'escrire ces haultes matieres & sciences profundes. Comme bien faire sçauoit Homere paragon de tous Philologes, & Ennie pere des poetes latins, ainsi que tesmoigne Horace[24], quoy q'vn malautru ait dict, que ses carmes sentoyent plus le vin que l'huile. Autant en dict vn Tirelupin de mes liures, mais bren pour luy. L'odeur du vin, ô combien plus est friant, riant, priant[25], plus celeste, & delicieux que d'huille ? Et prendray autant à gloire qu'on die de moy, que plus en vin aye despendu que en huyle, que fist Demosthenes, quand de luy on disoit, que plus en huyle que en vin despendoit. A moy n'est que honneur & gloire d'estre dict & reputé bon gaultier & bon compaignon : & en ce nom suis bien venu en toutes bonnes compaignies de Pantagruelistes : A Demosthenes fut reproché par vn chagrin que ses oraisons sentoient comme la serpilliere d'vn ord & sale huillier[26]. Pourtant interpretez tous mes faictz & mes dictz en la perfectissime partie, ayez en reuerence le cerueau caseiforme qui vous paist de ces belles billes vezees, & à vostre pouoir tenez moy tousiours ioyeux. Or esbaudissez vous, mes amours, & guayement lisez le reste tout à l'aise du corps, & au profit des reins. Mais escoutez, vietz dazes, que le maulubec vous trousque[27] : vous soubuienne de boyre à my pour la pareille : & ie vous plegeray tout ares metys[28].

---

[22] *Aultre temps, que celluy qui estoit estably à prendre ma refection corporelle.* « De ma part, si faut il que les meilleures heures (que i'ay disposé à mon principal estude) dispensees, ie remue mesnage, ie tracasse, ie brouille ces belles besognes que tu voy, aux heures où les autres coutumierement s'escurent les dens. » (Du Fail, t. I, p. 144)

[23] *Aussi est ce la iuste heure.* Édit. de Juste : *Aussi est cela iuste heure.*

[24] *Homere… & Ennie… ainsi que tesmoigne Horace.*
Laudibus arguitur vini vinosus Homerus :
Ennius ipse pater nunquam, nisi potus, ad arma
Prosiluit dicenda… (lib. I, epist. XIX, v. 6)

[25] *Combien plus est friant, riant, priant.* Souvenir de ces vers de Clément Marot (*Chanson III, t. II, p. 176) :*
La blanche colombelle belle
Souuent ie vois priant criant :
Mais dessoubz la cordelle d'elle
Me iecte vn œil friant, riant.

[26] *Ses oraisons sentoient comme la serpilliere d'vn ord & sale huillier.* « Il fault… qu'elle (la parole) ne soit point affettee,… ny aussi tant elabouree & trauaillée, comme disoit Pytheas, qu'estoit celle de Demosthenes, luy reprochant qu'elle sentoit l'huile de la lampe. » (Plutarque, *Instruction pour ceulx qui manient affaires d'estat* XVIII. Trad. d'Amyot. Édit. de 1801, t. XV, p. 123)

[27] *Escoutez, vietz dazes, que le maulubec vous trousque.* Les premières éditions portent : *escoutaz, escotaz.* « Écoutez, visages d'ânes, que l'ulcère vous trousse. » Rabelais a répété cette imprécation gasconne à la fin du *Prologue* de *Pantagruel* (p. 218, l. 6) : « le maulubec vous trousse. »

[28] *Tout ares metys.* « Immédiatement. »

Continuer sur Classiques.app

Ce livre se lit aussi en ligne, sur Classiques.app.

- Une liseuse confortable, sur téléphone comme sur ordinateur.
- La taille du texte et le thème, clair ou sombre, à votre goût.
- Le site garde votre page : vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.
- Une recherche dans tout le livre, et dans tous les classiques.
- Des outils pour les amateurs de livres : citations à partager, listes de favoris, grands romans en 20 minutes. Tout est gratuit.
- Des commentaires en marge pour échanger avec d'autres lecteurs, le résumé du livre et ses personnages.

Reprendre en ligne à « De la genealogie & antiquité de Gargantua. Chapitre I. »

classiques.app/livres/rabelais/gargantua

Le livre continue à la page suivante.

De la genealogie & antiquité de Gargantua. Chapitre I.

Ie vous remectz à la grande chronicque Pantagrueline recongnoistre la genealogie & antiquité dont nous est venu Gargantua[29]. En icelle vous entendrez plus au long comment les Geands nasquirent en ce monde : & comment d'iceulx par lignes directes yssit Gargantua, pere de Pantagruel : & ne vous faschera, si pour le present ie m'en deporte. Combien que la chose soit telle, que tant plus seroit remembree, tant plus elle plairoit à voz seigneuries : comme vous auez l'autorité de Platon in Philebo & Gorgia[30], & de Flacce[31], qui dict estre aulcuns propos telz que ceulx cy sans doubte, qui plus sont delectables, quand plus souuent sont redictz.

Pleust à dieu q'vn chascun sceust aussi certainement sa genealogie, depuis l'arche de Noë iusques à cest eage. Ie pense que plusieurs sont auiourd'huy empereurs, Roys, ducz, princes, & Papes, en la terre, lesquelz sont descenduz de quelques porteurs de rogatons & de coustretz. Comme au rebours plusieurs sont gueux de l'hostiaire, souffreteux, & miserables, lesquelz sont descenduz de sang & ligne de grandz roys & empereurs. Attendu l'admirable transport des regnes & empires[32] :

Des Assyriens es Medes,
Des Medes es Perses,
Des Perses es Macedones,
Des Macedones es Romains,
Des Romains es Grecz,

---

[29] *Ie vous remectz à la grande chronicque Pantagrueline recongnoistre la genealogie & antiquité dont nous est venu Gargantua.* Pour les conséquences qu'on a voulu tirer de ce passage, voyez ci-dessus page 17, et, pour la *Généalogie,* t. I, p. 219.

[30] *Platon in Philebo & Gorgia.* Édit. de 1537 et Dolet : *Gorgialt.* Édition de Juste : *Gorgias.* Socrate dit dans *Philèbe :* « C'est, à mon avis, une bonne maxime que celle qui ordonne de revenir jusqu'à deux et trois fois sur ce qui est bien dit ; » et dans Gorgias : « Il est beau, dit-on, de dire et de considérer jusqu'à deux et trois fois les belles choses. »

[31] *Flacce.* Allusion à ce vers d'Horace :
Hæc placuit semel ; hæc decies repetita placebit.
(*Ars poetica,* v. 365).

[32] *Attendu l'admirable transport des regnes & empires :*
Des Assyriens es Medes.
Des Medes es Perses,
Des Perses es Macedones.
Racine fait dire à Petit Jean :
Quand je voy les Estats des Babiboniens
Transferés des Serpans, aux Nacedoniens.
(*Les Plaideurs,* act. III, sc. III. *Petite Bibliothèque littéraire,* Lemerre, t. II ; p. 66)

Des Grecz es Francoys.

Et pour vous donner à entendre de moy qui parle, ie cuyde que soye descendu de quelque riche roy ou prince au temps iadis. Car oncques ne veistes homme, qui eust plus grande affection d'estre roy & riche que moy : affin de faire grand chere, pas ne trauailler, poinct ne me soucier, & bien enrichir mes amys & tous gens de bien & de sçauoir. Mais en ce ie me reconforte, que en l'aultre monde ie le seray : voyre plus grand que de present ne l'auseroye soubhaitter. Vous en telle ou meilleure pensee reconfortez vostre malheur, & beuuez fraiz si faire se peut.

Retournant à noz moutons[33], ie vous dictz que par don souuerain des cieulx[34] nous a esté reseruee l'antiquité & genealogie de Gargantua, plus entiere que nulle autre. Exceptez celle du Messias[35], dont ie ne parle, car il ne me appartient, aussi les diables (ce sont les calumniateurs & caffars) se y opposent. Et fut trouuee par Iean Audeau, en vn pré qu'il auoit pres l'arceau gualeau, au dessoubz de L'oliue, tirant à Narsay. Duquel faisant leuer les fossez, toucherent les piocheurs de leurs marres, vn grand tombeau de bronze[36] long sans mesure : car oncques n'en trouuerent le bout, par ce qu'il entroit trop auant les excluses de Vienne. Icelluy ouurans en certain lieu, signé au dessus d'vn goubelet, à l'entour duquel estoit escript en lettres Ethrusques Hic bibitvr[37], trouuerent neuf flaccons en tel ordre qu'on assiet les quilles en

[33] *Retournant à noz moutons.* Dans le chapitre de ses *Recherches* intitulé : *De quelques Adages & mots que nos ancestres tirerent de la Farce de Patelin* (liv. VIII, chap. LIX, édit de 1621, p. 683), Pasquier s'exprime ainsi : « Quand il aduient qu'en commun deuis quelqu'vn extrauague de son premier propos, celuy qui le veut remettre sur ses premieres brizées, luy dit. *Reuenez à vos moutons,* dont a vsé à mesme effect Rabelais en son premier liure de Gargantua. »
Voici le passage de la *Farce de Maistre Pierre Pathelin* (Édit. Geoffroy-Chateau, p. 81, act. III, sc. VI) auquel cette locution se rapporte :
pathelin.
Il est desia si empressé,
Qu'il ne scet où il l'a laissé :
Il faut que nous luy reboutons.
le ivge.
Suz, reuenons à nos moutons :
Qu'en fut il ?
le drappier.
Qu'en fut il ? Il en print six aulnes.

[34] *Par don souuerain des cieulx.* Édit. ant. à 1535 et 1535 : *Par vn don souuerain de dieu.* Édit. de 1537 et Dolet : *Par vng don souuerain.*

[35] *Exceptez celle du Messias, dont ie ne parle.* Édit. ant. à 1535 et 1535 : *De dieu ie ne parle.*

[36] *Vn grand tombeau de bronze.* « Dans un lieu appelé Civaux, à deux lieues de Chauvigni dans le bas Poitou, on trouve encore, presque à fleur de terre, quantité de Tombes de pierre, qui occupent un terrain de près de deux lieues de tour, particuliérement vers la Vienne, où même on croit qu'il entre plusieurs de ces Tombes. C'est à quoi Rabelais fait ici allusion, & la Tradition du païs veut qu'elles aient servi à renfermer les Corps d'un prodigieux nombre de Visigots Arriens, défaits par Clovis. » (Le Duchat, édit. de 1711)

[37] Hic bibitvr. « Ici on boit. »

Guascoigne[38]. Des quelz celluy qui au mylieu estoit couuroit vn gros, gras, grand, gris, ioly, petit, moisy, liuret, plus mais non mieulx sentent que roses[39].

En icelluy fut ladicte genealogie trouuee escripte au long, de lettres cancelleresques, non en papier, non en parchemin, non en cere : mais en escorce d'vlmeau, tant toutesfoys vsees par vetusté, qu'à poine en pouoit on troys recongnoistre de ranc.

Ie (combien que indigne) y fuz appellé : & à grand renfort de bezicles practicant l'art dont on peut lire lettres non apparentes[40], comme enseigne Aristoteles, la translatay, ainsi que veoir pourrez en Pantagruelisant, c'est à dire beuuans à gré & lisans les gestes horrificques de Pantagruel. A la fin du liure estoit vn petit traicté intitulé, Les Fanfreluches antidotees. Les ratz & blattes ou (affin que ie ne mente) aultres malignes bestes, auoient brousté le commencement : le reste i'ay cy dessoubz adiousté, par reuerence de l'antiquaille.

[38] *En tel ordre qu'on assiet les quilles en Guascoigne.* « Sur trois lignes paralléles, trois quilles sur chaque ligne. » (Le Duchat)

[39] *Plus mais non mieulx sentent que roses.* Regnier s'est servi de cette expression proverbiale dans la description qu'il a faite d'un pédant :
Ainsi ce personnage en magnifique arroy,
Marchant pedetentim s'en vint iusques à moy
Qui sentis à son nez, à ses leures décloses,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roses.
(Sat. X, p. 80)

[40] *L'art dont on peut lire lettres non apparentes.* Voyez encore, sur « la maniere de lire lettres non apparentes, » le chapitre XXIIII de *Pantagruel,* p. 333.

Les Fanfreluches antidotees trouuees en vn monument antique. Chapitre II.

+ i[41] ? enu le grand dompteur des Cimbres,
V■ sant par l'aer, de peur de la rousee,
’ sa venue on a remply les Timbres
♀’beure fraiz, tombant par vne housee,
= uquel quand fut la grand mere arrousee,
Cria tout hault, hers par grace peschez le[42].
Car sa barbe est presque toute embousee :
Ou pour le moins, tenez luy vne eschelle.

Aulcuns disoient que leicher sa pantoufle

[41] *Les Fanfreluches antidotees.* M. Prosper Blanchemain a publié, dans son excellente édition des *Œuvres de Melin de Sainct-Gelays* (*Bibl. elzév.,* t. I, p. 70), une curieuse énigme imprimée pour la première fois dans un recueil de 1547, et au sujet de laquelle il s'exprime ainsi : « Cette énigme offre de nombreuses analogies avec *Les Fanfreluches antidotées.* Elle est aussi en couplets de huit vers sans observation de l'alternance des rimes. Sainct-Gelays seroit-il l'auteur des deux pièces de vers ? Cela n'est pas impossible. Les deux écrivains étoient fort liés, et Rabelais, inhabile au maniement de la rime, a bien pu recourir à l'assistance de son ami. Il lui a d'ailleurs emprunté plusieurs rondeaux et dizains. Sans entrer en discussion sur ce point, on peut signaler ici, comme dans *Les Fanfreluches,* une suite d'allusions, fort transparentes alors, assez obscures aujourd'hui, aux persécutions religieuses exercées contre Clément Marot. » Nous n'avons que deux petites restrictions à faire à propos de cette note. D'abord nous prions le savant éditeur de remarquer qu'en plus d'une circonstance, et notamment dans son *Epistre à Bouchet* (t. III, p. 299), Rabelais a prouvé qu'il savait écrire d'agréables vers ; ensuite nous ferons observer que les allusions aux persécutions exercées contre Marot, assez frappantes en effet dans l'énigme de Melin de S.-Gelays, le sont beaucoup moins dans Les Fanfreluches, où l'on devine à grand'peine qu'il s'agit en quelques endroits de la Papauté et de la Réforme. Du reste l'effet comique de ce morceau résulte précisément de son obscurité même. Que veut prouver Rabelais ? Que les prophéties sont incompréhensibles et, par suite, susceptibles des interprétations les plus contradictoires. Si ce plaisant amphigouri avait un sens quelconque l'auteur aurait manqué son but. Autant vaudrait que dans *Le Médecin malgré lui* Sganarelle donnât une consultation conforme aux règles de l'art de guérir, que dans *Les Plaideurs* le discours de Petit Jean fût un modèle de logique, et que dans la *Physiologie du mariage* de Balzac, compatriote et imitateur de Rabelais, l'indéchiffrable chapitre *Des religions et de la confession considérées dans leurs rapports avec le mariage* composé de lettres confondues, mêlées et, comme on dit dans les imprimeries, *tombées en pâte,* présentât un sens des plus nets et des mieux suivis. Dans tous ces morceaux une seule chose est amusante : ne point comprendre. Si l'on entrevoit un sens, tout agrément disparaît. L'Antiquité connaissait ce procédé comique. On lit dans *Les Chevaliers* d'Aristophane : « Ne laisse pas échapper ce que te promet l'oracle. — Que dit donc l'oracle ? — Il est, ma foi, rédigé en fort beau style d'énigme, aussi élégant que clair : « Quand l'aigle corroyeur aux serres crochues saisira dans son bec un dragon stupide, buveur de sang, ce sera fait de la piquante saumure à l'ail de Paphlagonie… » (Traduction de C. Poyard, Paris, Hachette, 1873, p. 53). À la fin de Gargantua, Rabelais nous présente encore un autre morceau du même genre, intitulé *Enigme en prophetie,* qu'il emprunte à Melin de S.-Gelays. Bien que le sens en soit un peu plus suivi, il reste néanmoins tellement obscur que Gargantua y peut voir avec vraisemblance « le decours & maintien de verité diuine, » tandis que le moine y trouve tout simplement « vne description du Ieu de Paulme soubz obscures parolles. » Enfin le chapitre XVIII du *Tiers liure* nous montre *Comment Pantagruel & Panurge diuersement exposent les vers de la Sibylle de Panzoust.*

[42] *Peschez le.* C'est le texte des éditions antérieures et de Dolet. Édit. de Juste : *pesche le.*

Estoit meilleur que guaigner les pardons :
Mais il suruint vn affecté marroufle,
Sorti du creux ou l'on pesche aux gardons[43],
Qui dict, messieurs, pour dieu nous engardons,
L'anguille y est, & en cest estau musse.
Là trouuerez (si de pres regardons)
Vne grand tare, au fond de son aumusse.

Quand fut au poinct de lire le chapitre,
On n'y trouua que les cornes d'vn veau.
Ie (disoit il) sens le fond de ma mitre
Si froid, qu'autour me morfond le cerueau.
On l'eschaufa d'vn parfunct de naueau
Et fut content de soy tenir es atres,
Pourueu qu'on feist vn limonier noueau
A tant de gens qui sont acariatres.

Leur propos fut du trou de sainct Patrice,
De Gilbathar, & de mille autres trous[44] :
S'on les pourroit reduire à cicatrice,
Par tel moien, que plus n'eussent la tous :
Veu qu'il sembloit impertinent à tous
Les veoir ainsi à chascun vent baisler.

---

[43] *Creux ou l'on pesche aux gardons.* Le lac de Genève, où les gardons sont fort communs.

[44] *Leur propos fut du trou de sainct Patrice,*
De Gilbathar, & de mille autres trous.
Ce passage a le plus grand rapport avec la strophe suivante de l'*Enigme* de Melin de Sainct-Gelays :
L'Euesque print le thesme de l'Epistre
Pour mieux ouurir l'entendement à tous
Et feist serment que le fons de sa mitre
Estoit si froid qu'il en auoit la toux.
On luy fourra, puis il parla plus doulx
Et deuisa du trou de la sybille,
De sainct Patrice & de mille autres troux ;
Mais i'ay vn peu la memoire labile.
Il faut remarquer que *le trou,* c'est-à-dire le détroit, *de Gilbathar,* est la même chose que *le trou,* ou, comme l'appelle ailleurs Rabelais, *l'estroict de Sibyle* (t. I, p. 125, l. 10), ce qui rend la conformité beaucoup plus complète. Quant au trou de S. Patrice, il se trouvait « en Hybernie » (t. III, p. 138). On l'appelait souvent *Le Purgatoire,* ainsi que l'indique ce passage de l'*Apologie pour Hérodote* (t. II, ch. XXXIX, p. 305, édit. de Le Duchat) : « Le purgatoire (le lieu duquel on nommoit le trou S. Patrice, & le vulgaire disoit le trou S. Patri). » Ce passage d'une ancienne légende en prose indique bien ce qu'il faut entendre par ces diverses dénominations : « Mena nostre sires saint Patrice en vn lieu diuers & desert, & si li monstra vne fosse ronde & oscure dedans, & le dist que qui entreroit ens vrais repentants… qu'il… verroit les tourmens des mauuais & les ioies des bons. » (*La purgatoire di Saint Patrice. Légende du XIII^e^ siècle, publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Reims.* 1842. In-16, p. 3) Ce nom de *trou S. Patrice* a parfois un sens libre :
On est pirs qu'au trous saint Patris,
Foullando in calibistris.
(*Farce de frere Guillebert. Anc. Théât. franc., Bibl. elzévir,* t. I, p. 306)

Si d'aduenture ilz estoient à poinct clous,
On les pourroit pour houstage bailler.

En cest arrest le courbeau fut pelé
Par Hercules : qui venoit de Libye.
Quoy ? dist Minos, que n'y suis ie appellé ?
Excepté moy tout le monde on conuie.
Et puis l'on veult que passe mon enuie,
A les fournir d'huytres & de grenoilles :
Ie donne au diable en quas que de ma vie
Preigne à mercy leur vente de quenoilles.

Pour les matter suruint Q. B. qui clope[45],
Au sauconduict des mistes Sansonnetz.
Le tamiseur, cousin du grand Cyclope,
Les massacra. Chascun mousche son nez :
En ce gueret peu de bougrins sont nez,
Qu'on n'ait berné sus le moulin à tan.
Courrez y tous : & à l'arme sonnez[46] :
Plus y aurez, que n'y eustes antan.

Bien peu apres, l'oyseau de Iupiter
Delibera pariser pour le pire.
Mais les voyant tant fort se despiter,
Craignit qu'on mist ras, ius, bas, mat, l'empire :
Et mieulx ayma le feu du ciel empire
Au tronc rauir ou l'on vend les soretz :
Que aer serain, contre qui l'on conspire,
Assubiectir es dictz des Massoretz.

---

[45] *Suruint Q. B. qui clope.* Afin de donner au lecteur une idée des procédés d'interprétation employés par les commentateurs qui se piquent d'expliquer les allusions historiques contenues dans *Les Fanfreluches antidotées,* nous allons raconter sommairement comment l'un d'eux démontre, d'une façon, à son avis, tout à fait victorieuse, que les initiales Q. B. désignent Jean Hus, et un autre, avec non moins d'évidence, qu'elles se rapportent au chancelier Duprat. M. La Croze écrit à Le Duchat, dans une lettre qui n'a été publiée qu'en 1741 : « Ce Q. B. est Jean Hus, dont le nom, écrit par ses lettres initiales, I. H., fait en grec… le nombre 18… Q. B. est le même nombre en latin. » Éloi Johanneau n'admet pas cette interprétation : il explique Q. B. par *qui boite,* « jeu de mots digne de Rabelais, et sur le mot *chancelier* qui *chancelle,* qui boite, qui clope, et sur celui qui l'étoit alors. En effet le chancelier Duprat… *canetoit,* comme on dit. » Tout fier de sa découverte, Éloi Johanneau la communique à Eusèbe Salverte, qui la confirme par cette preuve inattendue : « Oui, c'est Duprat, regardez dans un miroir, en renversant le papier où vous aurez écrit les deux lettres *q b,* vous trouverez *d p,* initiales de *du p*rat, tournées de gauche à droite et renversées. » Que le lecteur ne s'effraie pas ! nous ne reviendrons point sur ce genre de commentaire ; mais nous tenions à donner, une fois pour toutes, un échantillon de la manière dont on interprétait les auteurs français à la fin du dernier siècle et même au commencement de celui-ci.

[46] *A l'arme sonnez.* C'est le texte des éditions primitives. Édit. Juste : *a larme sennez.*

Le tout conclud fut à poincte affilee,
Maulgré Até, la cuisse heronniere[47],
Qui là s'assist[48], voyant Pentasilee
Sus ses vieux ans prinse pour cressonniere.
Chascun crioit, vilaine charbonniere,
T'apartient il toy trouuer par chemin ?
Tu la tolluz la Romaine baniere,
Qu'on auoit faict au traict du parchemin.

Ne fust Iuno, que dessoubz l'arc celeste
Auec son duc tendoit à la pipee :
On luy eust faict vn tour si tresmoleste
Que de tous poincts elle eust esté frippee.
L'accord fut tel, que d'icelle lippee
Elle en auroit deux œufz de Proserpine,
Et si iamais elle y estoit grippee,
On la lieroit au mont de L'albespine.

Sept mois apres, houstez en vingt & deux,
Cil qui iadis anihila Carthage[49],
Courtoysement se mist en mylieu d'eux,
Les requerent d'auoir son heritage.
Ou bien qu'on feist iustement le partage
Selon la loy que l'on tire au riuet,
Distribuent vn tatin du potage
A ses facquins qui firent le breuet.

Mais l'an viendra, signé d'vn arc turquoys
De v. fuseaulx, & troys culz de marmite,
Onquel le dos d'vn roy trop peu courtoys
Poyuré sera soubz vn habit d'hermite.
O la pitié. Pour vne chattemite
Laisserez vous engouffrer tant d'arpens ?

[47] *La cuisse heronniere* : C'est une expression de Marot, qui, parlant dans son épître *Au Roy, pour avoir esté derobé* (t. I, p. 196), de la faiblesse que lui a laissée une grande maladie, s'écrie :
Tant affoibly m'a d'estrange maniere ;
Et si m'a faict la cuisse heronniere.

[48] *Qui là s'assist.* Ainsi dans la plupart des éditions collectives, mais les éditions séparées du premier livre portent *que* au lieu de *qui.*

[49] *Cil qui iadis anihila Carthage.* Le premier vers de l'*Énigme* de Melin de Sainct-Gelays est :
Le grand vainqueur des haults monts de Carthaige.
M. Blanchemain remarque (p. 74, note 7), avec beaucoup de vraisemblance, que « Carthage représente *Genève,* ennemie de Rome. »

Cessez, cessez, ce masque nul n'imite.
Retirez vous au frere des serpens.

Cest an passé, cil qui est regnera
Paisiblement auec ses bons amis.
Ny brusq, ny Smach lors ne dominera,
Tout bon vouloir aura son compromis.
Et le solas qui iadis fut promis
Es gens du ciel, viendra en son befroy.
Lors les haratz qui estoient estommis
Triumpheront en royal palefroy.

Et durera ce temps de passe passe
Iusques à tant que Mars ayt les empas.
Puis en viendra vn qui tous aultres passe,
Delitieux, plaisant, beau sans compas.
Leuez vos cueurs : tendez à ce repas,
Tous mes feaulx. Car tel est trespassé
Qui pour tout bien ne retourneroit pas,
Tant sera lors clamé le temps passé.

Finablement celluy qui fut de cire
Sera logé au gond du Iacquemart.
Plus ne sera reclamé, Cyre, Cyre,
Le brimbaleur, qui tient le cocquemart.
Heu, qui pourroit saisir son bracquemart ?
Toust seroient netz les tintouins cabus,
Et pourroit on à fil de poulemart
Tout baffouer le maguazin d'abus.

Comment Gargantua fut vnze moys porté ou ventre de sa mere. Chapitre III.

Grandgovsier estoit bon raillard en son temps, aymant à boyre net autant que homme qui pour lors fust au monde, & mangeoit voluntiers salé. A ceste fin auoit ordinairement bonne munition de iambons de Magence & de Baionne, force langues de beuf fumees, abondance de andouilles en la saison & beuf sallé à la moustarde. Renfort de boutargues, prouision de saulcisses, non de Bouloigne (car il craignoit ly boucon de Lombard) mais de Bigorre, de Lonquaulnay, de la Brene, & de Rouargue. En son eage virile espousa Gargamelle, fille du roy des Parpaillos, belle gouge & de bonne troigne. Et faisoient eux deux souuent ensemble la beste à deux doz, ioyeusement se frotans leur lard, tant qu'elle engroissa d'vn beau filz[50], & le porta iusques à l'vnziesme moys.

Car autant, voire d'aduantage, peuuent les femmes ventre porter[51], mesmement quand c'est quelque chef d'œuure, & personnage qui doibue en son temps faire grandes prouesses. Comme dict Homere que l'enfant duquel Neptune engroissa la nymphe nasquit l'an apres reuolu : ce fut le douziesme moys.

[50] *Tant qu'elle engroissa d'vn beau filz.* « Si bien leur agrea le ieu que ilz engendrerent Gargantua. » (*Les Grandes Cronicques,* ci-dessus p. 29)

[51] *Autant… peuuent les femmes ventre porter.* La plus grande partie de ce qui suit est tirée du XVI[e] chapitre du livre III des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, intitulé : *Différents termes assignés à la naissance des enfants par les médecins et par les philosophes.* Voici les passages de ce chapitre auxquels Rabelais fait principalement allusion : « La fin du dixième mois est le terme le plus reculé jusqu'auquel la gestation puisse se prolonger. Cette dernière opinion semble être confirmée par… Plaute, qui dit dans sa comédie intitulée *La Cassette* : « La femme avec laquelle il avait eu commerce mit au monde une fille à la fin du dixième mois… « Dans le XIV[e] livre de son traité sur les *Choses divines,* Varron nous apprend que quelquefois les femmes ont été délivrées dans le huitième mois… Il ajoute que l'accouchement peut quelquefois n'avoir lieu qu'au onzième mois. Au reste, et cet illustre savant nous en prévient, ces deux assertions appartiennent à Aristote. Quant à la divergence d'opinions sur la possibilité de l'accouchement au huitième mois, elle s'explique par un passage d'Hippocrate, tiré de son traité *sur les Aliments…* « Les enfants naissent et ne naissent pas au huitième mois… « Tout dernièrement, dans la satire de M. Varron, qui a pour titre *Le Testament,* j'ai lu ce passage : « Si un ou plusieurs enfants m'arrivent au dixième mois, et s'ils sont aussi stupides que des ânes à la lyre, je les déshérite ; s'il m'en vient un dans le onzième mois, quoi qu'en dise Aristote, je ferai autant de cas d'Accius que de Titius… « Si la femme ne peut porter son fruit jusqu'au onzième mois, il est difficile de comprendre quel motif a pu engager Homère à mettre dans la bouche de Neptune ces mots adressés à une jeune fille qu'il vient de séduire : « Jeune fille, sois fière de cette union ; l'année, en achevant sa révolution, te verra mettre au jour deux illustres rejetons ; car les caresses des Immortels sont toujours suivies de la fécondité. « Je ne dois pas passer sous silence ce que j'ai lu dans le VII[e] livre de l'*Histoire naturelle* de Pline… « Massurius rapporte que le préteur L. Papirius, devant lequel un plaideur réclamait une succession comme second héritier, l'adjugea, à son préjudice, à un enfant que la mère déclarait avoir mis au monde au bout de treize mois ; que le magistrat motiva son jugement sur ce qu'il ne croyait pas qu'il y eût véritablement d'époque fixe pour les accouchements. » (*Bibl. lat.-fr.,* de Panckoucke)

Car (comme dict A. Gelle, lib. iij.) ce long temps conuenoit à la maiesté de Neptune, affin qu'en icelluy l'enfant feust formé à perfection. A pareille raison Iupiter feist durer xlviij. heures la nuyct qu'il coucha auecques Alcmene. Car en moins de temps n'eust il peu forger Hercules[52], qui nettoia le monde de monstres & tyrans.

Messieurs les anciens Pantagruelistes ont conformé ce que ie dis, & ont declairé non seulement possible, mais aussi legitime, l'enfant né de femme l'vnziesme moys apres la mort de son mary.

Hippocrates, lib. de alimento.

Pline, li. vij. cap. v.

Plaute, in Cistellaria.

Marcus Varro en la satyre inscripte Le testament, allegant l'autorité d'Aristoteles à ce propos.

Censorinus, li. de die natali[53].

Aristoteles, libr. vij. capi. iij. & iiij. de nat. animalium[54].

Gellius, li. iij. ca. xvj. Seruius in egl. exposant ce metre de Virgile : Matri longa decem, &c.[55] Et mille autres folz[56] : Le nombre desquelz a esté par les legistes acreu. ff. de suis & legit. l. Intestato. § fi[57].

Et in autent. de restitut.[58] & ea que parit in xj. mense.

---

[52] *En moins de temps n'eust il peu forger Hercules.* Voyez Diodore de Sicile, *Bibliotheca,* liv. IV, édit. de Rhodomann, p. 151.

[53] au chapitre VII, qu'Aristote seul admet la naissance au onzième mois, rejetée par tous les autres.

[54] *Aristoteles, libr. vij. capi. iij. & iiij. de nat. animalium.* Ces deux chapitres sont consacrés à l'accouchement. Dans le IV[e] Aristote dit : « L'accouchement a lieu au septième, au huitième et au neuvième mois ; la plupart du temps le dixième, quelquefois même le onzième, se trouve entamé. »

[55] *Ce metre de Virgile : Matri longa decem, &c.*
Matri longa decem tulerunt fastidia menses.
(Eglog., IV, 61)
« Dix mois apportèrent à ta mère de longs ennuis. »

[56] *Et mille autres folz.* Parmi eux se trouve Hérodote qu'Henri Estienne cherche à excuser en constatant que son erreur a été partagée par l'Antiquité tout entière : « Nature ne laisse auiourd'huy le fruict au ventre de la femme plus de neuf mois : & pourtant Herodote doit estre renuoyé bien loin avec ses dix mois. Voila qui ne couste gueres à dire à ceux qui tiennent cest auteur pour mensonger, adioustans foy au bruit commun : mais voyons à combien d'autres auteurs ils s'attachent quant à ce mesme point. Si Herodote ne doit point estre ouy quant à ce terme de dix mois, aussi ne le doiuent estre, ni Hippocrat, ni Galien, ni Plutarque, ni Pline, ni plusieurs iurisconsultes : ni vne grand part des poetes, & entr'autres, Theocrite, Cecile, Virgile, Properce. » (*Discours préliminaire* de l'*Apologie pour Herodote,* édit. de Le Duchat, t. I, p. XX). Montaigne n'a pas hésité à corroborer de son témoignage l'opinion des Anciens : « Moy ie secours par l'exemple de moy-mesme, ceux d'entre eux, qui maintiennent la grossesse d'onze mois. » (t. II, p. 315)

[57] *ff. de suis & legit. l. Intestato. § fi.* Loi 3, § 12, livre XXX, titre 8, au Digeste.

[58] *In autent. de restitut.* Novelle XXXIX.

[59] *Leur robidilardicque loy Gallus.* Loi 29, livre XXVIII, titre 2, au Digeste.

D'abondant en ont chaffourré leur robidilardicque loy Gallus[59] ff. de lib. & posthu. & l. septimo[60]. ff. de stat. homi. & quelques aultres, que pour le present dire n'ause.

Moiennans lesquelles loys, les femmes vefues peuuent franchement iouer du serrecropiere à tous enuiz & toutes restes, deux moys apres le trespas de leurs mariz. Ie vous prie par grace, vous aultres mes bons auerlans, si d'icelles en trouuez que vaillent le desbraguetter, montez dessus & me les amenez. Car si au troisiesme moys elles engroissent, leur fruict sera heritier du deffunct. Et la groisse congneue poussent hardiment oultre, & vogue la gualee[61], puis que la panse est pleine. Comme Iulie fille de l'empereur Octauian ne se abandonnoit à ses taboureurs sinon quand elle se sentoit grosse, à la forme que la nauire ne reçoit son pilot, que premierement ne soit callafatee & chargee[62]. Et si personne les blasme de soy faire rataconniculer ainsi suz leur groisse, veu que les bestes suz leur ventrees n'endurent iamais le masle masculant, elles responderont que ce sont bestes, mais elles sont femmes : bien entendentes les beaulx & ioyeux menuz droictz de superfetation : comme iadis respondit Populie, selon le raport de Macrobe li. ij. Saturnal[63]. Si le diauol ne veult qu'elles engroissent, il fauldra tortre le douzil, & bouche clouse.

---

[60] *L. septimo.* Loi 12, liv. I, titre 57, au Digeste. Elle ne concerne pas principalement les naissances au onzième mois, mais surtout celles qui ont lieu au septième.

[61] *Vogue la gualee.* C'est le refrain d'une vieille ronde dont Rathery a cité ce couplet :
Y auoit trois filles,
Toutes trois d'un grand ;
Disoient l'une à l'autre :
Je n'ay point d'amant.
Et hé ! hé !
Vogue la galée !
Donne luy du vent.
Le libraire Galiot du Pré avait adopté pour devise, par allusion à son nom, une galère avec ce refrain : *Vogue la galee.*

[62] *La nauire ne reçoit son pilot, que… ne soit… chargee.* Cumque conscii flagitiorum mirarentur, quo modo similes Agrippæ filios pareret, quæ tam vulgo potestatem sui corporis faceret, ait : « Numquam enim nisi navi plena tollo vectorem. » (Macrob. *Saturn.,* II, 51)

[63] *Macrobe li. ij. Saturnal.* Ce passage se trouve au chapitre V : « Il existe un propos de ce genre de Populia, fille de Marcus, laquelle répondit à quelqu'un qui s'étonnait de ce que les femelles des animaux ne désirent le mâle qu'à l'époque où elles doivent concevoir : « C'est qu'elles sont des bêtes. » (*Collection Nisard*)

Comment Gargamelle estant grosse de Gargantua mangea grand planté de tripes. Chapitre IIII.

L'occasion & maniere comment Gargamelle enfanta fut telle. Et si ne le croyez, le fondement vous escappe. Le fondement luy escappoit vne apresdinee le iij. iour de feburier, par trop auoir mangé de gaudebillaux. Gaudebillaux : sont grasses tripes de coiraux. Coiraux : sont beufz engressez à la creche & prez guimaulx. Prez guimaulx : sont qui portent herbe deux fois l'an. D'iceulx gras beufz auoient faict tuer troys cens soixante sept mille & quatorze, pour estre à mardy gras sallez : affin qu'en la prime vere ilz eussent beuf de saison à tas, pour au commencement des repastz faire commemoration de saleures, & mieulx entrer en vin.

Les tripes furent copieuses, comme entendez : & tant friandes estoient que chascun en leichoit ses doigtz. Mais la grande diablerie à quatre personnaiges estoit bien en ce que possible n'estoit longuement les reseruer. Car elles feussent pourries. Ce que sembloit indecent. Dont fut conclud, qu'ilz les bauffreroient sans rien y perdre. A ce faire conuierent tous les citadins de Sainnais, de Suillé, de la Rocheclermaud, de Vaugaudray, sans laisser arriere le Coudray, Montpensier, le Gué de vede & aultres voisins : tous bons beuueurs, bons compaignons & beaulx ioueurs de quille là[64]. Le bon homme Grandgousier y prenoit plaisir bien grand : & commendoit que tout allast par escuelles. Disoit toutesfoys à sa femme qu'elle en mangeast le moins, veu qu'elle aprochoit de son terme, & que ceste tripaille n'estoit viande moult louable. Celluy (disoit il) a grande enuie de mascher merde, qui d'icelle le sac mangeue. Non obstant ces remonstrances, elle en mangea seze muiz, deux bussars, & six tupins. O belle matiere fecale, qui doiuoit boursouffler en elle.

[64] *Beaulx ioueurs de quille là.* Dans son épître *Au Roy, pour auoir esté derobé* (t. I, p. 195), Marot énumère ainsi les qualités de son valet :
Prisé, loué, fort estimé des filles
Par les bordeaulx, & beau ioueur de quilles.
Rabelais, pour mieux faire comprendre ce qu'il veut dire, a soin d'écrire *quille* au singulier. Quant à La Fontaine, qui se souvient également bien des vers de maître Clément et de la prose de maître François, il dit dans *Les Lunettes* (*Collection Lemerre*, t. I, p. 389) :
Vient un Meusnier monté sur son mulet,
Garçon quarré, garçon couru des filles,
Bon Compagnon, & beau ioüeur de quilles.

Apres disner tous allerent (pelle melle) à la saulsaie : & là sus l'herbe drue[65] dancerent au son des ioyeux flageolletz, & doulces cornemuses : tant baudement, que c'estoit passetemps celeste les veoir ainsi soy rigouller.

[65] *Sus l'herbe drue.* Édit. Juste : *dure,* au lieu de *drue,* sans doute par suite d'une simple transposition de lettres.

Les propos des bienyures. Chapitre V.

Pvis[66] entrerent en propos de resieunier on propre lieu.

Lors flaccons d'aller, iambons de troter, goubeletz de voler, breusses de tinter. Tire, baille, tourne, brouille. Boutte à moy, sans eau, ainsi mon amy : fouette moy ce verre gualentement, produiz moy du clairet[67], verre pleurant. Treues de soif. Ha faulse fiebure, ne t'en iras tu pas ? Par ma fy, ma commere, ie ne peuz entrer en bette. Vous estez morfondue, m'amie. Voire. Ventre sainct Qenet, parlons de boire. Ie ne boy que à mes heures, comme la mulle du pape. Ie ne boy que en mon breuiaire[68], comme vn beau pere guardian. Qui feut premier soif ou beuuerye[69] ? Soif. Car qui eust beu sans soif durant le temps de innocence ? Beuuerye. Car priuatio presupponit habitum[70]. Ie suys clerc. Fœcundi calices quem non fecere disertum[71] ? Nous aultres innocens ne beuuons que trop sans soif[72]. Non moy, pecheur, sans soif. Et si non presente, pour le moins future, la preuenent comme entendez. Ie boy pour la soif aduenir. Ie boy eternellement, ce m'est eternité de beuuerye, & beuuerye de

[66] *Les propos des bienyures.* Dans les éditions primitives, ce titre n'existe pas, et les chapitres IV et V n'en forment qu'un seul. En le divisant en deux, Rabelais a fait quelques additions aux *Propos des bienyures.* Les éditions collectives donnent *beuueurs,* au lieu de *bienyures.* Dans les ouvrages que nous a transmis l'Antiquité, on trouve souvent des conversations tenues pendant des repas ; mais elles s'élèvent, comme dans le *Banquet* de Platon, aux plus hautes questions philosophiques, ou traitent, comme dans les *Symposiaques* de Plutarque et les *Saturnales* de Macrobe, de divers points d'érudition et de philologie. C'est seulement dans le V^e^ chapitre du *Satyricon* de Pétrone qu'on trouve des propos de table qui ont quelque analogie avec ceux de Rabelais. Le XVI^e^ siècle a eu souvent recours à ce cadre commode : *Le Moyen de parvenir* tout entier ne se compose que des conversations tenues dans un banquet auquel assistent les personnages célèbres de tous les lieux et de tous les temps. Il faut rapprocher de ce chapitre de *Gargantua* le chapitre XXXIX du même ouvrage intitulé : *Comment le moyne feut festoyé par Gargantua, & des beaulx propos qu'il tint en souppant,* les chapitres XL et XLI, qui en sont la suite, le commencement du chapitre XIV de *Pantagruel,* le chapitre XII des *Propos rustiques* de Noel du Fail intitulé *De Perrot Claquedent,* et, surtout, les chansons à boire de Jean Le Houx, longtemps confondues avec les vaux de vire d'Olivier Basselin, dans lesquelles l'auteur fait de fréquentes allusions à ce chapitre de Rabelais. M. Armand Gasté a, le premier, signalé ce fait, d'abord dans une thèse soutenue devant la Faculté des lettres de Paris, ensuite dans une excellente édition des *Vaux de vire de Jean Le Houx* publiée en 1875, à la librairie Lemerre.

[67] *Produiz moy du clairet.* Emploi facétieux d'un terme de procédure, comme dans le passage suivant : « Beuuons hau. Ie diz du meilleur, & plus stomachal. Entendez vous, hault, majour dome ? Produisez, exhibez. » (t. II, p. 344)

[68] *Ie ne boy que à mes heures… que en mon breuiaire.* Allusion aux flacons en forme d'heures ou de bréviaires, auxquels Rabelais donne ailleurs le nom de « tyrouer » ou « tirouoir. » (Voyez t. I, p. 153 ; t. II, p. 344, 348 ; t. III, p. 171, 172)

[69] *Qui feut premier soif ou beuuerye ?* Le modèle de ces questions d'origine est dans le XVI^e^ chapitre du liv. VII de Macrobe, où l'on examine qui fut le premier de l'œuf ou de la poule, *ovumne prius fuerit aut gallina.* Le même problème est discuté par Plutarque dans ses *Propos de table* (liv. II, question 3).

[70] *Priuatio presupponit habitum.* « La privation présuppose l'habitude. » Axiome scolastique.

[71] *Fœcundi calices quem non fecere disertum ?* « Quel est celui que les coupes inspiratrices n'ont pas rendu éloquent ? » (Horace, liv. I, ép. 5, v. 19)

[72] *Nous aultres innocens ne beuuons que trop sans soif. Allusion aux innocents qu'on soumettait à l'épreuve de l'eau.*

eternité. Chantons, beuuons, vng motet. Entonnons[73]. Ou est mon entonnoir ? Quoy, ie ne boy que par procuration.

Mouillez vous pour seicher, ou vous seichez pour mouiller[74] ? Ie n'entens poinct la theoricque : de la praticque ie me ayde quelque peu. Haste. Ie mouille, ie humecte, ie boy. Et tout de peur de mourir. Beuuez tousiours vous ne mourrez iamais. Si ie ne boy ie suys à sec. Me voyla mort. Mon ame s'en fuyra en quelque grenoillere. En sec iamais l'ame ne habite[75]. Somelliers, ô createurs de nouuelles formes, rendez moy de non beuuant beuuant ! Perannité de arrousement par ces nerueux & secz boyaulz. Pour neant boyt qui ne s'en sent. Cestuy entre dedans les venes, la pissotiere n'y aura rien. Ie laueroys voluntiers les tripes de ce veau que i'ay ce matin habillé[76]. I'ay bien saburré mon stomach. Si le papier de mes schedules beuuoyt aussi bien que ie foys, mes crediteurs auroient bien leur vin quand on viendroyt à la formule de exhiber. Ceste main vous guaste le nez. O quants aultres y entreront, auant que cestuy cy en sorte : Boyre à si petit gué[77] : c'est pour rompre son poictral. Cecy s'appelle pipee à flaccons. Quelle difference est entre bouteille & flaccon ? Grande, car bouteille est fermee à bouchon, & flaccon à viz[78]. De belles. Nos peres beurent bien & vuiderent les potz[79]. C'est bien chié, chanté[80], beuuons. Voulez vous rien mander à la riuiere[81] ? Cestuy cy va lauer les tripes. Ie ne boy

[73] *Entonnons.* Équivoque entre : Commencer à chanter et mettre en tonne.

[74] *Mouillez vous pour seicher, ou vous seichez pour mouiller ?* Jean Le Houx, lui, mouillait pour sécher :
Mouillons donc ; il faict bon secher,
dit-il dans un de ses vaux de vire (p. 104).

[75] *En sec iamais l'ame ne habite.* Axiome de saint Augustin (*Questiones Veteris et Novi Testamenti, ex Veteri Testamento, Questio XXIII*) : « Anima certè quia spiritus est, in sicco habitare non potest. »

[76] {{#lst:Page:Rabelais marty-laveaux 04.djvu/86|p22l1}5}

[77] *Boyre à si petit gué : c'est pour rompre son poictral.* « Allusion à ce que les Chevaux sellez qu'on fait boire à une eau trop basse, courent risque de rompre leur poitral à force de se gêner pour boire. » (Le Duchat)

[78] *Bouteille est fermee à bouchon, & flaccon à viz.* Édit. antérieure à 1535, 1535 et 1537 : *flac con.* Ce jeu de mots, recueilli par Tabourot dans le chapitre de ses *Bigarrures* qui traite *Des équivoques francois,* a été répété souvent : « Ie vous auertis, doctes buueurs, que vous ayez des flacons (ils sont bons vaisseaux fermant à vis). » (*Moyen de parvenir,* édit. Charpentier, p. 8). « Un flacon se ferme à vis par dehors, & vne femme se ferme à vis par dedans. » (*Tabarin,* édit. de la *Bibl. elzév.,* t. I, p. 63)

[79] *Nos peres beurent bien & vuiderent les potz.* D'après Rathery, c'est un vers d'une très vieille chanson.

[80] *C'est bien chié, chanté.* On trouve : « C'est bien chié ! » comme une sorte d'exclamation, dans la *Farce de Jolyet* (*Anc. Th., franç.* t. I, p. 56). Ici le buveur dit *chié* au lieu de *chanté,* puis se reprend. Ce quolibet se retrouve dans des *Couplets* de Beaumarchais *pour la fête de M. Lenormant d'Étioles :*
Vlà-t-i pas qu'est bien chié ! (chanté).

[81] *Voulez vous rien mander à la riuiere ? Cestuy cy va lauer les tripes.*
Voulez vous rien mander
La bas a la riuiere ?
Y auez vous affaire ?
Les trippes vay lauer.
(*Jean Le Houx,* p. 69)

en plus q'vne esponge. Ie boy comme vn templier, & ie tanquam sponsus[82], & moy sicut terra sine aqua[83]. Vn synonyme de iambon[84] ? C'est vne compulsoire de beuuettes, c'est vn poulain. Par le poulain, on descend le vin en caue, par le iambon, en l'estomach. Or ça, à boire, boire ça. Il n'y a poinct charge. Respice personam : pone pro duos : bus non est in vsu[85]. Si ie montois aussi bien comme i'aualle, ie feusse piec'a hault en l'aer[86]. Ainsi se feist Iacques cueur riche[87]. Ainsi profitent boys en friche. Ainsi conquesta Bacchus l'Inde. Ainsi philosophie Melinde. Petite pluye abat grand vend. Longues beuuettes rompent le tonnoire. Mais si ma couille pissoit telle vrine, la vouldriez vous bien sugcer ? Ie retiens apres. Paige, baille : ie t'insinue ma nomination en mon tour. Hume Guillot, encores y en a il vn pot[88]. Ie me porte pour appellant de soif, comme d'abus[89]. Paige, relieue mon appel en forme[90]. Ceste roigneure. Ie souloys iadis

---

[82] *Tanquam sponsus.* « Comme un marié, comme un époux. » Il y a une sorte de jeu de mots entre *sponsus* et le mot esponge (*spongia*), qui se trouve un peu plus haut.

[83] *Sicut terra sine aqua.* « Comme une terre sans eau. »

[84] *Vn synonyme de iambon ? C'est vne compulsoire de beuuettes.*
T'imitant, compagnon,
Ne me faut de iambon
Pour m'inciter à boire :
L'ay bientost auallé,
Sans d'vn sergeant sallé,
Attendre vn compulsoire.
(*Jean Le Houx,* p. 69)

[85] *Respice personam : pone pro duos : bus non est in vsu.* « Considère la personne, mets pour deux. » La grammaire exigerait qu'au lieu de : *pro duos,* on mît : *pro duobus ;* mais Rabelais ajoute *bus non est in vsu,* « *bus* n'est point en usage. » Il y a là, suivant Burgaud des Marets, un jeu de mots sur le participe passé *bus* pour exprimer que boire doit s'employer au présent et non au passé.

[86] *Si ie montois aussi bien comme i'aualle, ie feusse piec'a hault en l'aer.* Rabelais répète à peu près littéralement le même propos dans son *Pantagruel* (l. 11, p. 283) : *si ie montasse aussi bien comme ie aualle, ie feusse desia audessus la sphere de la lune, auecques Empedocles.* Allusion au double sens du mot *avaler,* qui, outre la signification qu'il a conservée, avait alors celle de *descendre.*

[87] *Ainsi se feist Iacques cueur riche.* C'est le commencement d'une sorte de quatrain ainsi imprimé dans les éditions modernes :
Ainsi se feist Iacques cueur riche.
Ainsi profitent boys en friche.
Ainsi conquesta Bacchus l'Inde.
Ainsi philosophie Melinde.
Le dernier vers, assez obscur, semble signifier que les Portugais employèrent philosophiquement le vin au lieu des armes pour faire la conquête de Melinde.

[88] *Hume Guillot, encores y en a il vn pot.* Édit. ant. à 1535 et 1535 : *on pot,* ce qui signifie « au pot, » et vaut peut-être mieux. Burgaud des Marets fait remarquer qu'on dit encore aux enfants :
Renifle, Pierrot,
Y a du beurre au pot.

[89] *Appelant de soif, comme d'abus.*
Ie iuray que dorenaduant
Ie n'y ferois plus appellant
Qu'aux cabaretz les plus notables,
La soif, ma partie, intimant
Deuant les beuueurs, mes semblables.
(*Jean Le Houx,* p. 104)

boyre tout : maintenant, ie n'y laisse rien. Ne nous hastons pas, & amassons bien tout. Voy cy trippes de ieu & guodebillaux d'enuy, de ce fauueau à la raye noire. O pour dieu, estrillons le à profict de mesnaige. Beuuez, ou ie vous… Non, non. Beuuez, ie vous en prye. Les passereaux ne mangent si non que on leurs tappe les queues[91]. Ie ne boy si non qu'on me flatte. Lagona edatera[92]. Il n'y a raboulliere en tout mon corps ou cestuy vin ne furette la soif. Cestuy cy me la fouette bien. Cestuy cy me la bannira du tout. Cornons icy à son de flaccons & bouteilles, que quiconques aura perdu la soif ne ayt à la chercher ceans. Longs clysteres de beuuerie l'ont faict vuyder hors le logis. Le grand dieu feist les planettes : & nous faisons les platz netz. I'ay la parole de dieu en bouche : Sitio[93]. La pierre dicte ἄσβεστος n'est plus inextinguible[94] que la soif de ma paternité. L'appetit vient en mangeant, disoyt Angest on Mans : la soif s'en va en beuuant. Remede contre la soif ? Il est contraire à celluy qui est contre morsure de chien, courrez tousiours apres le chien, iamais ne vous mordera, beuuez tousiours auant la soif, & iamais ne vous aduiendra. Ie vous y prens, ie vous resueille. Sommelier eternel, guarde nous de somme. Argus auoyt cent yeulx pour veoir, cent mains fault à vn sommelier, comme auoyt Briareus, pour infatigablement verser. Mouillons, hay, il faict beau seicher. Du blanc, verse tout, verse de par le diable, verse deça, tout plein, la langue me pelle. Lans, tringue[95] : à toy, compaing, de hayt, de hayt, là, là, là, c'est morfiaillé, cela. O lachryma Christi[96] : c'est de la Deuiniere, c'est vin pineau. O le gentil vin blanc, & par mon ame, ce n'est que vin de tafetas. Hen, hen, il est à vne aureille, bien drappé, & de bonne laine[97]. Mon compaignon, couraige.

« Faisons comme les sergens, releuons mengerie, » dit Du Fail, dans un sens analogue (t. I, p. 109).

[90] *Relieue mon appel en forme.* Terme de pratique.

[91] *Les passereaux ne mangent si non que on leurs tappe les queues. Ie ne boy si non qu'on me flatte.* C'est là un petit buveur. La même idée se retrouve, sous une forme plus développée dans le ch. XIIII de *Pantagruel* (p. 283, l. 7) : « Tu n'as pas trouué tes petitz beuureaux de Paris qui ne beuuent en plus q'vn pinson, & ne prenent leur bechee sinon qu'on leurs tape la queue à la mode des passereaux. »

[92] *Lagona edatera.* « Compagnon à boire ! » en basque. Ces mots, qui ne se trouvent pas dans l'édition de 1535, sont probablement adressés au laquais de Grandgousier, appelé « le Basque » (t. I, p. 111, l. 23).

[93] *I'ay la parole de dieu en bouche : Sitio.* « J'ai soif. » C'est en effet, d'après l'Évangile (Saint Jean, XIX, 28), le mot que proféra Jésus-Christ sur la croix.

[94] *La pierre dicte ἄσβεστος n'est plus inextinguible.* Ce mot ἄσβεστος, qu'on a traduit par *asbeste,* désigne une substance qu'on ne peut consumer, qu'on ne peut éteindre. Voyez *La pierre inextinguible, ditte* Asbestos (*Œuvres de Remy Belleau,* t. II, p. 246, édit. Lemerre).

[95] *Lans, tringue.* Suivant Regis, *trinkt landsmann,* « bois, camarade ! » et, suivant Le Duchat, *landsmann, zu trinken !* « pays (ou camarade), à boire ! » Cette dernière interprétation s'accorde mieux avec le sens général. Les buveurs répètent tous le même cri, chacun en son patois. L'un vient de le faire entendre en basque, un autre le pousse à son tour en mauvais allemand.

[96] *O lachryma Christi.* Le *lacryma Christi* (larme du Christ) est un vin sucré fort recherché, qu'on récolte au pied du Vésuve.

[97] *Bien drappé, & de bonne laine.* Allusion à ce passage de la *Farce de Pathelin* (Act. I, sc. 2, p. 14) :

Pour ce ieu, nous ne voulerons pas, car i'ay faict vn leué. Ex hoc in hoc[98]. Il n'y a poinct d'enchantement. Chascun de vous l'a veu. Ie y suis maistre passé. A brum, à brum, ie suis prebstre Macé. O les beuueurs. O les alterez. Paige, mon amy, emplis icy & couronne le vin, ie te pry. A la cardinale. Natura abhorret vacuum[99]. Diriez-vous q'vne mouche y eust beu[100] ? A la mode de Bretaigne. Net, net, à ce pyot. Auallez, ce sont herbes.

---

pathelin.
Cestuy cy est il taint en laine ?
.....
le drappier.
C'est vn tres bon drap de Rouen,
Ie vous prometz, & bien drappé.

[98] *Ex hoc in hoc.* « De celà en ceci. » (Psaume 74.)

[99] *Natura abhorret vacuum.* « La nature a horreur du vide. » Axiome de l'ancienne physique.

[100] *Diriez-vous q'vne mouche y eust beu ?*
On ne diroit qu'vne mouche y eust beu.
(*Jean le Houx*, p. 81)

Comment Gargantua nasquit en façon bien estrange. Chapitre VI.

Evlx tenens ces menuz propos de beuuerie, Gargamelle commença se porter mal du bas. Dont Grandgousier se leua dessus l'herbe, & la reconfortoit honestement, pensant que ce feut mal d'enfant, & luy disant qu'elle s'estoit là herbée soubz la saulsaye, & qu'en brief elle feroit piedz neufz, par ce luy conuenoit prendre couraige nouueau au nouuel aduenement de son poupon, & encores que la douleur luy feust quelque peu en fascherie, toutesfoys que ycelle seroit briefue, & la ioye qui toust succederoit, luy tolliroit tout cest ennuy : en sorte que seulement ne luy en resteroit la soubuenance. Couraige de brebis (disoyt il) depeschez vous de cestuy cy, & bien toust en faisons vn aultre. Ha (dist elle) tant vous parlez à vostre aize, vous aultres hommes. Bien de par dieu ie me parforceray, puis qu'il vous plaist[101]. Mais pleust à dieu que vous l'eussiez coupé. Quoy ? dist Grandgousier. Ha (dist elle) que vous estes bon homme, vous l'entendez bien. Mon membre (dist il) ? Sang de les cabres, si bon vous semble, faictes apporter vn cousteau. Ha (dist elle) ia dieu ne plaise. Dieu me le pardoint, ie ne le dis de bon cueur : & pour ma parolle n'en faictes ne plus ne moins[102]. Mais ie auray prou d'affaires auiourd'huy, si dieu ne me ayde, & tout par vostre membre, que vous feussiez bien ayse.

Couraige, couraige (dist il) ne vous souciez au reste, & laissez faire aux quatre bœufz de deuant[103]. Ie m'en voys boyre encores quelque veguade. Si ce pendent vous suruenoit quelque mal, ie me tiendray pres, huschant en paulme ie me rendray à vous.

---

[101] *Ie me parforceray, puis qu'il vous plaist.* Au lieu du passage qui finit par ces mots et qui commence à : *Couraige de brebis…* on lisait dans l'édit. ant. à 1535 : *Ie le prouue (disoit il) dieu (cest nostre saulueur) dict en leuangile. Ioan* 16. *La femme qui est a lheure de son enfantement, a tristesse : mais lors qu'elle a enfanté. elle n'a soubuenir aulcun de son angoisse. Hâ (dist elle) vous dictes bien, et ayme beaucoup mieulx ouyr telz propos de leuangile, et mieulx m'en trouue, que de ouyr la vie de saincte Marguarite, ou quelque aultre capharderie.* La vie de Sainte-Marguerite se trouve dans la plupart des livres d'heures gothiques ; on lui croyait une telle efficacité pour soulager les femmes en mal d'enfant, qu'au lieu de la lire on se contentait parfois de la leur appliquer sur la poitrine :
Tenez : mettez sur vostre pis
La vie qui cy est escripte :
Elle est de sainte Marguerite ;
Si serés tantost deliuree.
(*Miracle de l'enfant donné au diable,* v. 290. Édit. de la *Société des anciens textes français : Miracles de Nostre Dame…* publiés… par Gaston Paris et Ulysse Robert, t. I, p. 13).

[102] *N'en faictes ne plus ne moins.* Édit. ant. à 1535, et 1535 : *ne pys ne moins ;* ce qui ajoute un joli détail au dialogue.

[103] *Laissez faire aux quatre bœufz de deuant.* Proverbe poitevin, qui se retrouve dans Du Fail (t. I, p. 82) : « Que chacun monstre ce qu'il sçait faire tant seulement, & puis laissez faire aux bœufs de deuant. »

Peu de temps apres elle commença à souspirer, lamenter & crier. Soubdain vindrent à tas saiges femmes de tous coustez. Et la tastant par le bas, trouuerent quelques pellauderies, assez de mauluais goust, & pensoient que ce feust l'enfant, mais c'estoit le fondement qui luy escappoit, à la mollification du droict intestine, lequel vous appellez le boyau cullier, par trop auoir mangé des tripes, comme auons declairé cy dessus.

Dont vne horde vieille de la compaignie, laquelle auoit reputation d'estre grande medicine, & là estoit venue de Brizepaille, d'aupres Sainct Genou[104], deuant soixante ans, luy feist vn restrinctif si horrible, que tous ses larrys tant feurent oppilez & reserrez, que à grande poine, auesque les dentz, vous les eussiez eslargiz, qui est chose bien horrible à penser. Mesmement que le diable à la messe de sainct Martin[105], escripuant le quaquet de deux gualoises, à belles dentz alongea son parchemin.

Par cest inconuenient feurent au dessus relaschez les cotyledons de la matrice, par lesquelz sursaulta l'enfant, & entra en la vene creuse, & grauant par le diaphragme iusques au dessus des espaules (ou ladicte vene se part en deux) print son chemin à gauche, & sortit par l'aureille senestre[106].

---

[104] *Sainct Genou.* Il est encore question de cette localité au chapitre XLV (p. 167, l. 4 et 15), et l'on a voulu l'identifier avec :

.... Sainct Genou
Près Sainct-Iulian des Vouentes,
Marches de Bretaigne ou Poictou.

Mais M. Longnon a parfaitement établi que, dans ce passage du *Grand Testament* de Villon (XCIV, édit. de la collection Jannet, p. 62), il s'agit d'une commune sise dans les Deux-Sèvres, arrondissement de Parthenay, canton d'Airvault, qui s'appelle non Saint-Genou, mais Saint-Generou (*François Villon et ses légataires,* p. 13, note 4). Du reste, outre Saint-Generou, le *Dictionnaire des postes* mentionne Saint-Genou (Indre) et Saint-Genouph (Indre-et-Loire).

Quant à *Brizepaille d'aupres Sainct Genou,* il faut, je crois, ne point s'évertuer à le chercher sur la carte, ainsi que beaucoup de commentateurs l'ont fait. Il appartient à une géographie particulière, comme « la vallé de Concreux prés Nantes, » dont nous parlent les *Contes d'Eutrapel* (Du Fail, t. II, p. 134) et « la route de Fesse à Cluny, » mentionnée par Sterne dans *Tristram Shandy* (liv. VIII, ch. CCLXI, t. II, p. 181).

Au XVII[e] siècle, les femmes se servaient encore assez fréquemment d'allusions de ce genre pour désigner d'une façon, détournée, il est vrai, mais plus choquante assurément que l'emploi d'un terme médical, les indispositions périodiques particulières à leur sexe. Oudin explique, dans ses *Curiositez françoises,* ce qu'il faut entendre par « le Cardinal est logé à la Motte, » et M. Capmas vient de nous dire ce que madame de Sévigné appelait une « colique de Saulieu, » (*Lettres inédites,* t. II, p. 47, note 19 et p. 58, note 9).

[105] *Le diable à la messe de sainct Martin.* Allusion à une légende ainsi racontée par Pierre Grosnet dans *Les Motz dorez de Cathon,* adages et proverbes des femmes :

Notez en l'eglise de dieu
Femmes ensemble caquetoyent.
Le dyable y estoit en vng lieu,
Escripuant ce quelles disoyent.
Son rolet plain de point en point,
Tire aux dens pour le faire croistre :
Sa prinse eschappe & ne tient point ;
Au pilier sest heurté la teste.

[106] *Sortit par l'aureille senestre.* Molière pensait-il à Gargamelle lorsqu'il faisait demander à Arnolphe par Agnès

Soubdain qu'il fut né, ne cria comme les aultres enfans, mies, mies. Mais à haulte voix s'escrioit, à boire, à boire, à boire, comme inuitant tout le monde à boire. Si bien qu'il fut ouy de tout le pays de Beusse & de Bibaroys.

Ie me doubte que ne croyez asseurement ceste estrange natiuité. Si ne le croyez, ie ne m'en soucie, mais vn homme de bien, vn homme de bon sens, croit tousiours ce qu'on lui dict, & qu'il trouue par escript[107].

Est ce contre nostre loy, nostre foy, contre raison, contre la saincte escripture ? De ma part, ie ne trouue rien escript es bibles sainctes qui soit contre cela. Mais si le vouloir de Dieu tel eust esté, diriez vous qu'il ne l'eust peu faire ? Ha pour grace, ne emburelucocquez iamais vos espritz de ces vaines pensees, car ie vous diz, que à Dieu rien n'est impossible. Et s'il vouloit les femmes auroient doresnauant ainsi leurs enfans par l'aureille.

Bacchus ne fut il engendré par la cuisse de Iupiter ?

Rocquetaillade nasquit il pas du talon de sa mere ?

Crocquemouche de la pantofle de sa nourrice ?

Minerue nasquit elle pas du cerueau par l'aureille de Iupiter ?

Adonis par l'escorce d'vn arbre de mirrhe ?

Castor & Pollux de la cocque d'vn œuf pont & esclous par Leda ?

Mais vous seriez bien d'aduantaige esbahys & estonnez si ie vous expousoys presentement tout le chapitre de Pline, auquel parle des enfantemens estranges[108], & contre nature. Et toutesfoys ie ne suis poinct menteur tant asseuré comme il a esté. Lisez le septiesme de sa naturelle histoire, capi. iij. & ne m'en tabustez plus l'entendement.

Si les enfans qu'on fait, se faisoient par l'oreille.
(*L'Escole des femmes,* acte I, sc. 1. Lemerre, *Petite bibliothèque littéraire,* t. II)

[107] *Vn homme de bon sens, croit tousiours ce qu'on lui dict, & qu'il trouue par escript.* On lit après ces mots, dans l'édit. ant. à 1535, et dans les suivantes, avec quelques variantes, un passage assez hardi, que Rabelais a jugé prudent de retrancher : *Ne dict pas Salomon prouerbiorum.* 14. *Innocens credit omni verbo ect* (etc). *Et sainct Paul, prime Corinthio.* 13. *Charitas omnia credit. Pourquoy ne le croyriez vous ? Pource* (*dictez vous*) *quil ny a nulle apparence. Ie vous dicz, que pour ceste seule cause, vous le debuez croyre en foy parfaicte. Car les Sorbonistes disent, que foy est argument des choses de nulle apparence.* Les deux passages latins fort exactement cités par Rabelais, signifient : « L'innocent croit à toute parole… La charité croit toutes choses. » Quant à la doctrine que l'auteur attribue aux Sorbonnistes elle s'appuyait sur ce texte : « Est fides sperandarum ; substantia rerum, argumentum non apparentium » (Saint Paul. *Épît. aux Hébreux,* chap. XI, v. 1), » traduit ainsi par Dante (*Parad.,* XXIV, 64) :
Fede è sustanzia di cose sperate,
Ed argomento delle non parventi.

[108] *Des enfantemens estranges.* Le titre exact de ce chapitre est : *De prodigiosis partubus.*

Comment le nom fut imposé à Gargantua : & comment il humoit le piot. Chapitre VII.

Le bon homme Grandgousier beuuant, & se rigollant auecques les aultres, entendit le cry horrible que son filz auoit faict entrant en lumiere de ce monde, quand il brasmoit demandant, à boyre, à boyre, à boyre, dont il dist, que grand tu as, supple le gousier[109]. Ce que ouyans les assistans, dirent que vrayement il debuoit auoir par ce le nom Gargantua, puis que telle auoit esté la premiere parolle de son pere à sa naissance à l'imitation & exemple des anciens Hebreux. A quoy fut condescendu par icelluy, & pleut tresbien à sa mere. Et pour l'appaiser, luy donnerent à boyre à tyre larigot, & feut porté sus les fonts, & là baptisé, comme est la coustume des bons christiens.

Et luy feurent ordonnees dix & sept mille neuf cens treze vaches de Pautille & de Brehemond, pour l'alaicter ordinairement, car de trouuer nourrice suffisante n'estoit possible en tout le pays, consideré la grande quantité de laict requis pour icelluy alimenter. Combien qu'aulcuns docteurs Scotistes ayent affermé que sa mere l'alaicta : & quelle pouuoit traire de ses mammelles quatorze cens deux pipes neuf potees de laict pour chascune foys[110]. Ce que n'est vray semblable. Et a esté la proposition declairee mammallement[111] scandaleuse, des pitoyables aureilles offensiue : & sentent de loing heresie.

En cest estat passa iusques à vn an & dix moys : onquel temps par le conseil des medecins on commença le porter : & fut faicte vne belle charette à bœufs par l'inuention de Iehan Denyau : dedans icelle on le pourmenoit par cy, par là, ioyeusement, & le faisoit bon veoir, car il portoit bonne troigne, & auoit presque dix & huyt mentons : & ne crioit que bien peu : mais il se conchioit à toutes heures : car il estoit merueilleusement phlegmaticque des fesses : tant de sa complexion naturelle, que de la disposition accidentale qui luy estoit

[109] *Que grand tu as, supple le gousier. Supple* est l'impératif du verbe latin *supplere,* « suppléer, sous-entendre. » Dans les *Grandes Cronicques* l'étymologie du nom du héros du livre est différente, mais non moins fantaisiste : « Adonc le nomma Gargantua (lequel est vng verbe grec) qui vault autant à dire : comme tu as vng beau filz. » (Voy. ci-dessus, p. 30, l. 11)

[110] *Elle pouuoit traire de ses mammelles quatorze cens deux pipes neuf potees de laict pour chascune foys.* Ces exagérations comiques ont toujours été en augmentant ; on lit dans les *Grandes Cronicques* (p. 30, l. 20) : « Sa mere pouoit bien porter a chascune de ses mammelles cinquante pippes de laict ; » les premières éditions de *Gargantua* (ant. à 1535, 1535, 1537 et Dolet) portent, en nombre rond, « quatorze cents pipes. »

[111] *Mammallement.* Dans les premières éditions (ant. à 1535, 1535, 1537 et Dolet) au lieu de ce mot il y a : *par Sorbone.*

aduenue par trop humer de puree Septembrale. Et n'en humoyt goutte sans cause.

Car s'il aduenoit qu'il feust despit, courroussé, fasché ou marry, s'il trepignoyt, s'il pleuroit, s'il crioit, luy apportant à boyre, l'on le remettoit en nature, & soubdain demouroit coy & ioyeulx.

Vne de ses gouuernantes m'a dict, iurant sa fy, que de ce faire il estoit tant coustumier, qu'au seul son des pinthes & flaccons, il entroit en ecstase, comme s'il goustoit les ioyes de paradis. En sorte qu'elles, considerans ceste complexion diuine, pour le resiouir au matin faisoient dauant luy sonner des verres auecques vn cousteau, ou des flaccons auecques leur toupon, ou des pinthes auecques leur couuercle. Auquel son il s'esguayoit, il tressailloit, & luy mesmes se bressoit en dodelinant de la teste, monichordisant des doigtz, & barytonant du cul.

Comment on vestit Gargantua. Chapitre VIII.

Lvy[112] estant en cest eage, son pere ordonna qu'on luy feist habillemens à sa liuree : laquelle estoit blanc & bleu. De faict on y besoigna, & furent faictz, taillez, & cousuz à la mode qui pour lors couroit.

Par les anciens pantarches qui sont en la chambre des comptes à Montsoreau, ie trouue qu'il feut vestu en la façon que s'ensuyt :

Pour sa chemise, furent leuees neuf cens aulnes de toille de Chasteleraud, & deux cens pour les coussons en sorte de carreaulx, lesquelz on mist soubz les esselles[113]. Et n'estoit poinct froncee, car la fronsure des chemises n'a esté inuentee sinon depuis que les lingieres, lors que la poincte de leur agueille estoit rompue, ont commencé besoigner du cul[114].

Pour son pourpoinct furent leuees huyt cens treize aulnes de satin blanc[115], & pour les agueillettes quinze cens neuf peaulx & demye de chiens. Lors commença le monde attacher les chausses au pourpoinct, & non le pourpoinct aux chausses, car c'est chose contre nature, comme amplement a declaré Olkam sus les exponibles de M. Haultechaussade[116].

---

[112] *Comment on vestit Gargantua.* Plusieurs traits de ce chapitre sont empruntés de celui des *Grandes Cronicques* qui a pour titre : *Comment Gargantua fut habille de la liuree du Roy artus* (p. 39). Mais dans les *Grandes Cronicques* le roi fait faire « les habillemens de liuree de Gargantua » pour le remercier d'avoir vaincu ses ennemis, tandis que dans le roman de Rabelais on lui fait ce costume lorsqu'il n'a guère qu'un an et dix mois. Malgré cette différence complète d'âge et par conséquent de taille, Rabelais augmente partout, dans une proportion fort notable, les mesures des vêtements destinés à son héros.

[113] *Pour sa chemise, furent leuees neuf cens aulnes de toille de Chasteleraud, & deux cens pour les coussons en sorte de carreaulx, lesquelz on mist soubz les esselles.* « Puis fut leue par le commandement dudict grant maistre dhostel, huyt cens aulnes de toille pour faire vne chemise audict Gargantua, et cent pour faire les coussons en sorte de carreaulx, lesquelz sont mis soubz les esselles. » (*Grandes Cronicques,* p. 39, l. 16)

[114] *La fronsure des chemises n'a esté inuentee sinon depuis que les lingieres, lors que la poincte de leur agueille estoit rompue, ont commencé besoigner du cul.* On lit dans la *Chambriere à louer à tout faire* :
Et, quant mon esguille est rompue,
Ie m'ayde du cul proprement.
(*Poés. franc. des* XV^e^ *et* XVI^e^ *s. Bibl. elzév.* t. I, p. 100)
Cette plaisanterie a servi de texte à Tabarin :
« Question XVII. *En quel temps on commença à froncer les chemises.*
« Vous pouuez croire que la façon de froncer les chemises est vne des plus anciennes modes des modes, car elle est du temps de Noé, qui nous a laissé ceste authentique, delicate, purpurée, nectarine, scientifique, admirable, ambrosine & mellifique liqueur qu'on nomme le piot. De son temps il y auoit vne infinité de lingères, lesquelles voyans que leurs esguilles estoient rompues, commencèrent à trauailler du cul. Voilà d'où on print l'inuention de faire des chemises froncées. » (*Œuvres de Tabarin,* t. I, p. 174)

[115] *Huyt cens treize aulnes de satin blanc.* « Sept cens aulnes de satin. » (*Grandes Cronicques.* p. 39, l. 21.)

[116] *Les exponibles de M. Haultechaussade.* Ce mot, *exponibles,* employé dans le *Parva logicalia* de Petrus Hispanus, s'applique au procédé en usage pour exposer un même mot en diverses sortes (Agrippa, *De vanitate scientiarum,* cap. VIII). Ramus a, comme Rabelais, critiqué cette expression dans sa requête intitulée *Pro philosophica parisiensis Academiæ disciplina,* adressée à Charles de Lorraine et envoyée au Parlement en 1551

Pour ses chausses feurent leuez vnze cens cinq aulnes, & vng tiers d'estamet blanc[117], & feurent deschisquetez en forme de colomnes striees, & crenelees par le derriere, affin de n'eschaufer les reins. Et flocquoit par dedans la deschicqueture de damas bleu, tant que besoing estoit. Et notez qu'il auoit tres belles griefues, & bien proportionnez au reste de sa stature.

Pour la braguette : feurent leuees seize aulnes vn quartier d'icelluy mesmes drap, & fut la forme d'icelle comme d'vn arc boutant, bien estachee ioyeusement à deux belles boucles d'or, que prenoient deux crochetz d'esmail, en vn chascun desquelz estoit enchassee vne grosse esmeraugde de la grosseur d'vne pomme d'orange. Car (ainsi que dict Orpheus libro de lapidibus, & Pline libro vltimo) elle a vertu erectiue & confortatiue du membre naturel. L'exiture de la braguette estoit à la longueur d'vne canne, deschiquetee comme les chausses, auecques le damas bleu flottant comme dauant. Mais voyans la belle brodure de canetille, & les plaisans entrelatz d'orfeuerie garniz de fins diamens, fins rubiz, fines turquoyses, fines esmeraugdes, & vnions Persicques, vous l'eussiez comparee à vne belle corne d'abondance, telle que voyez es antiquailles, & telle que donna Rhea es deux nymphes Adrastea & Ida, nourrices de Iupiter. Tousiours gualante, succulente, resudante, tousiours verdoyante, tousiours fleurissante, tousiours fructifiante, plene d'humeurs, plene de fleurs, plene de fruictz, plene de toutes delices. Ie aduoue dieu s'il ne la faisoit bon veoir. Mais ie vous en exposeray bien d'aduantaige au liure que i'ay faict De la dignité des braguettes[118]. D'vn cas vous aduertis, que si elle estoit bien longue & bien ample, si estoit elle bien guarnie au dedans & bien auitaillee, en rien ne ressemblant les hypocriticques braguettes d'vn tas de muguetz, qui ne sont plenes que de vent, au grand interest du sexe feminin.

* *La dignité des braguettes.* Rabelais y revient plus loin : « Ie vous en exposeray bien d'aduantaige au liure que i'ay faict De la dignité des braguettes. » (t. I, p. 32) — « Par dieu, (dit à son tour Panurge, t. I, p. 294) ie feray vn liure de la commodité des longues braguettes, quand i'auray plus de loysir. De faict en composa vn beau & grand liure auecques les figures : mais il n'est encores imprimé, que ie saiche. » Il ne l'a pas été, à moins qu'on ne veuille considérer comme un échantillon de l'ouvrage le chapitre VIII du *Tiers liure* intitulé : *Comment la braguette est premiere piece de harnois entre gens de guerre.*

(L'abbé P. Goujet, *Mémoire sur le Collége de France.* Paris, Lottin, 1758, 3 vol. in-12, t. I, p. 24). Les « exponibles de M. Haultechaussade » peuvent avoir donné à Molière l'idée du « Chapitre… des Chapeaux » d'Hippocrate, cité par Sganarelle, dans *Le Médecin malgré lui,* act. II, sc. 2.

[117] *Vnze cens cinq aulnes, & vng tiers d'estamet blanc.* Dans les *Grandes Cronicques* (p. 39, l. 26) : « Deux cens aulnes descarlate, et troys quartiers & demy. »

[118] *Au liure que i'ay faict De la dignité des braguettes.* Voyez ci-dessus, page 61, la note sur la page 4.*

Pour ses souliers furent leuees quatre cens six aulnes de velours bleu cramoysi[119], & furent deschicquettez mignonement par lignes parallelles ioinctes en cylindres vniformes. Pour la quarreleure d'iceulx furent employez vnze cens peaulx de vache brune[120], taillee à queues de merluz.

Pour son saie furent leuez dix & huyt cens aulnes de velours bleu tainct en grene[121], brodé à l'entour de belles vignettes & par le mylieu de pinthes d'argent de canetille, encheuestrees de verges d'or auecques force perles, par ce denotant qu'il seroit vn bon fessepinthe en son temps.

Sa ceincture feut de troys cens aulnes & demye de cerge de soye, moytié blanche & moytié bleu, ou ie suis bien abusé.

Son espee ne feut Valentienne, ny son poignard Sarragossoys, car son pere hayssoit tous ces Indalgos Bourrachous marranisez comme diables, mais il eut la belle espee de boys, & le poignart de cuir bouilly, pinctz & dorez comme vn chascun soubhaiteroit.

Sa bourse fut faicte de la couille d'vn Oriflant, que luy donna Her Pracontal, proconsul de Libye.

Pour sa robbe furent leuees neuf mille six cens aulnes moins deux tiers de velours bleu comme dessus, tout porfilé d'or en figure diagonale, dont par iuste perspectiue yssoit vne couleur innommee, telle que voyez es coulz des tourterelles, qui resiouissoit merueilleusement les yeulx des spectateurs.

Pour son bonnet furent leuees troys cens deux aulnes vng quart de velours blanc[122], & feut la forme d'icelluy large & ronde à la capacité du chief. Car son pere disoit que ces bonnetz à la Marrabeise faictz comme vne crouste de pasté porteroient quelque iour mal encontre à leurs tonduz.

Pour son plumart pourtoit vne belle grande plume bleue prinse d'vn Onocrotal du pays de Hircanie la sauluaige, bien mignonement pendente sus l'aureille droicte.

Pour son image auoit en vne platine d'or, pesant soixante & huyt marcz, vne figure d'esmail competent : en laquelle estoit pourtraict vn corps humain ayant deux testes, l'vne viree vers l'autre, quatre bras, quatre piedz, & deux

[119] *Pour ses souliers furent leuees quatre cens six aulnes de velours bleu cramoysi.* « Pour faire ses souliers fut achapte chez les conroyeurs cinquante peaulx de vache & demye. » (*Grandes Cronicques,* p. 40, l. 3)

[120] *Pour la quarreleure d'iceulx furent employez vnze cens peaulx de vache brune.* « Pour carreler lesdicts soulliers fut achapte cheux les taneux le cuyr de trente six beufz. » (*Grandes Croniques,* p. 40, l. 7)

[121] *Pour son saie furent leuez dix & huyt cens aulnes de velours bleu tainct en grene.* « Pour faire le saye de liuree fut leue neuf cens aulnes & demy quartier, moytie rouge & iaulne. » (*Grandes Cronicques,* p. 39, l. 28)

[122] *Pour son bonnet furent leuees troys cens deux aulnes vng quart de velours blanc.* « Pour faire son bonnet a la coquarde fut baille au bonnetier deux cens quintaux de laine deux liures et demye et vng quart iustement. » (*Grandes Cronicques,* p. 40, l. 9)

culz, telz que dict Platon in symposio[123], auoir esté l'humaine nature à son commencement mystic : & au tour estoit escript en lettres Ioniques.

ΑΓΑΠΗ ΟΥ ΖΗΤΕΙ ΤΑ ΕΑΥΤΗΣ[124].

Pour porter au col, eut vne chaine d'or pesante vingt & cinq mille soixante & troys marcz d'or, faicte en forme de grosses bacces, entre lesquelles estoient en œuure gros Iaspes verds, engrauez & taillez en Dracons tous enuironnez de rayes & estincelles, comme les portoit iadis le roy Necepsos. Et descendoit iusque à la boucque du hault ventre. Dont toute sa vie en eut l'emolument tel que scauent les medecins Gregoys[125].

Pour ses guands furent mises en œuure seize peaulx de lutins, & trois de loups guarous pour la brodure d'iceulx. Et de telle matiere lui feurent faictz par l'ordonnance des Cabalistes de Sainlouand.

Pour ses aneaulx (lesquelz voulut son pere qu'il portast pour renouueller le signe antique de noblesse) il eut au doigt indice de sa main gauche vne escarboucle grosse comme vn œuf d'austruche, enchassee en or de seraph bien mignonement. Au doigt medical d'icelle, eut vn aneau faict des quatre metaulx ensemble : en la plus merueilleuse façon, que iamais feust veue, sans que l'assier froissast l'or, sans que l'argent foullast le cuyure. Le tout fut faict par le capitaine Chappuys, & Alcofribas son bon facteur. Au doigt medical de la dextre eut vn aneau faict en forme spirale, auquel estoient enchassez vn balay en perfection, vn diament en poincte, & vne esmeraulde de Physon, de pris inestimable. Car Hans Caruel, grand lapidaire du roy de Melinde, les estimoit à la valeur de soixante neuf millions huyt cens nonante & quatre mille dix & huyt moutons à la grand laine[126] : autant l'estimerent les Fourques d'Auxbourq[127].

---

[123] *Platon in symposio.* Voyez chapitre XIV du *Banquet.*

[124] ΑΓΑΠΗ ΟΥ ΖΗΤΕΙ ΤΑ ΕΑΥΤΗΣ. « La charité ne cherche point ses intérêts. » (Saint Paul, 1re *aux Corinthiens.* chap. XIII, v. 5)

[125] *L'emolument tel que scauent les medecins Gregoys.* Voyez Galien au liure IX du *Traité des simples,* dans le chapitre intitulé : *Jaspe verd.*

[126] *Soixante neuf millions huyt cens nouante & quatre mille dix & huyt moutons à la grand laine.* « Ces moutons, à la grande laine, au type des aignels de saint Louis, n'avaient plus cours depuis longtemps ; ils avaient été principalement frappés par le roi Jean et imités en Bourgogne et en Flandre ; Charles VI avait encore émis des aignels ; mais les véritables moutons, appelés à la grande laine pour les distinguer des autres moins grands, appartenaient au règne de Jean ; ils avaient été émis pour un franc ou une livre tournois et vaudraient à présent seize francs, ce qui ferait monter l'anneau de Gargantua à un bon prix. » (Cartier. *De la Numismatique de Rabelais. Revue numismatique,* 1847, p. 338)

[127] *Les Fourques d'Auxbourg.* Fourque est le nom francisé des Fugger, marchands d'Augsbourg dont la richesse était alors proverbiale. Dans ses lettres (t. III, p. 342), Rabelais, parlant de Philippe Strossi, dit : « Apres les Fourques de Auxbourg en Almaigne il est estimé le plus riche marchand de la Chrestienté. » « S'il sauoit guerir de la goutte, il seroit plus riche que les Foucres d'Ausbourg, » dit Noel du Fail. (t. I, p. 277)

Les couleurs & liuree de Gargantua. Chapitre IX.

Les couleurs de Gargantua feurent blanc & bleu : comme cy dessus auez peu lire. Et par icelles vouloit son pere qu'on entendist que ce luy estoit vne ioye celeste. Car le blanc luy signifioit ioye, plaisir, delices, & resiouissance, & le bleu, choses celestes.

I'entends bien que lisans ces motz, vous mocquez du vieil beuueur, & reputez l'exposition des couleurs par trop indague, & abhorrente : & dictes que blanc signifie foy : & bleu, fermeté[128]. Mais sans vous mouuoir, courroucer, eschaufer, ny alterer (car le temps est dangereux) respondez moy si bon vous semble. D'aultre contraincte ne vseray enuers vous, ny aultres quelz qu'ilz soient. Seulement vous diray vn mot de la bouteille.

Qui vous meut ? qui vous poinct ? qui vous dict que blanc signifie foy : & bleu fermeté ? Vn (dictes vous) liure trepelu qui se vend par les bisouars & porteballes, au tiltre : Le blason des couleurs[129]. Qui l'a faict ? Quiconques il soit, en ce a esté prudent qu'il n'y a poinct mis son nom[130]. Mais au reste, ie ne scay quoy premier en luy ie doibue admirer, ou son oultrecuidance, ou sa besterie.

Son oultrecuidance, qui sans raison, sans cause, & sans apparence, a ausé prescripre de son autorité priuee quelles choses seroient denotees par les couleurs : ce que est l'vsance des tyrans qui voulent leur arbitre tenir lieu de raison : non des saiges & scauans qui par raisons manifestes contentent[131] les lecteurs.

Sa besterie : qui a existimé que sans aultres demonstrations & argumens valables le monde reigleroit ses deuises par ses impositions badaudes.

---

[128] *Dictes que blanc signifie foy : & bleu, fermeté.* « Quant aux sept sacremens de l'Eglise, elle (la couleur blanche) represente le sacrement de baptesme… Azur, quant aux sept sacremens, se prent pour le sacrement de confirmation. » (*Blason des couleurs*, p. 78 et 89. Voyez la note suivante)

[129] *Le blason des couleurs.* Le titre de ce livre est : *Le blason des couleurs en armes, liurees et deuises. S'ensuyt le liure tres utille et subtil pour scauoir et congnoistre dune et chascune couleur la vertu et proprieté…* Souvent réimprimé, il a été publié en 1860 par M. Cocheris, à la librairie Aubry, dans le *Trésor des pièces rares ou inédites.*

[130] *En ce a esté prudent qu'il n'y a poinct mis son nom.* Il ne figure pas sur le titre, mais le prologue commence ainsi : « Ie Sicille hérault de trespuissant roy Alphonce d'Arragon, de Sicille, de Vallence, de Maillorque, de Corseigue & Sardaigne, conte de Barcelonne, &c., au present & de long temps ayant domicille & ma résidence en ma bonne ville de Mons en Hénault… »

[131] *Contentent.* L'édition de Juste porte à tort : *contenant.*

[132] *A cul de foyrad.* Édit. ant. à 1535 : *A cul brenous.*

De faict (comme dict le prouerbe, à cul de foyrad[132] tousiours abonde merde) il a trouué quelque reste de niays du temps des haultz bonnetz : lesquelz ont eu foy à ses escripts. Et selon iceulx ont taillé leurs apophthegmes & dictez : en ont encheuestré leurs muletz : vestu leurs pages, escartelé leurs chausses, brodé leurs guandz : frangé leurs lictz : painct leurs enseignes : composé chansons : & (que pis est) faict impostures & lasches tours clandestinement entre les pudicques matrones[133].

En pareilles tenebres sont comprins ces glorieux de court & transporteurs de noms : lesquelz voulens en leurs diuises signifier espoir[134], font protraire vne sphere : des pennes d'oiseaulx, pour poines[135] : de l'ancholie, pour melancholie : la Lune bicorne, pour viure en croissant : vn banc rompu, pour bancque roupte : non & vn alcret, pour non durhabit[136] : vn lict sans ciel, pour vn licentié. Que sont homonymies tant ineptes, tant fades, tant rusticques & barbares, que l'on doiburoit atacher vne queue de renard au collet, & faire vn masque d'vne bouze de vache à vn chascun d'iceulx qui en vouldroit dorenauant vser en France apres la restitution des bonnes lettres.

Par mesmes raisons (si raisons les doibz nommer, & non resueries) ferois ie paindre vn penier[137] : denotant qu'on me faict pener. Et vn pot à moustarde, que c'est mon cueur à qui moult tarde. Et vn pot à pisser, c'est vn official[138]. Et le fond de mes chausses, c'est vn vaisseau de petz[139]. Et ma braguette, c'est le

[133] *Les pudicques matrones.* L'édition de Juste, porte à tort *publiques.*

[134] *Voulens en leurs diuises signifier espoir, font protraire vne sphere. Sphère* s'écrivait souvent *spere, espere* et même *espoire* : « l'ordre des *esperes* célestes. » (*Christine de Pisan, Charles* v. III, 4), « Ceste bende estoit suiuie par vn charriot… sur lequel estoit assis vn personnage nommé *Espoir,* & tenoit en sa main vne espoire ou spere d'or. » (*Les Triomphes de l'abbaye des Conards,* publiés à Rouen chez Nicolas du Gord, 1587, et par M. Marc de Montifaud, Jouaust, 1874, p. 33)

[135] *Des pennes d'oiseaulx, pour poines.* On lit dans un ouvrage italien sur les couleurs et les devises : « Penna sola significa pene, affanni, & dolori per causa di amore. » (*Il mostruosissimo mostro,* di Giovanni Rinaldi, Venetia, Lucio Spineda, 1611, in-8°, fol. 64, v°). D'Urfé a compliqué l'équivoque en faisant choix de pennes ou plumes de geai : « Voilà, dit-il, Amarillis si auant en sa pensee, qu'elle luy donnoit plus de peine que tous ses premiers trauaux. Ce fut en ce temps qu'il reprit la deuise qu'il auoit portee durant tous ses voyages, d'vne penne de Geay, voulant signifier peine i'ay. » (*L'Astrée,* 1re part., liv. I, t. II, p. 70)

[136] *Non & vn alcret, pour non durhabit.* Un halcret est une cuirasse ou cotte de mailles, un dur habit ; ce rébus signifie donc : *non durabit,* « il ne durera pas. » Ceci se trouve expliqué par ce passage du *Moyen de parvenir* (p. 123) : « Comment diriez-vous vne cuirasse ou corselet en latin ? C'est, dit frere Iean de Laillée, durabit. »

[137] *Vn penier : denotant qu'on me faict pener.* Cette forme *penier,* que Rabelais choisit pour équivoquer à *pener,* est encore en usage dans le dialecte poitevin, comme le remarque M. Poëy-d'Avant.

[138] *Vn pot à pisser, c'est vn official.* Plus loin (p. 79, l. 20) dans cette phrase : *Pissant doncq plein vrinal,* l'édition Dolet remplace *vrinal* par *official.* Le pot à pisser, appelé aussi, comme on le voit, *urinal,* ou *official,* pouvait représenter en rébus un *official,* c'est-à-dire un officier de la juridiction ecclésiastique.

[139] *Vn vaisseau de petz.* Un vaisseau de paix, par opposition à un vaisseau de guerre.

greffe des arrestz[140]. Et vn estront de chien[141], c'est vn tronc de ceans, ou gist l'amour de m'amye.

Bien aultrement faisoient en temps iadis les saiges de Égypte, quand ilz escripuoient par lettres qu'ilz appelloient hieroglyphiques. Lesquelles nul n'entendoit qui n'entendist, & vn chascun entendoit qui entendist la vertu, proprieté, & nature des choses par icelles figurees. Desquelles Orus Apollon a en Grec composé deux liures[142], & Polyphile au songe d'amours[143] en a d'auantaige exposé. En France vous en auez quelque transon en la deuise de monsieur l'Admiral[144] : laquelle premier porta Octauian Auguste.

Mais plus oultre ne fera voile mon equif entre ces gouffres & guez mal plaisans. Ie retourne faire scale au port dont suis yssu. Bien ay ie espoir d'en escripre quelque iour plus amplement : & monstrer tant par raisons philosophicques, que par auctoritez receues & approuuees de toute ancienneté, quelles & quantes couleurs sont en nature : & quoy par vne chascune peut

---

[140] *Ma braguette, c'est le greffe des arrestz.* Suivant Le Duchat, Rabelais, par le mot *greffe* (*graphium*), fait allusion au style, instrument pointu avec lequel on écrivait sur les tablettes de cire, et par le mot *arrest,* à la pièce du harnois où l'homme d'armes affermissait sa lance.

[141] *Vn estront de chien. c'est vn tronc de ceans, ou gist l'amour de m'amye. Tron* s'employait autrefois dans le sens de *trône* et quelquefois de *trône de Dieu, firmament* : « n'a plus belle dessous le *tron.* » (*Partonopeus,* v. 1710) — Quant à *ceans,* il avait certaines formes, et particulièrement *caiens.* qui le rapprochaient du mot *chien.*

[142] *Desquelles Orus Apollon a en Grec composé deux liures.* L'ouvrage d'Orus Apollon, ou, comme on dit plus fréquemment d'Horapollon, est intitulé : *De hieroglyphicis Ægyptiorum.*

[143] *Polyphile au songe d'amours.* Le titre complet du livre est : *Hypneromachia Poliphili, vbi omnia non nisi somnium esse docet, atque obiter plurima scitu sane quam digna commemorat.* À la fin : « Venetiis, mense Decembri MID, in ædibus Aldi Manutii. » Son véritable auteur est Franciscus Colomna que Rabelais, dans la *Briefue declaration d'aucunes dictions,* (t. III, p. 201, l. 14) appelle Pierre Colonne.

[144] *La deuise de monsieur l'Admiral : laquelle premier porta Octauian Auguste.* Plus loin (p. 126, l. 7) Rabelais la cite textuellement : « Sçauez vous que disoit Octauian Auguste ? Festina lente ; » et dans la *Briefue declaration d'aucunes dictions* (t. III, p. 201, l. 10) il entre dans d'assez grands détails sur cette devise et sur l'emblème qui l'accompagnait. Geoffroy Tory avait donné avant lui une explication identique, mais beaucoup plus étendue dans son *Champ fleury* (tiers livre, feuillet XLIII) : « Alde le Romain, Imprimeur a Venize, auoit sa marque Hieroglyphique, mais il ne lauoit pas inuentee, en tant qu'il lauoit empruntee, de la deuise de Auguste Cesar, la quelle estoit en Grec : Σπευδε βραδεως, qui est a dire en Latin, *Festina lente.* Ou encores en Latin tout en vng mot, *Matura.* Et en Francois, Haste toy a ton aise. Icelle Deuise estoit painte & deseignee par vne ancre de nauyre, & autour dicelle vng Daulphin. Lancre signifioit tardiuete, & le Daulphin hastiuete, qui estoit à dire, quen ses affaires fault estre modere, en sorte quon ne soit trop hastif, ne trop long ou tardif. Virgile nous est segret tesmoing que ledict Auguste Cæsar auoit la dicte ancre & daulphin en sa Deuise, quant pour luy en faire memoire en ses Eneides, il a dict au comancement du premier liure, Maturate fugam, regique hæc dicite vestro. Qui en vouldra veoir & lire bien a plain, si sen aille esbattre a veoir le premier Prouerbe de la Seconde Chiliade de Erasme, il y en trouuera ce me semble a suffisance. » L'*admiral* dont Rabelais veut parler est, selon Le Duchat, « Brion Philippe Chabot, fait Admiral en 1526 & mort seulement en 1545. » Burgaud des Marests remarque avec raison que les armes de cette famille portent des chabots et non des dauphins, et ajoute : « Rabelais les confond plaisamment à dessein. » Il est assez difficile de se rendre compte de ce que cela a de plaisant.

[145] *Si dieu me saulue…* Dans l'édition antérieure à 1535, on lit au lieu de ces dernières lignes : *Si le prince le veult & commende : cil qui en commendant ensemble donne & pouuoir & scauoir.* Ce passage, qui a été relevé parmi les variantes, mais sur lequel les commentateurs n'ont pas fixé leur attention, est assez remarquable.

estre designé, si dieu me saulue[145] le moulle du bonnet[146], c'est le pot au vin, comme disoit ma mere grand.

Il semble indiquer qu'au moment où Rabelais publiait la première édition de *Gargantua,* il espérait se voir chargé de composer une sorte de traité officiel sur les couleurs, dont le chapitre suivant peut être considéré comme un échantillon, et qui eût remplacé celui que notre auteur a critiqué plus haut avec la vivacité et l'acharnement d'un concurrent. Lorsqu'il eut perdu cet espoir, il substitua, dans les éditions suivantes, un quolibet au passage plein de respect et de gravité par lequel il terminait.

[146] *Le moulle du bonnet. c'est le pot au vin.* Le moule du bonnet, c'est la tête. Jean Chartier dit en parlant du sire de Lesparre, condamné à mort en 1454 : « Il fut deliuré au bourreau, lequel lui trancha la moitié & le moule de son chaperon, c'est-à-dire la teste. » Comme *testa* signifie en latin un pot, il est tout naturel que les amateurs de quolibets et d'équivoques se soient égayés sur ces deux significations. On trouve encore plus loin (t. II, p. 47) une locution populaire du même genre : *Saulue Teuot le pot au vin, c'est le cruon. Cruon,* en poitevin, signifie une courge, une gourde, une cruche, et aussi une tête mal faite.

De ce qu'est signifié par les couleurs blanc & bleu. Chapitre X.

Le blanc doncques signifie ioye[147], soulas, & liesse : & non à tort le signifie, mais à bon droict & iuste tiltre. Ce que pourrez verifier si arriere mises voz affections, voulez entendre ce que presentement vous exposeray.

Aristoteles dict que supposent deux choses contraires en leur espece : comme bien & mal : vertu & vice : froid & chauld : blanc & noir : volupté & doleur : ioye & dueil, & ainsi de aultres, si vous les coublez en telle facon, q'vn contraire d'vne espece conuienne raisonnablement à l'vn contraire d'vne aultre, il est consequent que l'autre contraire compete auecques l'autre residu. Exemple : Vertus & Vice sont contraires en vne espece, aussy sont Bien & Mal. Si l'vn des contraires de la premiere espece conuient à l'vn de la seconde comme vertus & bien : car il est sceut que vertus est bonne, ainsi feront les deux residuz, qui sont mal & vice, car vice est mauluais.

Ceste reigle logicale entendue, prenez ces deux contraires, ioye & tristesse : puis ces deux, blanc & noir. Car ilz sont contraires physicalement. Si ainsi doncques est que noir signifie dueil, à bon droict blanc signifiera ioye.

Et n'est ceste signifiance par imposition humaine instituee, mais receue par consentement de tout le monde, que les philosophes nomment ius gentium, droict vniuersel, valable par toutes contrees.

Comme assez scauez, que tous peuples, toutes nations (ie excepte les antiques Syracusans[148] & quelques Argiues[149] : qui auoient l'ame de trauers) toutes langues, voulens exteriorement demonstrer leur tristesse, portent habit de noir : & tout dueil est faict par noir. Lequel consentement vniuersel n'est faict que nature n'en donne quelque argument & raison : laquelle vn chascun peut soubdain par soy comprendre sans aultrement estre instruict de personne, laquelle nous appellons droict naturel.

Par le blanc, à mesmes induction de nature, tout le monde a entendu ioye, liesse, soulas, plaisir, & delectation.

---

[147] *Le blanc doncques signifie ioye.* Rabelais, après une longue parenthèse, reprend ici son discours où il l'a laissé (p. 36, l. 8) : *Le blanc luy signifioit ioye.*

[148] *Les antiques Syracusans.* Plutarque, décrivant les magnifiques funérailles que les Syracusains firent à Timoléon, dit qu'ils portaient tous des habits purs : πάντῶν καθαρὰς εσθῆτας φορουντῶν, ce qui, dans les *Geniales dies* d'Alexander ab Alexandro (liv. III, VII), est traduit par *candidis vestibus.*

[149] *Argiues.* « En la ville d'Argos semblablement, quand ils portent le deuil ils vestent robbes blanches comme dit Socrates, lavées en eau claire. » (Plutarque, *Les demandes des choses romaines* XXVI, t. XXI p. 269)

Au temps passé les Thraces & Cretes signoient les iours bien fortunez & ioyeux, de pierres blanches[150] : les tristes & defortunez, de noires.

La nuyct n'est elle funeste, triste, & melancholieuse ? Elle est noire & obscure par priuation. La clarté n'esiouit elle toute nature ? Elle est blanche plus que chose que soit. A quoy prouuer ie vous pourrois renuoyer au liure de Laurens Valle contre Bartole[151], mais le tesmoignage euangelicque vous contentera. Math. xvij. est dict que à la transfiguration de nostre seigneur : vestimenta eius facta sunt alba sicut lux, ses vestemens feurent faictz blancs comme la lumiere. Par laquelle blancheur lumineuse donnoit entendre à ses troys apostres l'idee & figure des ioyes eternelles. Car par la clarté sont tous humains esiouiz. Comme vous auez le dict d'vne vieille que n'auoit dens en gueulle, encores disoit elle Bona lux[152]. Et Thobie, cap. v. quand il eut perdu la veue, lors que Raphael le salua, respondit. Quelle ioye pourray ie auoir, qui poinct ne voy la lumiere du ciel ? En telle couleur tesmoignerent les Anges la ioye de tout l'vniuers à la resurrection du saulueur, Joan. xx. & à son ascension, Act. j. De semblable parure veit sainct Iean euangeliste Apocal. iiij. &. vij. les fideles vestuz en la celeste & beatifiee Hierusalem.

Lisez les histoires antiques tant Grecques que Romaines[153], vous trouuerez que la ville de Albe (premier patron de Rome) feut & construicte & appellee à l'inuention d'vne truye blanche.

Vous trouuerez que si à aulcun, apres auoir eu des ennemis victoire, estoit decreté qu'il entrast à Rome en estat triumphant, il y entroit sur vn char tiré par cheuaulx blancs. Autant celluy qui y entroit en ouation. Car par signe ny couleur ne pouuoyent plus certainement exprimer la ioye de leur venue, que par la blancheur.

Vous trouuerez que Pericles duc des Atheniens voulut celle part de ses gensdarmes esquelz par sort estoient aduenues les febues blanches, passer toute la iournee en ioye, solas, & repos : ce pendent que ceulx de l'aultre part

---

[150] *Les Thraces & Cretes signoient les iours bien fortunez…, de pierres blanches.* Voyez Pline, *Historia naturalis,* VII, 40, et Alexander ab Alexandro, *Geniales dies,* IV, 20.

[151] *Au liure de Laurens Valle contre Bartole.* Il s'exprime ainsi dans une épître *Ad candidum decembrem* (p. 30. Bâle 1517) dirigée contre l'ouvrage de Barthole intitulé *De insigniis et armis* : « Color aureus est nobilissimus colorum, quia per eum figuratur lux. »

[152] *Bona lux.* « La lumière est bonne. » Rabelais traduit ici en latin cette sentence grecque : φῶς ἀγαθὸν, qui se trouve dans l'*Éloge de la Folie* (*Encomium Moriæ,* Basileæ, 1676, p. 64), d'Érasme, et qui est ainsi commentée, par l'auteur même, sous le nom de Listrius : « Id autem dictum est ab anu quapiam moriente, quam etiamnum juvabat vivere. »

[153] *Les histoires antiques tant Grecques que Romaines.* Par exemple Denys d'Halicarnasse, I, 57 ; — Varron, *Rerum Romanorum,* II, 4, 18 ; — Virgile, *Æneid.,* III, 388, et VIII, 42.

batailleroient[154]. Mille aultres exemples & lieux à ce propos vous pourrois ie exposer, mais ce n'est icy le lieu.

Moyennant laquelle intelligence pouez resouldre vn probleme, lequel Alexandre Aphrodise a reputé insoluble. Pourquoy le Leon, qui de son seul cry & rugissement espouante tous animaulx, seulement crainct & reuere le coq blanc[155] ? Car (ainsi que dict Proclus lib. de sacrificio & magia[156]) c'est par ce que la presence de la vertus du Soleil, qui est l'organe & promptuaire de toute lumiere terrestre & syderale, plus est symbolisante & competente au coq blanc : tant pour icelle couleur que pour sa proprieté & ordre specificque, que au Leon. Plus dict, que en forme Leonine ont esté diables souuent veuz, lesquelz à la presence d'vn coq blanc soubdainement sont disparuz.

Ce est la cause pourquoy Galli (ce sont les Francoys ainsi appellez par ce que blancs sont naturellement comme laict, que les Grecz nomment gala) voluntiers portent plumes blanches sus leurs bonnetz. Car par nature ilz sont ioyeux, candides, gratieux & bien amez : & pour leur symbole & enseigne ont la fleur plus que nulle autre blanche, c'est le lys.

Si demandez comment par couleur blanche nature nous induict entendre ioye & liesse : ie vous responds, que l'analogie & conformité est telle. Car comme le blanc exteriorement disgrege & espart la veue, dissoluent manifestement les espritz visifz, selon l'opinion de Aristoteles en ses problemes[157], & des perspectifz, & le voyez par experience quand vous passez les montz couuers de neige : en sorte que vous plaignez de ne pouuoir bien reguarder, ainsi que Xenophon escript estre aduenu à ses gens[158] : & comme Galen expose amplement lib. x. de vsu partium : tout ainsi le cueur par ioye excellente est interiorement espart, & patist manifeste resolution des esperitz vitaulx.

---

[154] *Ce pendent que ceulx de l'aultre part batailleroient.* « Il diuisa toute son armée en huit trouppes, lesquelles il fit tirer au sort, & celle à qui escheoit vne febue blanche demouroit en repos à faire bonne chere, pendant que les sept autres combatoient ; & dit on que de là vient que lon appelle encore auiourd'hui vn iour blanc, auquel on a fait bonne chere, & receu du plaisir, à cause de la febue blanche. » (Plutarque, *Les vies des hommes illustres, Périclès,* LI, t. II, p. 211, trad. d'Amyot)

[155] *Le Leon,… seulement crainct & reuere le coq blanc ?* Le passage auquel Rabelais nous renvoie se trouve au commencement du premier livre des *Problèmes* d'Alexandre d'Aphrodise, mais il est bon de remarquer que cet auteur n'indique pas la couleur du coq.

[156] *Proclus lib. de sacrificio & magia.* « Deinde et animalia sunt solaria multa, velut leones et galli, numinis cujusdam solaris pro sua natura participes ; unde mirum est, quantum inferiora in eodem ordine cedant superioribus, quamvis magnitudine potentiaque non cedant ; hinc ferunt gallum timeri a leone quamplurimum et coli. » On voit que là encore il ne s'agit pas de la couleur du coq, mais seulement de son pouvoir sur le lion. Ce prétendu pouvoir a donné lieu à la vieille enseigne, où le *Coq hardi* était représenté sur le dos d'un lion.

[157] *Selon l'opinion de Aristoteles en ses problemes.* Πρὸς μεν τὸ λευκόν καὶ μέλαν ἥκιστα δυνάμεθα ἀτενίξειν, ἄμφω γαρ λυμαίνεται τὴν ὄψιν. (*Problem.,* XXXI, 20)

[158] *Ainsi que Xenophon escript estre aduenu à ses gens.* Voyez *Anabasis,* 4, 5.

Laquelle tant peut estre acreue, que le cueur demoureroit spolié de son entretien, & par consequent seroit la vie estaincte, par ceste perichairie, comme dict Galen lib. xij. Metho. li. v. de locis affectis, & li. ij. de symptomaton causis. Et comme estre au temps passé aduenu tesmoignent Marc Tulle, li. j. Questio. Tuscul., Verrius, Aristoteles[159], Tite Liue, apres la bataille de Cannes[160], Pline, lib. vij. c. xxxij & liij. A. Gellius li. iij. xv. & aultres[161], à Diagoras Rodien, Chilo, Sophocles, Diony, tyrant de Sicile, Philippides, Philemon, Polycrata, Philistion, M. Iuuenti, & aultres qui moururent de ioye[162]. Et comme dict Auicenne in ij. canone, & lib. de viribus cordis, du zaphran, lequel tant esiouist le cueur qu'il le despouille de vie, si on en prend en dose excessifue, par resolution & dilatation superflue. Icy voyez Alex. Aphrodisien, lib. primo problematum c. xix. Et pour cause. Mais quoy, i'entre plus auant en ceste matiere, que ne establissois au commencement, icy doncques calleray mes voilles, remettant le reste au liure en ce consommé du tout. Et diray en vn mot que le bleu signifie certainement le ciel & choses celestes, par mesmes symboles que le blanc signifioit ioye & plaisir.

[159] *Verrius, Aristoteles.* Le témoignage de Verrius est invoqué par Pline, livre VII, chap. LIII ; et celui d'Aristote, par Aulu-Gelle, liv. III, chap. XV.

[160] *Tite Liue, apres la bataille de Cannes.* Tite-Live rapporte (XX, 7) que deux femmes moururent de joie, l'une à la porte de la ville en retrouvant son fils sain et sauf, l'autre en voyant arriver chez elle le sien, dont on lui avait faussement annoncé la mort ; mais, selon lui, ces deux faits se rapportent à la bataille de Trasimène. Pline (VII, LIII) et Aulu-Gelle (III, XV) racontent le second comme arrivé après la bataille de Cannes.

[161] *Et aultres.* On peut ajouter à cette liste déjà longue Valère Maxime, IX, 7.

[162] *Diagoras Rodien, Chilo, Sophocles, Diony, tyrant de Sicile, Philippides, Philemon, Polycrata, Philistion, M. Iuuenti, & aultres qui moururent de ioye.* Les succès remportés dans les jeux de la Grèce causèrent quelques-unes de ces morts violentes : Diagoras vit ses trois fils victorieux le même jour aux jeux olympiques (Aulu-Gelle) ; Chilon en eut un qui obtint la même distinction (Pline, VII, XXXII) ; Sophocle et Denys avaient remporté le prix de tragédie (Pline, VII, LIII) ; Philippides celui de comédie (Aulu-Gelle). D'autres eurent des motifs plus futiles : « Philemon, voyant vn asne qui mangeoit les figues qu'on auoit apresté pour le disner, mourut de force de rire, » ainsi que Rabelais lui-même nous le raconte un peu plus loin (t. I, p. 73. Voy. le *commentaire* relatif à ce passage). Polycrate, ou plutôt Polycrite, comme la nomme Plutarque, était une noble dame qui, d'après le témoignage d'Aristote, mourut d'un bonheur inattendu (Aulu-Gelle). Il n'est pas question de Philistion dans les auteurs que cite Rabelais ; mais Suidas nous apprend que c'était un poète comique qui mourut d'un excès de rire. Enfin le consul M. Juventius Talua, ou Thalna, périt au milieu d'un sacrifice qu'il faisait après avoir soumis la Corse (Pline, VIII, LIII, et Aulu-Gelle).

De l'adolescence de Gargantua. Chapitre XI.

Gargantva depuis les troys iusques à cinq ans feut nourry & institué en toute discipline conuenente par le commandement de son pere, & celluy temps passa comme les petitz enfans du pays, c'est assauoir à boyre, manger & dormir : à manger, dormir, & boyre : à dormir, boyre, & manger[163].

Tousiours se vaultroit par les fanges, se mascaroyt le nez, se chauffourroit le visaige, aculoyt ses souliers, baisloit souuent aux mousches, & couroit voulentiers apres les parpaillons, desquelz son pere tenoit l'empire. Il pissoit sur ses souliers, il chyoit en sa chemise, il se mouschoyt à ses manches, il mouruoit dedans sa soupe. Et patroilloit par tous lieux[164], & beuuoit en sa pantoufle, & se frottoit ordinairement le ventre d'vn panier. Ses dens aguysoit d'vn sabot, ses mains lauoit de potaige, se pignoit d'vn goubelet, se asseoyt entre deux selles le cul à terre, se couuroyt d'vn sac mouillé, beuuoyt en mangeant sa souppe, mangeoyt sa fouace sans pain, mordoyt en riant, rioyt en mordent, souuent crachoyt on bassin, pettoyt de greysse, pissoyt contre le soleil, se cachoyt en l'eau pour la pluye, battoyt à froid, songeoyt creux, faisoyt le succré, escorchoyt le renard, disoit la patenostre du cinge, retournoit à ses moutons, tournoyt les truies au foin, battoyt le chien deuant le lion, mettoyt la charrette deuant les beufz, se grattoyt ou ne luy demangeoyt poinct, tiroit les vers du nez, trop embrassoyt & peu estraignoyt, mangeoyt son pain blanc le premier, ferroyt les cigalles, se chatouilloyt pour se faire rire, ruoyt tresbien en cuisine, faisoyt gerbe de feurre aux dieux, faisoyt chanter magnificat à matines, & le trouuoyt bien à propous, mangeoyt chous & chioyt pourree, cognoissoyt mousches en laict, faisoyt perdre les pieds aux mousches, ratissoyt le papier, chauffouroyt le parchemin, guaignoyt au pied, tiroyt au cheurotin, comptoyt

[163] *A dormir, boyre, & manger.* « Manger, boire, dormir : boire, dormir, & manger. Nous roüons sans cesse en ce cercle. » (Montaigne, *Essais,* liv. II, ch. XIII, t. II, p. 390)

[164] *Patroilloit par tous lieux.* La longue série de dictons et de proverbes qui commence après cette phrase et s'étend jusqu'à : *les petitz chiens de son pere mangeoient en son escuelle* (p. 45, l. 30), ne se trouve pas dans l'édition antérieure à 1535. Dans cette première rédaction, la peinture d'un enfant malpropre et indiscipliné est plus naïve et plus fidèle. Ensuite Rabelais en multipliant les expressions populaires a voulu exprimer que Gargantua faisait tout à contretemps, et a cherché à exciter le rire par cette interminable file de quolibets. Leur accumulation était un des procédés comiques du moyen âge ; on en trouve, au XVII[e] siècle, le dernier et le plus complet spécimen dans *La Comedie des proverbes.* Chacune de ces locutions figurera au *Glossaire* sous le mot le plus caractéristique qu'elle renferme. Noel du Fail se rappelant ce passage de Rabelais, introduit, dans le chapitre des *Contes d'Eutrapel* intitulé *Debats & accords entre plusieurs honnestes gens,* (t. II, p. 21) un certain Charles Lancelot récusant un juge qui se conduisait à peu près comme le jeune Gargantua : « Coustumier ordinaire de pisser contre le vent, » il « embrassoit & rien n'estraignoit. »

sans son houste, battoyt les buissons sans prandre les ozillons, croioyt que nues feussent pailles d'arain, & que vessies feussent lanternes, tiroyt d'vn sac deux moustures, faisoyt de l'asne pour auoir du bren, de son poing faisoyt vn maillet, prenoit les grues du premier sault, vouloyt que maille à maille on feist les haubergeons, de cheual donné tousiours reguardoyt en la gueulle, saultoyt du coq à l'asne, mettoyt entre deux verdes vne meure, faisoyt de la terre le foussé, gardoyt la lune des loups. Si les nues tomboient esperoyt prandre les alouettes, faisoyt de necessité vertus, faisoyt de tel pain souppe, se soucioyt aussi peu des raitz comme des tonduz. Tous les matins escorchoyt le renard, les petitz chiens de son pere mangeoient en son escuelle, luy de mesmes mangeoit auecques eux. Il leurs mordoit les aureilles, ilz luy graphinoient le nez : il leurs souffloit au cul, ilz luy leschoient les badigoinces.

Et sabez quey, hillotz ? Que mau de pipe vous byre[165], ce petit paillard tousiours tastonoit ses gouuernantes cen dessus dessoubz, cen deuant derriere, harry bourriquet[166] : & desia commencoyt exercer sa braguette, laquelle vn chascun iour ses gouuernantes ornoyent de beaulx boucquets, de beaulx rubans, de belles fleurs, de beaulx flocquars : & passoient leur temps à la faire reuenir entre leurs mains[167], comme vn magdaleon d'entraict[168]. Puis s'esclaffoient de rire quand elle leuoit les aureilles, comme si le ieu leurs eust pleu.

L'vne la nommoit ma petite dille, l'autre ma pine, l'aultre ma branche de coural, l'autre mon bondon, mon bouchon, mon vibrequin, mon possouer, ma

[165] *Et sabez quey, hillotz ? Que mau de pipe vous byre.* Ceci est du patois gascon : « Et savez-vous, mes enfants ? Que le mal de pipe vous vire, » c'est-à-dire que l'ivresse vous retourne. Le mal de pipe, c'est le mal qui vient du tonneau, appelé pipe.
Sommes malades au cerueau
Du mal de pippe.
(*Jean le Houx*, p. 70)

[166] *Harry bourriquet.* Cri dont les âniers de la Provence et du Languedoc se servent pour faire avancer leurs bêtes.
Bouriquet, bouriquet, Hanry Bouri l'ane,
Bouriquet, bouriquet, Hanry Bouriquet.
(*Farce d'vn qui se fait examiner pour estre prebstre, Anc. Théât. franç.*, t. II, p. 373)

[167] *La faire reuenir entre leurs mains.* Rabelais a imité ces passe-temps des gouvernantes, et la longue série des synonymes dont elles se servent, du passage du *Roman de la Rose* qui commence ainsi :
Ie voy souuent que ces nourrices,
Dont maintes sont baudes & nices,
Quand leur enfant tiennent & baignent
Et les manient & applainent,
Les couilles nomment autrement.
Vous sçauez bien or si ie mens.
Lors se print Raison à soubzrire.
(Édit. 1531, f° 43)

[168] *Comme vn magdaleon d'entraict.* Édition antér. à 1535 : *Comme la paste dedans la mect.*

teriere, ma pendilloche, mon rude esbat roidde & bas, mon dressouoir, ma petite andoille vermeille, ma petite couille bredouille. Elle est à moy, disoit l'vne. C'est la mienne, disoit l'aultre. Moy, (disoit l'aultre) n'y auray ie rien ? par ma foy, ie la couperay doncques. Ha couper, (disoit l'aultre) vous luy feriez mal, ma dame : coupez vous la chose aux enfans ? Il seroyt monsieur sans queue[169].

Et pour s'esbatre comme les petitz enfans du pays, luy feirent vn beau virollet des aesles d'vn moulin à vent de Myrebalays.

[169] *Monsieur sans queue.* Au XVI^e^ siècle, être appelé « monsieur sans queue, » ou, comme nous dirions aujourd'hui, « monsieur, tout court, » c'était être traité comme un prince. Dans les *Contes d'Eutrapel* de Noël du Fail, des flatteurs qui cherchent à attraper de l'argent à une dupe l'appellent « monsieur sans queuë. » (t. II, p. 22)

Des cheuaulx factices de Gargantua. Chapitre XII.

Pvis affin que toute sa vie feust bon cheuaulcheur, l'on luy feist vn beau grand cheual de boys, lequel il faisoit penader, saulter, voltiger, ruer & dancer tout ensemble, aller le pas, le trot, l'entrepas, le gualot, les ambles, le hobin, le traquenard, le camelin & l'onagrier. Et luy faisoit changer de poil, comme font les moines de courtibaux selon les festes : de bailbrun, d'alezan, de gris pommellé, de poil de rat, de cerf, de rouen, de vache, de zencle, de pecile, de pye, de leuce.

Luy mesmes d'vne grosse traine fist vn cheual pour la chasse, vn aultre d'vn fust de pressouer à tous les iours, & d'vn grand chaisne vne mulle auecques la housse pour la chambre. Encores en eut il dix ou douze à relays, & sept pour la poste. Et tous mettoit coucher aupres de soy.

Vn iour le seigneur de Painensac visita son pere en gros train & apparat, auquel iour l'estoient semblablement venuz veoir le duc de Francrepas & le comte de Mouilleuent. Par ma foy le logis feut vn peu estroict pour tant de gens, & singulierement les estables : donc le maistre d'hostel & fourrier dudict seigneur de Painensac, pour scauoir si ailleurs en la maison estoient estables vacques, s'adresserent à Gargantua ieune garsonnet, luy demandans secrettement ou estoient les estables des grands cheuaulx, pensans que voluntiers les enfans decellent tout.

Lors il les mena par les grands degrez du chasteau, passant par la seconde salle en vne grande gualerie, par laquelle entrerent en vne grosse tour, & eulx montans par d'aultres degrez, dist le fourrier au maistre d'hostel, cest enfant nous abuse, car les estables ne sont iamais au hault de la maison. C'est (dist le maistre d'hostel) mal entendu à vous. Car ie scay des lieux à Lyon, à la Basmette, à Chaisnon & ailleurs, ou les estables sont au plus hault du logis, ainsi peut estre que derriere y a yssue au montouer. Mais ie le demanderay plus asseurement. Lors demanda à Gargantua. Mon petit mignon, ou nous menez vous ? A l'estable (dist il) de mes grands cheuaulx. Nous y sommes tantost, montons seulement ces eschallons.

Puis les passant par vne aultre grande salle, les mena en sa chambre, & retirant la porte, voicy (dist il) les estables que demandez, voylà mon Genet, voy là mon Guildin, mon Lauedan, mon Traquenard, & les chargent d'vn gros liuier, ie vous donne (dist il) ce Phryzon, ie l'ay eu de Francfort, mais il sera

vostre, il est bon petit cheuallet, & de grand peine : auecques vn tiercelet d'autour, demye douzaine d'hespanolz & deux leuriers, vous voy là roy des Perdrys & Lieures pour tout cest hyuer. Par sainct Iean (dirent ilz) nous en sommes bien, à ceste heure auons nous le moine[170]. Ie le vous nye, dist il. Il ne fut troys iours a ceans.

Deuinez icy duquel des deux ilz auoyent plus matiere, ou de soy cacher pour leur honte, ou de ryre, pour le passetemps.

Eulx en ce pas descendens tous confus, il demanda. Voulez vous vne aubeliere[171] ? Qu'est ce ? disent ilz. Ce sont (respondit il) cinq estroncz pour vous faire vne museliere.

Pour ce iourd'huy (dist le maistre d'hostel) si nous sommes roustiz, ia au feu ne bruslerons, car nous sommes lardez à poinct, en mon aduis. O petit mignon, tu nous as baillé foin en corne[172] : ie te voirray quelque iour pape[173]. Ie l'entendz (dist il) ainsi. Mais lors vous serez papillon, & ce gentil papeguay sera vn papelard tout faict. Voyre, voyre, dist le fourrier.

Mais (dist Gargantua) diuinez combien y a de poincts d'agueille en la chemise de ma mere. Seize, dist le fourrier. Vous (dist Gargantua) ne dictes l'euangile. Car il y en a sens dauant & sens derriere[174], & les comptastes trop mal. Quand ? (dist le fourrier). A lors (dist Gargantua) qu'on feist de vostre nez vne dille, pour tirer vn muy de merde, & de vostre gorge vn entonnoir, pour la mettre en aultre vaisseau : car les fondz estoient esuentez. Cor Dieu (dist le maistre d'hostel) nous auons trouué vn causeur. Monsieur le iaseur, dieu vous

---

[170] *A ceste heure auons nous le moine.* Il est certain que cette locution signifie : nous sommes attrapés ; mais il est assez difficile de savoir pourquoi. Voici ce qu'en pense Burgaud des Marets : « Le moine est un instrument fort ancien, faisant l'office de la bassinoire… Nos ancêtres, amateurs des plaisants tours, substituaient, à l'occasion, un plat de glace au réchaud. Donner ou avoir le moine étaient devenus synonymes de faire ou de subir l'espièglerie dont nous venons de parler. » Cette explication n'est pas dénuée de vraisemblance, mais elle ne pourrait être définitivement adoptée que si elle était appuyée d'un texte quelconque.

[171] *Voulez vous vne aubeliere ?* « Les gamins de Paris ont encore une plaisanterie de carnaval du même genre. Je me déguise en *urlubière,* disent-ils ; et, si on leur demande ce que c'est, ils font la même réponse que Gargantua, en disant *mentonnière,* au lieu de *muselière.* » (Burgaud des Marets)

[172] *Foin en corne.* Allusion à ce passage d'Horace liv. I, sat. IV, v. 34) :
Fœnum habet in cornu ; longe fuge.
« Il a du foin à la corne ; fuyez au loin. » Il s'agit d'un médisant comparé à un bœuf vicieux à la corne duquel on a attaché une poignée de foin pour indiquer qu'il faut l'éviter.

[173] *Ie te voirray quelque iour pape.* C'est une façon de vanter son intelligence. On lit dans *Le Moyen de parvenir* (p. 73) : « Acheue, mon petit compere, acheue, tu eusses esté pape, sans que tu auois esté marié à deux veuues. »

[174] *Sens dauant & sens derriere. Sens,* impératif du verbe *sentir,* substitué par équivoque au nombre *cent.* C'est précisément le contraire qui a lieu dans les auberges, où l'on place sur certaine porte le numéro 100, pour faire penser soit à l'impératif *sens,* soit à la troisième personne du présent de l'indicatif *sent.*

guard de mal, tant vous auez la bouche fraische[175].

Ainsi descendens à grand haste, soubz l'arceau des degrez laisserent tomber le gros liuier, qu'il leurs auoit chargé : dont dist Gargantua. Que diantre vous estes mauluais cheuaulcheurs : vostre courtault vous fault au besoing. Se il vous falloit aller d'icy à Cahusac, que aymeriez vous mieulx, ou cheuaulcher vn oyson, ou mener vne truye en laisse ? I'aymerois mieulx boyre, dist le fourrier.

Et ce disant entrerent en la sale basse, ou estoit toute la briguade : & racontans ceste nouuelle histoire, les feirent rire comme vn tas de mousches.

[175] *Vous auez la bouche fraische.* C'est-à-dire : vous n'avez pas le gosier desséché, la bouche pâteuse, vous pouvez parler facilement. « Apprennent à deuiser & bien parler, & auoir la bouche freyche. » (Martial de Paris, dit d'Auvergne, *Arrests d'Amour,* LII)

Comment Grandgousier congneut l'esperit merueilleux de Gargantua à l'inuention d'vn torchecul. Chapitre XIII.

Svs[176] la fin de la quinte annee Grandgousier retournant de la defaicte des Ganarriens visita son filz Gargantua. Là fut resiouy comme vn tel pere pouuoit estre voyant vn sien tel enfant. Et le baisant & accollant l'interrogeoyt de petitz propos pueriles en diuerses sortes. Et beut d'autant auecques luy & ses gouuernantes : esquelles par grand soing demandoit entre aultres cas, si elles l'auoyent tenu blanc & nect. A ce Gargantua feist response qu'il y auoit donné tel ordre qu'en tout le pays n'estoit guarson plus nect que luy. Comment cela ? dist Grandgousier.

I'ay (respondit Gargantua) par longue & curieuse experience inuenté vn moyen de me torcher le cul, le plus seigneurial[177], le plus excellent, le plus expedient que iamais feut veu. Quel ? dict Grandgousier. Comme vous le raconteray (dist Gargantua) presentement.

Ie me torchay vne foys d'vn cachelet de velours de vne damoiselle : & le trouuay bon : car la mollice de sa soye me causoit au fondement vne volupté bien grande.

Vne aultre foys d'vn chapron d'ycelles, & feut de mesmes.

Vne aultre foys d'vn cachecoul, vne aultre foys des aureillettes de satin cramoysi : mais la dorure d'vn tas de spheres de merde qui y estoient m'escorcherent tout le derriere : que le feu sainct Antoine arde[178] le boyau cullier de l'orfebure qui les feist & de la damoiselle, que les portoit.

---

[176] *Comment Grandgousier congneut l'esperit merueilleux de Gargantua à l'inuention d'vn torchecul.* Peut-être n'est-il pas inutile de faire d'abord remarquer que beaucoup d'écrivains français, avant Rabelais et de son temps, se sont livrés sans scrupule à des plaisanteries grossières du genre de celles que renferme ce chapitre. La troisième des *Repues franches,* attribuées à Villon, a pour titre : *Des Torcheculs.* En 1537, très peu après l'apparition de Gargantua, Eustorg de Beaulieu a publié un *Rondeau des Torcheculs.* Enfin Montaigne (t. I, p. 408), ayant dit que les Romains « se torchoyent le cul… auec vne esponge, » ajoute : « Il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles. » Ce qui prouve que, quelque fondés que paraissent nos scrupules, ils étaient à peine connus et en tout cas très résolument écartés au XVI[e] siècle. Le récit d'un accident causé à frère Jean par l'emploi imprudent d'une Clementine (t. II, p. 450) peut servir de complément à ce chapitre.

[177] *Le plus seigneurial.* Dans l'édition antérieure à 1535 et dans celle de 1535, avant ces mots on lit : *le plus royal.*

[178] *Que le feu sainct Antoine arde…* Cette imprécation, qui revient dans les vers de la page suivante, était fréquente au moyen âge. On la trouve souvent dans notre ancien théâtre comique :
… Le feu sainct Anthoine t'arde.
(*Farce des cinq sens.* Anc. Théât. Franc., t. III, p. 311)

Ce mal passa me torchant d'vn bonnet de paige, bien emplumé à la Souice.

Puis fiantant derriere vn buisson, trouuay vn chat de Mars, d'icelluy me torchay, mais ses gryphes me exulcererent tout le perinee.

De ce me gueryz au lendemain me torchant des guands de ma mere bien parfumez de mauioin.

Puis me torchay de Saulge, de Fenoil, de Aneth, de Mariolaine, de roses, de feuilles de Courles, de Choulx, de Bettes, de Pampre, de Guymaulues, de Verbasce (qui est escarlatte de cul), de Lactues, & de fueilles de Espinards. Le tout me feist grand bien à ma iambe : de Mercuriale, de Persiguire, de Orties, de Consolde : mais i'en eu la caquesangue de Lombard. Dont feu gary me torchant de ma braguette.

Puis me torchay aux linceux, à la couuerture, aux rideaulx, d'vn coissin, d'vn tapiz, d'vn verd, d'vne mappe, d'vne seruiette, d'vn mouschenez, d'vn peignouoir. En tout ie trouuay de plaisir plus que ne ont les roigneux quand on les estrille.

Voyre mais (dist Grandgousier) lequel torchecul trouuas tu meilleur ? Ie y estois (dist Gargantua) & bien toust en scaurez le tu autem. Ie me torchay de foin, de paille, de bauduffe, de bourre, de laine, de papier : Mais

Tousiours laisse aux couillons esmorche,
Qui son hord cul de papier torche.

Quoy ? dist Grandgousier, mon petit couillon, as tu prins au pot ? veu que tu rimes desia ? Ouy dea (respondit Gargantua) mon roy, ie rime tant & plus : & en rimant souuent m'enrime[179]. Escoutez que dict nostre retraict aux fianteurs,

Chiart,
Foirart,
Petart,
Brenous,
Ton lard

[179] *As tu prins au pot ? veu que tu rimes desia ?... Ie rime tant & plus : & en rimant souuent m'enrime.* Jeux de mots sur les divers sens qu'avait alors *rimer.* Il se disait, et se dit encore en certains patois, et notamment en saintongeais, des viandes qui, par suite d'une cuisson trop ardente, prennent au pot, *s'attachent,* comme disent les cuisinières de Paris ; d'un autre côté on disait souvent *s'enrimer* pour *s'enrhumer,* ce qui avait donné lieu à un jeu de mots très souvent répété. On lit dans la première *Epistre au Roy,* de Marot (t. I, p. 149) :
En m'esbatant ie fais rondeaulx en rithme,
Et en rithmant bien souuent ie m'enrime.
et dans *Le varlet à louer :*
Las d'estre debout, ie m'assied
Pour composer en prose ou rime,
Où le plus souuent ie m'enrime,
Si ie n'ay vn peu vin humé.
(*Poés. franc. des* XV^e^ *et* XVI^e^ *s. Biblioth. Elzévir.,* t. I, p. 84)

Chappart
S'espart
Sus nous.
Hordous
Merdous
Esgous,
Le feu de sainct Antoine te ard :
Sy tous
Tes trous
Esclous
Tu ne torche auant ton depart.

En voulez vous d'aduentaige ? Ouy dea, respondist Grandgousier. Adoncq dist Gargantua.

Rondeav.

En chiant l'aultre hyer senty
La guabelle que à mon cul doibs,
L'odeur feut aultre que cuydois :
I'en feuz du tout empuanty.
O si quelcun eust consenty
M'amener vne que attendoys
En chiant.
Car ie luy eusse assimenty
Son trou d'vrine, à mon lourdoys.
Cependant eust auec ses doigts
Mon trou de merde guarenty,
En chiant.

Or dictes maintenant que ie n'y sçay rien. Par la mer dé[180], ie ne les ay faict mie. Mais les oyant reciter à dame grand que voyez cy, les ay retenu en la gibbesiere de ma memoire[181].

[180] *Par la mer dé.* « Par la merci Dieu, » locution très fréquente dans notre ancienne langue : « Seignor, nos auons ceste vile conquise, par la Dieu grace & par la vostre. » (Ville-Hardouin, 2e édit. F. Didot. 1874, p. 48). M. Natalis de Vailly donne comme variantes : *le merchi de Dieu* ou *la mierchi Diu.* Cette expression abrégée : *mer dé,* qui revient plus loin dans *Gargantua* (p. 98, l. 21, et p. 133, l. 27), a été employée ici pour produire une équivoque sur laquelle il est superflu d'insister.

[181] *En la gibbesiere de ma memoire.* Ces périphrases ampoulées étaient fréquentes chez certains prédécesseurs de Rabelais. Jean de Garlande dit, dans la préface de son Dictionnaire composé au XIIIe siècle, que cet ouvrage est un recueil des mots que l'écolier doit garder dans « l'armoire du cœur (in cordis armariolo). » Roger de Collerye dit aussi : « L'armoire de mon esprit. » (*Œuvres,* 1855, p. 48. *Biblioth. elzévir.* et Villon, dans le *Petit testament* (p. 18) :

Retournons (dist Grandgousier) à nostre propos. Quel ? (dist Gargantua) Chier ? Non, dist Grandgousier. Mais torcher le cul. Mais (dist Gargantua) voulez vous payer vn bussart de vin Breton si ie vous foys quinault en ce propos ? Ouy vrayement, dist Grandgousier.

Il n'est, dist Gargantua, poinct besoing torcher le cul, sinon qu'il y ayt ordure. Ordure n'y peut estre si on n'a chié : chier doncques nous fault dauant que le cul torcher. O (dist Grandgousier) que tu as bon sens, petit guarsonnet. Ces premiers iours ie te feray passer docteur en gaie science[182], par Dieu, car tu as de raison plus que d'aage.

Or poursuiz ce propos torcheculatif, ie t'en prie. Et par ma barbe, pour vn bussart tu auras soixante pippes, i'entends de ce bon vin Breton, lequel poinct ne croist en Bretaigne, mais en ce bon pays de Verron.

Ie me torchay apres (dist Gargantua) d'vn couurechief, d'vn aureiller, d'vgne pantophle, d'vgne gibbessiere, d'vn panier. Mais ô le mal plaisant torchecul. Puis d'vn chappeau. Et notez que des chappeaulx les vns sont ras, les aultres à poil, les aultres veloutez, les aultres taffetassez, les aultres satinizez. Le meilleur de tous est celluy de poil. Car il faict tresbonne abstersion de la matiere fecale.

Puis me torchay d'vne poulle, d'vn coq, d'vn poulet, de la peau d'vn veau, d'vn lieure, d'vn pigeon, d'vn cormoran, d'vn sac d'aduocat, d'vne barbute, d'vne coyphe, d'vn leurre.

Mais, concluent, ie dys & maintiens, qu'il n'y a tel torchecul que d'vn oyzon bien dumeté, pourueu qu'on luy tienne la teste entre les iambes. Et m'en croyez sus mon honneur. Car vous sentez au trou du cul vne volupté mirificque, tant par la doulceur d'icelluy dumet, que par la chaleur temperee de l'oizon, laquelle facilement est communicquee au boyau culier & aultres intestines, iusques à venir à la region du cueur & du cerueau. Et ne pensez que la beatitude des Heroes & semidieux qui sont par les champs Elysiens soit en leur Asphodele ou Ambrosie, ou Nectar, comme disent ces vieilles ycy. Elle est (selon mon opinion) en ce qu'ilz se torchent le cul d'vn oyzon. Et telle est l'opinion de maistre Iehan d'Escosse.

Lors ie senty dame Memoire
Rescondre & mectre en son aulmoire
Ses especes collaterales.
Bouchet s'est rappelé la plaisante expression de Rabelais : « Ce ieune Medecin mettant cela en la gibbeciere de sa memoire… » (*Dixiesme seree*. Éd. Lemerre, t. II, p. 213)

[182] *Docteur en gaie science*. Éd. ant. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *Docteur en Sorbone*.

Comment Gargantua feut institué par vn Sophiste en lettres latines. Chapitre XIIII.

Ces[183][184] propos entenduz, le bon homme Grandgousier fut rauy en admiration, considerant le hault sens & merueilleux entendement de son filz Gargantua.

---

[183] *Vn Sophiste.* Édit. ant. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *Vn theologien ;* et plus loin (p. 57, l. 11) : *Docteur en theologie,* au lieu de : *docteur sophiste.*

[184] *Comment Gargantua feut institué…* L'histoire de l'éducation de Gargantua qui commence ici est le morceau classique de l'ouvrage de Rabelais. Sa valeur n'a été, en aucun temps, contestée par personne. — En 1770, au moment où les archaïsmes de Rabelais et la crudité naïve de son langage effarouchaient une société corrompue, François de Neufchateau déclarait, dans une note de son *Epître à Madame la comtesse d'Alsace sur l'éducation de son fils* (p. 53), que « ces deux chapitres suffiroient seuls pour démontrer l'immense érudition et la philosophie de Rabelais. » — En 1773, dans sa seconde *Lettre à M. de Voltaire,* Clément disait : « Je ne crois pas qu'on ait rien dit de plus sensé sur l'éducation. » — Ces jugements toutefois n'avaient eu qu'assez peu de retentissement. Il en fut tout autrement de l'intéressante *Étude sur les idées de Rabelais comparées aux pratiques et aux routines de son temps…* insérée par Guizot, en 1811, dans les *Annales d'éducation* (t. II, p. 323). C'est seulement après certaines précautions oratoires que le jeune professeur ose avouer son opinion. « On ne m'entendra pas sans étonnement, dit-il, nommer d'abord Rabelais comme un de ceux qui ont le mieux pensé et le mieux parlé en fait d'éducation avant Locke et Rousseau. » Ce morceau a été confirmé par lui, avec plus d'autorité, à soixante-deux ans de distance, dans *L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants* (t. III, p. 160). — Depuis le moment du reste où Guizot avait risqué sa première appréciation, d'éminents esprits étaient venus l'appuyer. Il faut citer au premier rang Sainte-Beuve, qui avait amplement développé ce thème dans deux longs articles du *Constitutionnel* consacrés à Rabelais, mais où il n'avait guère osé aborder notre grand satirique que par ce côté. — Récemment un Allemand, M. Arnstaedt, a consacré un assez gros volume à l'examen comparatif des doctrines de Rabelais, de Montaigne et de Rousseau sur l'éducation : *François Rabelais, und sein traité d'éducation, mit besonderer Berücksichtigung der pädagogischen Grundsätze Montaigne's, Locke's und Rousseau's.* Cet ouvrage consciencieux et complet, qui fournit les documents nécessaires à l'examen de la question et qui la résout en faveur de Rabelais, a offert à M. Albert de Réville l'occasion d'écrire un intéressant article inséré dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1872. — Dans le huitième chapitre d'une thèse soutenue en 1876 par M. A. Benoist, et qui a pour titre : *Quid de puerorum institutione senserit Erasmus,* les opinions d'Érasme sur l'éducation sont comparées à celles de Montaigne et de Rabelais. — Enfin, en 1877, dans un *Rapport* officiel fait à l'Académie des sciences morales, relativement à un concours pour le prix Bordin, sur l'*Histoire critique des doctrines de l'éducation en France* (p. 3), M. Gréard, tout en reconnaissant la différence, absolue en quelques points, des idées pédagogiques de Rabelais et de Montaigne, constate que « ce qu'au fond ils attaquent avec une égale hardiesse, c'est ce que Rabelais appelle les *brouillamenta Scoti,* Montaigne *la science livresque,* c'est-à-dire ce pédantisme du moyen âge qui enfermait l'enfant dans des « geôles. »

Les chapitres relatifs à l'éducation de Gargantua doivent être rapprochés de la lettre célèbre, réimprimée dans tous les cours de littérature, où Gargantua trace à Pantagruel le plan et presque le programme de ses études. Il faut se rappeler qu'elle a été écrite avant le *Gargantua* (voyez p. 15-19, ci-dessus), et que, malgré la place qu'elle occupe, elle n'est que le point de départ et l'argument du morceau beaucoup plus complet que nous trouvons ici. Il sera bon aussi, pour se convaincre que le plan de Rabelais était à tres peu de chose près mis en pratique par quelques excellents esprits de son temps, de lire le récit des études d'Henri de Mesmes, de 1542 à 1550. Ce morceau, extrait des mémoires de l'auteur et rapporté par Rollin dans le *Traité des études* (liv. II, chap. II, art. 1), a été reproduit avec plus d'étendue et d'exactitude par M. Édouard Fournier sous ce titre : *Comment se faisoit une éducation au XVI^e^ siècle* (*Variétés littéraires,* t. X, p. 151).

Et dist à ses gouuernantes, Philippe roy de Macedone congneut le bon sens de son filz Alexandre, à manier dextrement vn cheual. Car ledict cheual estoit si terrible & efrené que nul ausoit monter dessus : Par ce que à tous ses cheuaucheurs il bailloit la saccade : à l'vn rompant le coul, à l'aultre les iambes, à l'aultre la ceruelle, à l'aultre les mandibules. Ce que considerant Alexandre en l'hippodrome (qui estoit le lieu ou l'on pourmenoit & voultigeoit les cheuaulx), aduisa que la fureur du cheual ne venoit que de frayeur qu'il prenoit à son vmbre. Dont montant dessus le feist courir encontre le Soleil, si que l'vmbre tumboit par derriere, & par ce moien rendit le cheual doulx à son vouloir. A quoy congneut son pere le diuin entendement qui en luy estoit, & le feist tresbien endoctriner par Aristoteles, qui pour lors estoit estimé sus tous philosophes de Grece.

Mais ie vous diz, qu'en ce seul propos que i'ay presentement dauant vous tenu à mon filz Gargantua, ie congnois que son entendement participe de quelque diuinité : tant ie le voy agu, subtil, profund, & serain. Et paruiendra à degré souuerain de sapience, s'il est bien institué. Pourtant, ie veulx le bailler à quelque homme sçauant pour l'endoctriner selon sa capacité. Et n'y veulx rien espargner.

De faict, l'on luy enseigna vn grand docteur sophiste, nommé maistre Thubal Holoferne, qui luy aprint sa charte si bien qu'il la disoit par cueur au rebours, & y fut cinq ans & troys mois, puis luy leut Donat, le Facet, Theodolet, & Alanus in parabolis[185] : & y feut treze ans six moys & deux sepmaines.

Mais notez que ce pendent il luy aprenoit à escripre Gotticquement, & escripuoit tous ses liures. Car l'art d'impression n'estoit encores en vsaige.

Et portoit ordinairement vn gros escriptoire pesant plus de sept mille quintaulx, duquel le gualimart estoit aussi gros & grand que les gros pilliers de Enay, & le cornet y pendoit à grosses chaisnes de fer, à la capacité d'vn tonneau de marchandise.

Puis luy leugt De modis significandi[186] auecques les commens de Hurtebize, de Fasquin, de Tropditeulx, de Gualehaul, de Iean le veau, de Billonio, Brelin-

[185] *Le Facet, Theodolet, & Alanus in parabolis.* Ces trois traités font partie du recueil intitulé : *Auctores octo morales,* Lugduni, Johannes Fabri, 1490. Le commentateur du premier traité en explique ainsi le titre : « *Facetus* est quidam liber metricus a magistro faceto editus loquens de præceptis & moribus, a Cathone, in sua Ethica omissis. Et dicitur *facetus* per etymologiam quasi fauens cætui, id est placens tam in dictis quam in factis populo. » — Le second ouvrage intitulé *Ecloga Theoduli* est un dialogue allégorique en 345 vers léonins, entre la Vérité et le Mensonge, dont la dispute est à la fin jugée par la Sagesse. — Les *Paraboles* d'Alain de Lisle (Alanus ab Insulis), religieux de Citeaux, datent du XII[e] siècle. — Peu de temps après Rabelais, Ramus attaquait vivement l'emploi de ces mêmes ouvrages d'enseignement dans son traité : *De studiis philosophiæ & eloquentiæ coniungendis* (1546) et dans le *Proœmium reformandæ parisiensis Academiæ,* adressé à Charles IX.

[186] *De modis significandi.* « Sur les modes de signifier. » Traité de Jean de Garlande, que Rabelais enrichit ici des commentaires d'un grand nombre de scoliastes pour lesquels il invente des noms bizarres et ridicules.

guandus, & vn tas d'aultres, & y fut plus de dixhuyt ans & vnze moys. Et le sceut si bien que au coupelaud il le rendoit par cueur à reuers. Et prouuoit sus ses doigtz à sa mere que de modis significandi non erat scientia[187].

Puis luy leugt le compost[188], ou il fut bien seize ans & deux moys, lors que son dict precepteur mourut : Et fut l'an mil quatre cens & vingt, de la verolle que luy vint[189].

Apres en eut vn aultre vieux tousseux, nommé maistre Iobelin bridé, qui luy leugt Hugutio, Hebrard Grecisme, le doctrinal, les pars, le quid est, le supplementum, Marmotret de moribus in mensa seruandis, Seneca de quatuor virtutibus cardinalibus, Passauantus cum commento. Et Dormi secure pour les festes[190]. Et quelques aultres de semblable farine, à la lecture desquelz il deuint aussi saige qu'onques puis ne fourneasmes nous.

---

[187] *De modis significandi non erat scientia.* « Il n'y avait pas de science relativement aux modes de signifier. »

[188] *Le compost.* « Le comput, » considéré comme une science indispensable aux ecclésiastiques, et dont il existait plusieurs traités qu'on enseignait dans les écoles : « Vng frere du suppliant, qui va à l'escole & alloist estudiant le Compoust. » (Lettres de rémission de 1472, citées par Ducange au mot *Computus.*)

[189] *Et fut l'an mil quatre cens & vingt, de la verolle que luy vint.* Ceci est la reproduction à peu près textuelle de deux vers de l'épitaphe de *frere Iehan l'Euesque, cordelier, natif d'Orleans,* par Clément Marot :

Cy gist, repose & dort leans
Le feu euesque d'Orleans,
I'entens l'euesque en son surnom,
Et frere Iehan en propre nom,
Qui mourut l'an cinq cens & vingt,
De la verolle qui luy vint.

[190] *Hugutio, Hebrard Grecisme, le doctrinal, les pars, le quid est, le supplementum, Marmotret de moribus in mensa seruandis, Seneca de quatuor virtutibus cardinalibus, Passauantus cum commento. Et Dormi secure pour les festes.* — Hugutio a écrit une grammaire. — *Grecismus* est le titre d'un traité de philologie grecque en vers, composé en 1112 par Ébrard de Béthune. — *Le doctrinal* est le fameux *doctrinale puerorum* composé vers 1242 en vers léonins par Alexandre de Villedieu. — *Les pars* sont un traité des parties d'oraison ou parties du discours. — *Le quid est,* « qu'est-ce ? » est un livre élémentaire par demandes et par réponses. — Il est assez difficile de savoir au juste ce que c'est que *le supplementum* ; et les commentateurs de Rabelais sont loin d'être d'accord sur ce point. Peut-être notre auteur lui-même n'avait-il pas d'idée bien arrêtée à ce sujet, et voulait-il simplement critiquer la manie, alors fort répandue, de multiplier les additions, les appendices et les suppléments. — Il n'y a pas dans le texte de virgule après *Marmotret,* mais le sens en demande une. Cet ouvrage, dont Rabelais altère plaisamment le titre pour le rattacher au mot *marmot* et auquel il a donné une des premières places dans son répertoire de la librairie de Saint-Victor, où il le nomme : *Marmotretus de baboinis & cingis,* est réellement intitulé : *Mammetractus siue expositio in singulis libris Bibliæ, authore Marchesio.* Mayence, Schaifter, 1470, in-fol. — *De moribus in mensa seruandis,* « Sur la manière dont on doit se conduire à table. » Titre d'un traité de *Sulpitius Verulanus.* — « Sénèque, sur les quatre vertus cardinales, » est un traité d'un certain Martin, évêque de Mondonedo. Ce traité fait partie des *Auctores octo morales.* — « Passavant, avec commentaire. » Jacques Passavant, moine florentin, est l'auteur d'un *Specchio di vera penitenza* et de divers traités latins. — *Dormi secure…* « Dors tranquillement. » C'est un recueil de sermons pour les fêtes des saints, ainsi que l'indique le titre : *Sermones de Sanctis per annum satis notabiles & vtiles omnibus sacerdotibus pastoribus & capellanis, qui Dormi secure, vel Dormi sine cura sunt nuncupati eo quod absque magno studio faciliter possint incorporari & populo prædicari.* Nuremberg, A. Kobergers, 1486. Ces sermons étaient tout remplis de récits légendaires. « Qui voudra voir d'auantage de tels contes, lise… *sermones Dormi secure,* » dit H. Estienne dans son *Apologie pour Hérodote,* ch. XXXIV, p. 108.

Comment Gargantua fut mis soubz aultres pedagoges. Chapitre XV.

Atant son pere aperceut que vrayement il estudioit tresbien & y mettoit tout son temps, toutesfoys qu'en rien ne prouffitoit. Et que pis est, en deuenoit fou, niays, tout resueux & rassoté.

Dequoy se complaignant à Don Philippe des Marays, Viceroy de Papeligosse, entendit que mieulx luy vauldroit rien n'aprendre, que telz liures soubz telz precepteurs aprendre. Car leur sçauoir n'estoit que besterie, & leur sapience n'estoit que moufles, abastardisant les bons & nobles esperitz, & corrompent toute fleur de ieunesse. Qu'ainsi soit, prenez (dist il) quelcun de ces ieunes gens du temps present, qui ait seulement estudié deux ans, en cas qu'il ne ait meilleur iugement, meilleures parolles, meilleur propos que vostre filz, & meilleur entretien & honnesteté entre le monde, reputez moy à iamais vng taillebacon de la Brene. Ce que à Grandgousier pleut tresbien, & commanda qu'ainsi feust faict.

Au soir en soupant, ledict des Marays introduict vn sien ieune paige de Villegongys, nommé Eudemon, tant bien testonné, tant bien tiré, tant bien espousseté, tant honneste en son maintien, que trop mieulx resembloit quelque petit angelot qu'vn homme. Puis dist a Grandgousier :

Voyez vous ce ieune enfant ? Il n'a encor douze ans[191], voyons, si bon vous semble, quelle difference y a entre le sçauoir de vos resueurs mateologiens du temps iadis & les ieunes gens de maintenant. L'essay pleut à Grandgousier, & commanda que le paige propozast.

Alors Eudemon demandant congié de ce faire audict viceroy son maistre, le bonnet au poing, la face ouuerte, la bouche vermeille, les yeulx asseurez, & le reguard assis suz Gargantua, auecques modestie iuuenile se tint sus ses pieds, & commença le louer & magnifier, premierement de sa vertus & bonnes meurs, secondement de son sçauoir, tiercement de sa noblesse, quartement de sa beaulté corporelle. Et pour le quint doulcement l'exhortoit à reuerer son pere en toute obseruance, lequel tant s'estudioit à bien le faire instruire, en fin le prioit qu'il le voulsist retenir pour le moindre de ses seruiteurs. Car aultre don pour le present ne requeroit des cieulx, sinon qu'il luy feust faict grace de luy complaire en quelque seruice agreable.

[191] *Il n'a encor douze ans.* Édit. antér. à 1535 : *Il na pas encor seize ans.* Édit. de 1535, 1537 et Dolet : *Il na encor seize ans.*

Le tout feut par icelluy proferé auecques gestes tant propres, pronunciation tant distincte, voix tant eloquente, & langaige tant aorné & bien latin, que mieulx resembloit vn Gracchus, vn Ciceron ou vn Emilius du temps passé, qu'vn iouuenceau de ce siecle.

Mais toute la contenence de Gargantua fut, qu'il se print à plorer comme vne vache, & se cachoit le visaige de son bonnet, & ne fut possible de tirer de luy vne parolle, non plus qu'vn pet d'vn asne mort.

Dont son pere fut tant courroussé, qu'il voulut occire maistre Iobelin. Mais ledict des Marays l'enguarda par belle remonstrance qu'il luy feist : en maniere que fut son ire moderee. Puis commanda qu'il feust payé de ses guaiges, & qu'on le feist bien chopiner sophisticquement[192], ce faict qu'il allast à tous les diables. Au moins (disoit il) pour le iourd'huy ne coustera il gueres à son houste, si d'auenture il mouroit ainsi sou comme vn Angloys.

Maistre Iobelin party de la maison, consulta Grandgousier auecques le viceroy quel precepteur l'on luy pourroit bailler, & feut auisé entre eulx que à cest office seroit mis Ponocrates, pedaguoge de Eudemon, & que tous ensemble iroient à Paris, pour congnoistre quel estoit l'estude des iouuenceaulx de France pour icelluy temps.

[192] *Chopiner sophisticquement.* Édit. antér. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *Chopiner theologalement.* Henri Estienne commente fort longuement cette expression dans un passage de l'*Apologie pour Hérodote*, chap. XXII, p. 529, dont voici le commencement : « … Il ne nous faut que considerer ce qu'on appelle vin theologal… Car quand il est question d'exprimer en vn mot vn vin bon par excellence, & fust ce pour la bouche d'vn roy, il faut venir au vin theologal… Quoy qu'il en soit, ce n'est pas sans cause qu'on dit par prouerbe, Vin theologal, & Table d'Abbé. »

Comment Gargantua fut enuoyé à Paris, & de l'enorme iument qui le porta, & comment elle deffit les mousches bouines de la Bauce. Chapitre XVI.

En ceste mesmes saison Fayoles, quart roy de Numidie, enuoya du pays de Africque à Grandgousier vne iument la plus enorme & la plus grande que feut oncques veue, & la plus monstreuse, comme assez sçauez que Africque aporte tousiours quelque chose de noueau[193].

Car elle estoit grande comme six Oriflans, & auoit les pieds fenduz en doigtz, comme le cheual de Iules Cesar, les aureilles ainsi pendentes comme les chieures de Languegoth, & vne petite corne au cul. Au reste auoit poil d'alezan toustade entreillizé de grizes pommelettes. Mais sus tout auoit la queue horrible. Car elle estoit poy plus poy moins grosse comme la pile sainct Mars aupres de Langes : & ainsi quarree, auecques les brancars ny plus ny moins ennicrochez, que sont les espicz au blé.

Si de ce vous esmerueillez, esmerueillez vous d'aduantaige de la queue des beliers de Scythie : que pesoit plus de trente liures, & des moutons de Surie, esquelz fault (si Tenaud dict vray) affuster vne charrette au cul, pour la porter, tant elle est longue & pesante. Vous ne l'auez pas telle, vous aultres paillards de plat pays. Et fut amenee par mer en troys carracques & vn brigantin[194], iusques au port de Olone en Thalmondoys.

---

[193] *Comme assez sçauez que Africque aporte tousiours quelque chose de noueau.* Ce dicton est répété au *cinquiesme livre* (t. III, p. 19) : « Affrique, dist Pantagruel, est coustumiere tousiours choses produire nouuelles & monstrueuses. » Pline nous apprend que c'était un proverbe vulgaire de Grèce : « Semper aliquid novi Africam afferre. » (*Hist. Natur.*, VIII, 16)

[194] *Et fut amenee par mer en troys carracques & vn brigantin.* « Cette bonne plaisanterie, dit Burgaud des Marets, n'a point été perdue pour notre grand admirateur de Rabelais, La Fontaine :
Vostre serviteur Gille
.....
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois basteaux, exprés pour vous parler. »
(*Le Singe & le Léopard*)
Remarquons toutefois que cette locution proverbiale « en trois bateaux » était d'un usage courant quand La Fontaine s'en est servi, et qu'il n'a peut-être pas songé en l'employant aux « troys carracques » de Rabelais. — Nous lisons dans une lettre de Madame de Montmorency, datée du 6 avril 1670, et imprimée dans la *Correspondance de Bussy Rabutin* (Édit. Charpentier, 1858, t. I, p. 254) : « Il faut avouer que notre ami est très agréable, et que de ces gens-là n'en vient que deux en trois bâteaux. »

Lors que Grandgousier la veit, Voicy (dist il) bien le cas pour porter mon filz à Paris. Or ça, de par dieu, tout yra bien. Il sera grand clerc on temps aduenir. Si n'estoient messieurs les bestes, nous viurions comme clercs[195].

Au lendemain apres boyre (comme entendez) prindrent chemin, Gargantua son precepteur Ponocrates & ses gens, ensemble eulx Eudemon le ieune paige. Et par ce que c'estoit en temps serain & bien attrempé, son pere luy feist faire des botes fauues : Babin les nomme brodequins.

Ainsi ioyeusement passerent leur grand chemin : & tousiours grand chere : iusques au dessus de Orleans.

Au quel lieu estoit vne ample forest de la longueur de trente & cinq lieues, & de largeur dix & sept, ou enuiron. Icelle estoit horriblement fertile & copieuse en mousches bouines & freslons, de sorte que c'estoit vne vraye briguanderye pour les pauures iumens, asnes, & cheuaulx. Mais la iument de Gargantua vengea honnestement tous les oultrages en icelle perpetrees sus les bestes de son espece, par vn tour, duquel ne se doubtoient mie.

Car soubdain qu'ilz feurent entrez en la dicte forest : & que les freslons luy eurent liuré l'assault, elle desguaina sa queue : & si bien s'escarmouchant les esmoucha, qu'elle en abatit tout le boys[196], à tord, à trauers, deça, delà, par cy, par là, de long, de large, dessus, dessoubz, abatoit boys comme vn fauscheur faict d'herbes. En sorte que depuis n'y eut ne boys ne freslons. Mais feut tout le pays reduict en campaigne.

Quoy voyant Gargantua, y print plaisir bien grand, sans aultrement s'en vanter. Et dist à ses gens. Ie trouue beau ce. Dont fut depuis appellé ce pays la Beauce : mais tout leur desieuner feut par baisler[197]. En memoire de quoy encores de present les Gentilz hommes de Beauce desieunent de baisler, & s'en trouuent fort bien & n'en crachent que mieulx.

Finablement arriuerent à Paris. Auquel lieu se refraischit deux ou troys iours, faisant chere lye auecques ses gens, & s'enquestant quelz gens scauans estoient pour lors en la ville : & quel vin on y beuuoit.

---

[195] *Si n'estoient messieurs les bestes, nous viurions comme clercs.* « Les seigneurs seroient comme bètes si le clergé n'étoit. » (Froissart, *Chroniques,* liv. III, c. 28. Édit. Buchon, t. II, p. 458). Rabelais, avec sa malice ordinaire, a l'air d'intervertir par pure inadvertance cette espèce de proverbe.

[196] *Si bien s'escarmouchant les esmoucha, qu'elle en abatit tout le boys…* « Ladicte iument… se print a esmoucher : & alors vous eussiez veu tomber ses gros chesnes menu comme gresle : & tant continua ladicte beste que il ny demoura arbre debout que tout ne fust rue par terre. » (*Grandes Cronicques,* ci-dessus, p. 32)

[197] *Les Gentilz hommes de Beauce desieunent de baisler.* Il y avait un grand nombre de dictons sur la pauvreté des gentilshommes beaucerons. Voyez *Le Livre des proverbes français,* par M. Leroux de Lincy, 2e édit., Delahays, 1859, t. I, p. 314.

Comment Gargantua paya sa bien venue es Parisiens, & comment il print les grosses cloches de l'eglise nostre Dame. Chapitre XVII.

Qvelqves iours apres qu'ilz se feurent refraichiz il visita la ville : & fut veu de tout le monde en grande admiration[198]. Car le peuple de Paris est tant sot, tant badault, & tant inepte de nature, q'vn basteleur, vn porteur de rogatons[199], vn mulet auecques ses cymbales, vn vielleuz au mylieu d'vn carrefour assemblera plus de gens, que ne feroit vn bon prescheur euangelicque.

Et tant molestement le poursuyuirent, qu'il feut contrainct soy reposer suz les tours de l'eglise nostre dame[200]. Au quel lieu estant, & voyant tant de gens, à l'entour de soy, dist clerement :

Ie croy que ces marroufles voulent que ie leurs paye icy ma bien venue & mon proficiat. C'est raison. Ie leur voys donner le vin. Mais ce ne sera que par rys.

Lors en soubriant destacha sa belle braguette, & tirant sa mentule en l'air les compissa si aigrement, qu'il en noya deux cens soixante mille quatre cens dix & huyt. Sans les femmes & petiz enfans[201].

Quelque nombre d'iceulx euada ce pissefort à legiereté des pieds. Et quand furent au plus hault de l'vniuersité, suans, toussans, crachans, & hors d'halene,

---

[198] *Fut veu de tout le monde en grande admiration.* « Vous eussiez veu venir les parisiens tous a la foule qui le regardoyent & se mocquoyent de ce que il estoit si grant. » (*Grandes Cronicques,* ci-dessus, p. 34)

[199] *Vn porteur de rogatons.* Les commentateurs de Rabelais ont tous négligé d'expliquer cette expression fort importante pour déterminer le sens général de ce morceau. Les passages suivants de l'*Apologie pour Hérodote* indiquent qu'à cette époque ce terme désigne des moines colporteurs de reliques : « Qui n'ont ni rente, ni reuenu, qui n'ont pas vn poulce de terre, qui mesmement sont appelez porteurs de rogatons, pourcequ'ils ne viuent que des aumosnes des gens de bien. » (ch. XXII, p. 536)
« Si le S. Esprit estoit mors d'vn chien enragé, encore faudroit-il qu'il vint à S. Hubert s'il vouloit estre guari. Ce qui fut dict par vn porteur de rogatons ayant des reliques dudict S. Hubert. » (ch. XXXIX, p. 275)
« Ie vien à Menot, lequel appelle porteurs de rogatons *portatores rogationum* ceux que Maillard nomme… *portatores reliquiarum & indulgentiarum, & bullatores.* » (ch. VIII, p. 95)
À défaut de ces explications, ce terme pouvait passer pour un synonyme assez banal du mot « basteleur » qui précède ; mais il prend une énergie singulière en cet endroit, où il se trouve opposé à l'expression de « prescheur euangelicque, » c'est-à-dire (on l'a cru, et les explications que nous venons de donner rendent ce sens encore plus probable) de pasteur protestant.

[200] *Feut contrainct soy reposer suz les tours de l'eglise nostre dame.* « Se alla asseoir sur vne des tours de nostre dame. » (*Grandes Cronicques,* ci-dessus, p. 34)

[201] *Sans les femmes & petiz enfans.* Cette formule revient souvent dans Rabelais à la suite des énumérations de ce genre. Elle est empruntée de l'Écriture : « Ceux qui mangèrent étaient au nombre de cinq mille, sans les femmes et les petits enfants. » (S. Matthieu, XIV, 21)

commencerent à renier & iurer[202], les vngs en cholere, les aultres par rys. Carymary, Carymara[203], par saincte Mamye, nous son baignez par rys, dont fut depuis la ville nommee Paris, laquelle au parauant on appelloit Leucece, comme dist Strabo lib. iiij.[204] C'est à dire en Grec, Blanchette, pour les blanches cuisses des dames dudict lieu. Et par autant que à ceste nouuelle imposition du nom tous les assistans iurerent chascun les saincts de sa paroisse : les Parisiens, qui sont faictz de toutes gens & toutes pieces, sont par nature & bons iureurs & bons iuristes, & quelque peu oultrecuydez. Dont estime Ioaninus de Barranco, Libro, de copiositate reuerentiarum, que sont dictz Parrhesiens en Grecisme, c'est à dire fiers en parler[205].

Ce faict, considera les grosses cloches que estoient esdictes tours[206] : & les feist sonner bien harmonieusement. Ce que faisant luy vint en pensee qu'elles seruiroient bien de campanes au coul de sa iument, laquelle il vouloit renuoier à son pere toute chargee de froumaiges de Brye & de harans frays. De faict, les emporta en son logis.

---

[202] *Commencerent à renier & iurer.* Ces mots sont suivis, dans l'édition antérieure à 1535, de l'énumération suivante : « Les plagues dieu. Ie renye dieu, Frandiene vez tu ben, la merde, po cab de bious, das dich gots leyden schend, pote de christo, ventre sainct Quenet, vertus guoy, par sainct Fiacre de Brye, sainct Treignant, ie foys veu à sainct Thibaud, Pasques dieu, le bon iour dieu, le diable memport, foy de gentilhomme, Par sainct Andouille, par sainct Guodegrin qui feut martyrize de pomes cuyttes, par sainct Foutin lapostre, par sainct Vit, par saincte mamye. — Les éditions de 1535, 1537 et Dolet présentent la même variante ; seulement : *Ia martre schend* y remplace *pote de christo ; Carimary, Carimara, foy de gentilhomme ; Nè diâ Mà diâ, par sainct Vit. — Po cab de bious* équivaut à : « Têtebleu. » — *Das dich gots leyden schend* signifie : « Que la passion de Dieu t'envoie… [au diable]. » — *Pote…* pour *potere di Christo :* « Pouvoir de Christ. » *Pote* est peut-être une allusion au mot libre italien *pota,* qui servait parfois de juron. — *Ia martre schend :* « Oui, que le martyre t'envoie… » — *Né diâ Mà diâ* (νὴ Δία, μὰ Δία) : « Oui, par Jupiter ! non, par Jupiter ! » — Quatre des jurons qui précèdent avaient été successivement adoptés par Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I^er^ ; ce qui avait donné lieu à Roger de Collerye d'écrire son *Epitheton des quatre Roys* (p. 260) :

Quant la « Pasque Dieu » deceda,
Le « Bon Iour Dieu » luy succeda ;
Au « Bon Iour Dieu, » deffunct & mort,
Succeda le « Dyable m'emport. »
Luy decedé, nous voyons comme
Nous duist la « Foy de Gentil Homme. »

[203] *Carymary, Carymara.* Le principal personnage de la *Farce de Pathelin* s'écrie dans son prétendu délire :

Ostez ces gens noirs *Marmara,*
Carimari, carimara.
Amenez-les moy, amenez.
(Act. II, sc. III)

[204] *Leucece, comme dist Strabo lib. iiij.* La ville de Paris est appelée Λουκοτοκία par Strabon ; mais Julien, dans son *Misopogon,* la nomme Λευκετία.

[205] *Estime Ioaninus de Barranco, Libro, de copiositate reuerentiarum* (au livre de l'abondance des révérences), *que sont dictz Parrhesiens en Grecisme, c'est à dire fiers en parler.* On ne sait qui Rabelais a voulu désigner par le nom de Ioaninus de Barranco ; mais l'étymologie qu'il attribue à ce personnage a été souvent donnée, notamment par Guillaume Breton dans sa *Philippide* (liv. I.) :

Et se Parrhisios dixerunt nomine Græco,
Quod sonat expositum nostris audacia verbis.

[206] *Considera les grosses cloches que estoient esdictes tours.* Voyez *Grandes Cronicques,* ci-dessus, p. 34.

Ce pendent vint vn commandeur iambonnier de sainct Antoine, pour faire sa queste suille : lequel pour se faire entendre de loing, & faire trembler le lard au charnier[207], les voulut emporter furtiuement. Mais par honnesteté les laissa, non par ce qu'elles estoient trop chauldes, mais par ce qu'elles estoient quelque peu trop pesantes à la portee. Cil ne fut pas celluy de Bourg[208]. Car il est trop de mes amys.

Toute la ville feut esmeue en sedition, comme vous sçauez que à ce ils sont tant faciles, que les nations estranges s'esbahissent de la patience des Roys de France[209], lesquelz aultrement par bonne iustice ne les refrenent : veuz les inconueniens qui en sortent de iour en iour. Pleust à dieu, que ie sceusse l'officine en laquelle sont forgez ces chismes & monopoles, pour les mettre en euidence es confraries de ma paroisse[210]. Croyez que le lieu auquel conuint le peuple tout folfré & habaliné feut Nesle[211] ou lors estoit, maintenant n'est plus, l'oracle de Lucece. Là feut proposé le cas, & remonstré l'inconuenient des cloches transportees.

Apres auoir bien ergoté pro & contra[212], feut conclud en Baralipton, que l'on enuoyroit le plus vieux & suffisant de la faculté[213] vers Gargantua pour luy remonstrer l'horrible inconuenient de la perte d'icelles cloches. Et nonobstant la remonstrance d'aulcuns de l'vniuersité, qui alleguoient que ceste charge mieulx competoit à vn orateur, que à vn Sophiste[214], feut à cest affaire esleu nostre maistre Ianotus de Bragmardo.

---

[207] *Faire trembler le lard au charnier.* « Ces gens de bien, faisans leurs questes & visites aniuersaires, par chacun an deux & trois fois, sauent si dextrement endormir ces pauures femmes… qu'il n'y a andouille à la cheminee, ne iambon au charnier, qui ne tremble à la simple pronontiation & vois d'vn petit & harmonieux *Aue Maria.* » (Du Fail, t. II, p. 138)

[208] *Celluy de Bourg.* « Antoine de Saix, ou *Saxanus,* Savoiard, Commandeur de S[t] Antoine de Bourg en Bresse, Précepteur de Charles Duc de Savoie & son Aumônier en 1532. Voiez la liste de ses œuvres dans Du Verdier, pages 78 & 79 de sa *Biblioth.,* & dans Guichenon, page 35 de la 1[re] part. de son *Hist. de Bresse.* » (Le Duchat)

[209] *Les nations estranges s'esbahissent de la patience des Roys de France.* L'édition antérieure à 1535 porte : *de la patience, ou* (*pour mieulx dire*) *de la stupidite des Roys de France.*

[210] *Pour les mettre en euidence es confraries de ma paroisse.* Dans l'édition antérieure à 1535, on lit, au lieu de cette phrase : *Pour veoir si ie ny feroys pas de beaulx placquars de merde.*

[211] *Nesle.* Édit. antér. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *Sorbone.*

[212] *Pro & contra* (pour et contre), *feut conclud en Baralipton.* Les différentes formes de syllogismes sont résumées dans les anciens traités de logique a l'aide de vers techniques ; voici le premier :
Barbara celarent Darii ferio baralipton.

[213] *De la faculté.* Édit. ant. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *de la faculté theologale.* C'est dans les *Cronicques* que Rabelais a puisé l'idée d'un discours prononcé pour redemander les cloches. Voyez ci-dessus p. 34.

[214] *Vn Sophiste.* Édit. ant. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *vn theologien.*

Comment Ianotus de Bragmardo feut enuoyé pour recouurer de Gargantua les grosses cloches. Chapitre XVIII.

Maistre Ianotus, tondu à la Cesarine, vestu de son lyripipion à l'antique, & bien antidoté l'estomac de coudignac de four, & eau beniste de caue[215], se transporta au logis de Gargantua, touchant dauant soy troys vedeaulx à rouge muzeau[216], & trainant apres cinq ou six maistres inertes[217] bien crottez à profit de mesnaige.

A l'entree les rencontra Ponocrates : & eut frayeur en soy, les voyant ainsi desguisez, & pensoit que feussent quelques masques hors du sens. Puis s'enquesta à quelq'vn desdictz maistres inertes de la bande, que queroit ceste mommerie. Il luy feut respondu, qu'ilz demandoient les cloches leurs estre rendues.

Soubdain ce propos entendu, Ponocrates courut dire les nouuelles à Gargantua : affin qu'il feust prest de la responce, & deliberast sur le champ ce que estoit de faire. Gargantua admonesté du cas appella à part Ponocrates son precepteur, Philotomie son maistre d'hostel, Gymnaste son escuyer, & Eudemon, & sommairement confera auecques eulx sus ce que estoit tant à faire que à respondre.

Tous feurent d'aduis que on les menast au retraict du goubelet, & là on les feist boyre rustrement[218], & affin que ce tousseux n'entrast en vaine gloire pour à sa requeste auoir rendu les cloches, l'on mandast ce pendent qu'il chopineroit querir le Preuost de la ville, le Recteur de la faculté, le vicaire de l'eglise : esquelz dauant que le Sophiste[219] eust proposé sa commission, l'on deliureroit les cloches. Apres ce, iceulx presens, l'on oyroit sa belle harangue. Ce que fut faict, & les susdictz arriuez, le Sophiste[219] feut en plene salle introduict, & commença ainsi que s'ensuit en toussant[220].

---

[215] *Eau beniste de caue.* Périphrase plaisante pour désigner du vin.

[216] *Touchant dauant soy troys vedeaulx à rouge muzeau.* « Bedeaux, *pedelli,* que Rabelais traite de *vedeaux* à la gasconne, par allusion de *bedeau* à *vedeau* fait de *vitellus.* » (Le Duchat.) Le mot *toucher* complète l'équivoque en nous montrant Janotus qui chasse devant lui son troupeau à la façon des *toucheurs* de bestiaux.

[217] *Maistres inertes.* « Maîtres ès-arts. » Par allusion du latin *magistri inertes* avec *magistri in artibus,* nom qu'ils se donnaient eux-mêmes, et que quelques uns, par un de ces solécismes qui leur étaient si familiers, transformaient peut-être en *in artes.*

[218] *Rustrement.* Édit. ant. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *Theologalement.*

[219] *Sophiste.* Édit. ant. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *Theologien.*

[220] *Et commença ainsi que s'ensuit en toussant.* Le Père Ange agit à peu près de même dans les *Aventures du baron de Fæneste* : « Aprés les croix, les reverences & le plonge, ayant fait branler la pointe du capuchon

& celle de la barbe, toussit en *E-la,* mit le haut mout devotieusement, & craché trois fois, il commença d'une voix haute. » (*Collection Lemerre,* liv. IV, ch. VIII, p. 591)

La harangue de maistre Ianotus de Bragmardo, faicte à Gargantua pour recouurer les cloches. Chapitre XIX.

Ehen[221], hen, hen, Mna dies, Monsieur, Mna dies. Et vobis Messieurs[222]. Ce ne seroyt que bon que nous rendissiez noz cloches, car elles nous font bien besoing. Hen, hen, hasch. Nous en auions bien aultresfoys refusé de bon argent de ceulx de Londres en Cahors, sy auions nous de ceulx de Bourdeaulx en Brye[223], qui les vouloient achapter pour la substantificque qualité de la complexion elementaire, que est intronificquee en la terresterité de leur nature quidditatiue pour extraneizer les halotz & les turbines suz noz vignes, vrayement non pas nostres, mais d'icy aupres. Car si nous perdons le piot nous perdons tout, & sens & loy. Si vous nous les rendez à ma requeste, ie y guaigneray six pans de saulcices[224], & vne bonne paire de chausses, que me feront grand bien à mes iambes, ou ilz ne me tiendront pas promesse. Ho par Dieu, Domine[225], vne pair de chausses est bon. Et vir sapiens non abhorrebit

[221] *La harangue de maistre Ianotus de Bragmardo.* Ce ridicule orateur a eu bien vite une réputation proverbiale. Du Fail voulant parler d'un discoureur impertinent s'écrie : « Ianotus de Bragmardo eut plus de grace. » (t. I, p. 197)

[222] *Ehen, hen, hen, Mna dies… Et vobis Messieurs.* En notant sa toux dans sa harangue, Janotus ne fait que se conformer à un usage adopté : « Pour ce qui est de la toux, il s'est trouvé autrefois des prédicateurs assez extravagants pour l'affecter comme une chose qui donnoit de la grace ou de la gravité à leurs discours ; témoin cet Olivier Maillard qui, en un sien sermon fait à Bruges l'an 1500, marquoit les endroits de son discours où il avoit dessein de tousser, y mettant comme cela se voit en l'imprimé, hem, hem, hem. » (*Traité de l'action de l'orateur,* par Le Faucheux, p. 81.) — *Mna dies,* mauvaise prononciation, pour *bona dies,* « bon jour, » na dies. (*Ancien Théâtre françois,* t. II, p. 20.) — *Et vobis.* « Et pour vous aussi. » On voit que, dès les premiers mots de sa harangue, Janotus entremêle le latin et le français, comme le faisaient la plupart de nos anciens prédicateurs et en particulier Menot.

[223] *Nous en auions bien aultresfoys refusé de bon argent de ceulx de Londres en Cahors, sy auions nous de ceulx de Bourdeaulx en Brye.* Ces grossières erreurs géographiques sont un des éléments de notre ancien comique. Bonaventure des Periers dit dans sa première nouvelle (p. 10) : « Ne vous souciez point si ce fut à Tours en Berry, ou à Bourges en Tourayne. » Burgaud des Marets explique autrement ce passage : « Il y a en effet un Londres, près de Marmande (Lot-et-Garonne), et un Bordeaux, près de Ville-Parisis (Seine-et-Marne). Le Duchat n'avait pas fait cette petite recherche ; il voit dans ce rapprochement une raillerie contre ceux qui parlent de ce qui les passe. L'intention de Rabelais est à la fois plus fine et plus plaisante. » La finesse serait même un peu trop grande s'il avait fallu attendre jusqu'à nos jours pour la sentir, car ces localités n'étaient pas plus connues du temps de Rabelais que maintenant, et l'on n'avait pas même alors la ressource du Dictionnaire des postes pour vérifier la plaisanterie. Je serais donc bien tenté de croire qu'il n'y a là qu'un pur hasard, une simple rencontre, et je ne puis penser que Rabelais ait voulu donner tort à ses lecteurs et raison à Janotus.

[224] *Six pans de saulcices.* Ainsi dans toutes les éditions. Mais, comme il est question dans le chapitre suivant (p. 74, l. 1) de « dix pans de saulcice mentionnez en la ioyeuse harangue, » il faut lire *dix* dans le premier passage ou *six* dans le second.

[225] *Domine.* Ce terme qui d'ordinaire se traduit par *Seigneur* équivaut ici et plus bas au mot *Monsieur,* par lequel Janotus a commencé son discours en s'adressant à Gargantua.

eam[226]. Ha, ha, il n'a pas pair de chausses qui veult. Ie le sçay bien quant est de moy. Aduisez, Domine : il y a dixhuyt iours que ie suis à matagraboliser ceste belle harangue. Reddite que sunt Cesaris Cesari, & que sunt dei deo[227]. Ibi iacet lepus[228].

Par ma foy, Domine, si voulez souper auecques moy, in camera, par le corps Dieu, charitatis, nos faciemus bonum cherubin[229]. Ego occidi vnum porcum, & ego habet bon vino[230]. Mais de bon vin on ne peult faire mauluais latin.

Or sus, de parte dei, date nobis clochas nostras[231]. Tenez, ie vous donne de par la faculté vng sermones de Vtino que vtinam vous nous baillez nos cloches[232]. Vultis etiam pardonos ? Per diem vos habebitis, & nihil poyabitis[233].

O Monsieur, Domine, clochidonnaminor nobis[234]. Dea, est bonum vrbis. Tout le monde s'en sert. Si vostre iument s'en trouue bien, aussi faict nostre faculté, que comparata est iumentis insipientibus, & similis facta est eis, psalmo nescio quo[235], si l'auoys ie bien quotté en mon paperat, & est vnum bonum Achilles[236], hen, hen, ehen, hasch.

---

[226] *Et vir sapiens non abhorrebit eam.* « Un homme sage n'en aura pas horreur. »

[227] *Reddite que sunt Cesaris Cesari, & que sunt dei deo.* « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » (S. Luc, 20, 25)

[228] *Ibi iacet lepus.* « Là gît le lièvre. »

[229] *In camera… charitatis, nos faciemus bonum cherubin.* « Dans la chambre de charité, nous ferons bonne chère. »

[230] *Ego occidi vnum porcum, & ego habet bon vino.* (J'ai tué un porc, et j'ai de bon vin.) *Mais de bon vin on ne peult faire mauluais latin.* Janotus, qui vient de dire : *ego habet bon vino,* se doute confusément qu'il peut bien y avoir dans tout cela quelque petite irrégularité, mais il s'excuse par cette réflexion. Jean le Houx dit dans son quatorzième vau de vire :

Certes hoc vinum est bonus !
.....
Escolier, i'appris que le vin
Aide bien au mauuais latin.

[231] *De parte dei, date nobis clochas nostras.* « Par Dieu, donnez-nous nos cloches. »

[232] *Ie vous donne de par la faculté vng sermones de Vtino que vtinam vous nous baillez nos cloches.* Ce que Janotus appelle *vng sermones de Vtino* est un exemplaire des *Sermones aurei de Sanctis Fr. Leonardi de Vtino,* publiés, pour la première fois, en 1473, et dont l'auteur, Léonard Matthei, était un dominicain d'Udine ; puis il joue sur ce mot de *Vtino* en ajoutant comme souhait *vtinam* : « plaise à Dieu. »

[233] *Vultis etiam pardonos ? Per diem vos habebitis, & nihil poyabitis.* « Voulez-vous aussi des pardons ? Pardi vous en aurez, et vous ne payerez rien. »

[234] *Clochidonnaminor nobis.* Probablement : *clochi dona minor* : « donnez-nous notre petite cloche. »

[235] *Quæ comparata est iumentis insipientibus, & similis facta est eis, psalmo nescio quo.* « Qui a été comparée aux bêtes de somme privées d'intelligence et est devenue semblable à elles. Psaume je ne sais lequel. » C'est le 39e, verset 21 : « Et homo, cum in honore esset, non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. »

[236] *Est vnum bonum Achilles.* « C'est un bon Achille. » En particulier, on appelle *Achille* un argument invincible par lequel Zénon d'Élée s'efforçait de nier l'existence du mouvement, en démontrant qu'une tortue, qui précéderait de quelques degrés Achille, qu'Homère nomme Achille aux pieds légers, ne pourrait jamais en être précédée. En général, ce mot s'emploie en parlant de tout argument regardé comme invincible : « Quelque chose que lesditz marys veulent dire, & faire leur Achille de l'arrest des ribauts mariez. » (52e *arrêt d'amour,* ajouté à ceux de Martial d'Auvergne.)

Ça ie vous prouue que me les doibuez bailler. Ego sic argumentor[237].

Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochatiuo, clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc[238], ha, ha, ha. C'est parlé cela. Il est in tertio prime en Darii ou ailleurs[239]. Par mon ame, i'ay veu le temps que ie faisois diables de arguer. Mais de present ie ne fais plus que resuer. Et ne me fault plus dorenauant, que bon vin, bon lict, le dos au feu, le ventre à table, & escuelle bien profonde[240].

Hay, domine, ie vous pry in nomine patris & filii & spiritus sancti, Amen[241], que vous rendez noz cloches : & Dieu vous guard de mal, & nostre dame de santé[242], qui vivit & regnat per omnia secula seculorum, Amen[243]. Hen, hasch, ehasch, grenhenhasch.

---

[237] *Ego sic argumentor.* « Moi, j'argumente ainsi. »

[238] *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochatiuo, clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc.* Voici la transcription de l'argumentation de Janotus, dans un français analogue au latin dont il s'est servi : « Toute cloche clochable en clochant dans le clocher, clochant par le clochatif, fait clocher clochablement les clochantes. Paris a des cloches. Donc gluc. » Dans cette recherche d'allitérations bizarres, Janotus ne fait encore que suivre des modèles admirés au moyen âge. Quant à *ergo gluc* ou *ergo glu,* voici ce qu'en dit Ménage (*Dictionnaire étymologique*) : « Nous nous servons de cette expression, lorsque nous voulons dire qu'un raisonnement ne conclut rien : qui est une expression qui nous est venue de l'Université… Dans le *Catholicon,* page 120 de la dernière édition : « Or est-il que tous les jeunes Curez, Prestres, & Moines de nostre Université, & nous autres Docteurs, pour la pluspart avons esté Promoteurs de cette Tragédie. Ergo gluc. » La véritable origine de cette expression est encore inconnue, et celles qu'on a proposées sont tellement invraisemblables qu'il est inutile de les rapporter.

[239] *Il est in tertio prime en Darii ou ailleurs.* Le syllogisme *en Darii* est le troisième de la première espèce. Il est indiqué dans le vers technique que nous avons reproduit p. 109, dans notre note sur la ligne 13 de la page 67.

[240] *Ne me fault plus dorenauant, que bon vin, bon lict, le dos au feu, le ventre à table, & escuelle bien profonde.* Il y a ici plusieurs expressions proverbiales que Rabelais n'a pas créées, mais qu'il a rapprochées d'une façon heureuse.

Plus n'a besoing, tant sa force amolit,
Que de profonde escuelle & de mol lict.
(Cretin, *Epistre à vne dame de Lyon.* Édit. de Coustelier, 1723, p. 243)

Boire souuent de grand randon,
Le dos au feu, le ventre à table,
Auant partir de la maison,
C'est opiate prouffitable.
(Cl. Marot, *Remede contre la peste,* épigr. CCLXXI, t. III)

Cette dernière expression a été employée par Jean Le Houx, constant imitateur de Rabelais :

Ayant le dos au feu & le ventre à la table.
(*Vau de vire* II)

[241] *In nomine patris & filii & spiritus sancti, Amen.* « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Ainsi soit-il. »

[242] *Dieu vous guard de mal, & nostre dame de santé.* C'est-à-dire, que Dieu et Notre-Dame de Santé vous gardent de mal. La construction de cette phrase est ce qu'on appelle un *jeannotisme,* par allusion non à *Janotus,* mais à *Jeannot,* héros des pièces de Dorvigny, qui a précédé *Jocrisse.* M. Littré donne le spécimen suivant de ce style : « Je viens de chercher du bouillon pour ma mère, qui est malade, dans un petit pot. »

[243] *Qui viuit & regnat per omnia secula seculorum, Amen.* « Qui vit et règne pendant tous les siècles des siècles, Ainsi soit-il. »

Verum enim vero quando quidem dubio procul. Edepol quoniam ita certe meus deus fidus[244], vne ville sans cloches est comme vn aueugle sans baston, vn asne sans cropiere, & vne vache sans cymbales. Iusques à ce que nous les ayez rendues nous ne cesserons de crier apres vous, comme vn aueugle qui a perdu son baston, de braisler, comme vn asne sans cropiere, & de bramer, comme vne vache sans cymbales.

Vn quidam latinisateur demourant pres l'hostel Dieu, dist vne foys, allegant l'autorité d'vng Taponnus, ie faulx, c'estoit Pontanus, poete seculier, qu'il desiroit qu'elles feussent de plume, & le batail feust d'vne queue de renard[245] : pource qu'elles luy engendroient la chronique aux tripes du cerueau, quand il composoit ses vers carminiformes. Mais nac petetin petetac, ticque, torche, lorne[246], il feut declairé hereticque. Nous les faisons comme de cire. Et plus n'en dict le deposant. Valete & plaudite[247]. Calepinus recensui.

---

[244] *Verum enim vero…* Conjonctions, exclamations, serments, dont les orateurs ornent leurs discours, et que Janotus réunit à la fin de sa harangue, à la façon d'Arlequin qui terminait ses lettres par les points et les virgules qu'il n'avait pas su mettre à leur place.

[245] *Le batail feust d'vne queue de renard.* On lit dans le *Cinquiesme liure* (t. III, p. 104) : « Leurs cloches estoient, tant de l'horloge, que de l'Eglise, & refectoir, faictes, selon la diuise Pontiale, sauoir est, de fin dumet contrepointé, & le batail estoit d'vne queuë de renard. » En dépit de ces allégations, on ne trouve rien de pareil dans Pontanus qui, dans son dialogue intitulé *Charon,* se plaint à la vérité des cloches, mais en d'autres termes. On trouve au contraire un passage du genre de ceux-ci dans *La Nef des fous,* au chapitre qui a pour titre : *De n'auoir cure des detractions & vaines parolles d'vn chacun.*

[246] *Petetin petetac, ticque, torche, lorne.* On lit plus loin (t. I, p. 360) : « Pantagruel… reprint le bout de son mast, en frappant torche lorgne. » Le refrain du 3e couplet d'une chanson bien connue, de Clément Jannequin, sur la défaite des Suisses à Marignan (*Recueil de chants historiques français,* par Leroux de Lincy, Paris, Delahays, 1847, 2e série, p. 66), commence ainsi :
Donez des horions, pati, patac.
Tricque, tricque, tricque, tricque,
Tricque, tricque, tricque, tricque,
Trac, tricque, tricque, tricque,
Chipe, chope, torche, lorgne.
On voit que ces dernières expressions se rapportent toujours à un combat, à une lutte, ou, tout au moins, à une vive discussion. C'est encore le sens qu'elles ont dans ce passage des *Satires* de Regnier (p. 85) :
……Ainsi ces gens à se picquer ardents
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne,
Qui casse le museau, qui son riual éborgne.

[247] *Et plus n'en dict le deposant. Valete & plaudite. Calepinus recensui.* La première de ces formules finales appartient aux interrogatoires ; la seconde : « Portez-vous bien et applaudissez, » termine les comédies latines ; la troisième : « Moi, Calepin, j'ai revu, » est un souvenir des souscriptions des manuscrits où celui qui s'était chargé de la revision faisait connaître son nom.

Comment le Sophiste emporta son drap, & comment il eut proces contre les aultres maistres. Chapitre XX.

Le[248] Sophiste n'eut si toust acheué que Ponocrates & Eudemon s'esclafferent de rire tant profondement, que en cuiderent rendre l'ame à dieu, ne plus ne moins que Crassus voyant vn asne couillart qui mangeoit des chardons, & comme Philemon, voyant vn asne[249] qui mangeoit les figues qu'on auoit apresté pour le disner, mourut de force de rire. Ensemble eulx, commença rire maistre Ianotus, à qui mieulx mieulx, tant que les larmes leurs venoient es yeulx, par la vehemente concution de la substance du cerueau : à laquelle furent exprimees ces humiditez lachrymales, & transcoullees iouxte les nerfz optiques. En quoy par eulx estoyt Democrite heraclitizant, & Heraclyte democritizant representé.

Ces rys du tout sedez, consulta Gargantua auecques ses gens sur ce qu'estoit de faire. Là feut Ponocrates d'aduis qu'on feist reboyre ce bel orateur. Et veu qu'il leurs auoit donné de passetemps, & plus faict rire que n'eust Songecreux, qu'on luy baillast les dix pans de saulcice[250] mentionnez en la ioyeuse harangue, auecques vne paire de chausses, troys cens de gros boys de moulle, vingt & cinq muitz de vin, vn lict à triple couche de plume anserine, & vne escuelle bien capable & profonde, lesquelles disoit estre à sa vieillesse necessaires.

Le tout fut faist ainsi que auoit esté deliberé, excepté que Gargantua, doubtant que on ne trouuast à l'heure chausses commodes pour ses iambes : doubtant aussy de quelle façon mieulx duyroient audict orateur, ou à la martingualle, qui est vn pont leuis de cul, pour plus aisement fianter, ou à la mariniere, pour mieulx soulaiger les roignons, ou à la Souice, pour tenir chaulde la bedondaine, ou à queue de merluz, de peur d'eschauffer les reins : luy feist liurer sept aulnes de drap noir, & troys de blanchet pour la doublure.

---

[248] *Le Sophiste… eut proces contre les aultres maistres.* Édit. ant. à 1535, 1535 et 1537 : *Comment le theologien… eut proces contre les Sorbonistes.*

[249] *Philemon, voyant vn asne.* Cette histoire, tirée du traité de Lucien intitulé *De ceux qui ont longtemps vécu*, et aussi de Valère Maxime (IX, 12, 6), est répétée avec un peu plus de développements dans le *Quart liure* (ch. XVII, t. II, p. 333). Là, *Philemon* est appelé *Philomenes*. Le Duchat en conclut avec beaucoup de vraisemblance que Rabelais s'est servi, au moment où il écrivait le *quart liure*, du Valère Maxime in-folio publié à Paris en 1517, où ce nom est ainsi écrit. Voyez ci-dessus, p. 95, note sur la p. 43.

[250] *dix pans de saulcice.* Voyez ci-dessus, p. 111, la note sur la page 70, l. 20.

Le boys feut porté par les guaingnedeniers, les maistres es ars porterent les saulcices & escuelles. Maistre Ianot voulut porter le drap.

Vn desdictz maistres, nommé maistre Iousse Bandouille, luy remonstroit que ce n'estoit honeste ny decent à son estat, & qu'il le baillast à quelq'vn d'entre eulx.

Ha (dist Ianotus) Baudet, Baudet, tu ne concluds poinct in modo & figura[251]. Voylà dequoy seruent les suppositions, & parua logicalia[252]. Panus pro quo supponit ? Confuse (dist Bandouille) & distributiue. Ie ne te demande pas (dist Ianotus) Baudet, quomodo supponit, mais pro quo : c'est Baudet, pro tibiis meis. Et pour ce le porteray ie egomet, sicut suppositum portat adpositum. Ainsi l'emporta en tapinois, comme feist Patelin son drap[253].

Le bon feut quand le tousseux, glorieusement, en plein acte tenu chez les Mathurins[254], requist ses chausses & saulsices : car peremptoirement luy feurent deniez, par autant qu'il les auoit eu de Gargantua, selon les informations sur ce faictes. Il leurs remonstra que ce auoit esté de gratis, & de sa liberalité, par laquelle ilz n'estoient mie absoubz de leurs promesses.

Ce nonobstant luy fut respondu qu'il se contentast de raison, & que aultre bribe n'en auroit.

Raison ? (dist Ianotus), nous n'en vsons poinct ceans. Traistres malheureux, vous ne valez rien. La terre ne porte gens plus meschans que vous estes, ie le sçay bien : ne clochez pas deuant les boyteux. I'ay exercé la meschanceté auecques vous. Par la ratte Dieu, ie aduertiray le Roy des enormes abus que sont forgez ceans, & par vos mains & meneez. Et que ie soye ladre s'il ne vous faict tous vifz brusler comme bougres, traistres, heretiques, & seducteurs, ennemys de dieu & de vertus.

A ces motz, prindrent articles contre luy, luy de l'aultre costé les feist adiourner. Somme, le proces fut retenu par la court, & y est encores. Les magistres[255] sur ce poinct feirent veu de ne soy descroter, maistre Ianot auec

---

[251] *In modo & figura.* « En mode et en figure. »

[252] *Parua logicalia.* « Petits traités de logique, » de Petrus Hispanus, devenu pape plus tard sous le nom de Jean XXII, publiés à Cologne, par Henri Quentel, en 1500, en 1 vol. in-8°. Voici la transcription française du dialogue latin qui suit : « Le drap pour qui suppose-t-il ? — Confusément et distributivement. — Je ne te demande pas : « Comment suppose-t-il, mais pour qui ? — C'est « pour mes jambes. » Et pour ce le porterai-je « moi-même comme le supposé porte l'apposé. »

[253] *Ainsi l'emporta en tapinois, comme feist Patelin son drap.* Dans la *Farce de Patelin* (p. 56), le drapier dit en parlant de ce dernier :
Dea, il s'en vint en tapinois
A tout mon drap sous son aisselle.

[254] *Acte tenu chez les Mathurins.* C'est chez les Mathurins que se tenaient les assemblées de l'Université. Édit. ant. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *Acte de Sorbonne.*

[255] *Magistres.* Édit. antér. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *Sorbonicoles.*

ses adherens feist veu de ne se mouscher, iusques à ce qu'en feust dict par arrest definitif.

Par ces veuz sont iusques à present demourez & croteux & morueux, car la court n'a encores bien grabelé toutes les pieces. L'arrest sera donné es prochaines Calendes Grecques. C'est à dire : iamais. Comme vous sçauez qu'ilz font plus que nature, & contre leurs articles propres. Les articles de Paris chantent que dieu seul peult faire choses infinies. Nature rien ne faict immortel : car elle mect fin & periode à toutes choses par elle produictes. Car omnia orta cadunt[256], &c. Mais ces aualleurs de frimars font les proces dauant eux pendens, & infiniz, & immortelz. Ce que faisans, ont donné lieu, & verifié le dict de Chilon Lacedemonien, consacré en Delphes, disant misere estre compaigne de proces, & gens playdoiens miserables[257]. Car plus tost ont fin de leur vie, que de leur droict pretendu.

[256] *Omnia orta cadunt.* « Toutes choses nées tombent. » Salluste a dit au commencement de la guerre de Jugurtha : « Omniaque orta occidunt. »

[257] *Le dict de Chilon Lacedemonien, consacré en Delphes, disant misere estre compaigne de proces, & gens playdoiens miserables.* « Rursus mortales oraculorum societatem dedere Chiloni Lacedæmonio, tria præcepta ejus Delphis consecrando, aureis litteris, quæ sunt hæc : Nosse se quemque, et Nihil nimium cupere, Comitemque æris alieni atque litis esse miseriam. » (Pline, *Historia naturalis,* VII, 32)

L'estude de Gargantua, selon la discipline de ses precepteurs Sophistes. Chapitre XXI.

Les[258] premiers iours ainsi passez & les cloches remises en leur lieu, les citoyens de Paris, par recongnoissance de ceste honnesteté, se offrirent d'entretenir & nourrir sa iument tant qu'il luy plairoit. Ce que Gargantua print bien à gré. Et l'enuoyerent viure en la forest de Biere. Ie croy qu'elle n'y soyt plus maintenant.

Ce faict, voulut de tout son sens estudier à la discretion de Ponocrates, mais icelluy pour le commencement ordonna, qu'il feroit à sa maniere accoustumee : affin d'entendre par quel moyen en si long temps ses antiques precepteurs l'auoient rendu tant fat, niays, & ignorant.

Il dispensoit doncques son temps en telle façon, que ordinairement il s'esueilloit entre huyt & neuf heures, feust iour ou non : ainsi l'auoient ordonné ses regens antiques[259], alleguans ce que dict Dauid : Vanum est vobis ante lucem surgere[260].

Puis se guambayoit, penadoit, & paillardoit parmy le lict quelque temps, pour mieulx esbaudir ses esperitz animaulx, & se habiloit selon la saison, mais voluntiers portoit il vne grande & longue robbe de grosse frize fourree de renards : apres se peignoit du peigne de Almain, c'estoit des quatre doigtz & le poulce. Car ses precepteurs disoient, que soy aultrement pigner, lauer, & nettoyer estoit perdre temps en ce monde.

Puis fiantoit, pissoyt, rendoyt sa gorge, rottoit, pettoyt, baisloyt, crachoyt, toussoyt, sangloutoyt, esternoit, & se moruoyt en archidiacre, & desieunoyt pour abatre la rouzee & mauluais aer : belles tripes frites, belles charbonnades, beaulx iambons, belles cabirotades, & force soupes de prime.

Ponocrates luy remonstroit, que tant soubdain ne debuoit repaistre au partir du lict, sans auoir premierement faict quelque exercice. Gargantua respondit. Quoy ? N'ay ie faict suffisant exercice ? Ie me suis vaultré six ou sept tours parmy le lict, dauant que me leuer. Ne est ce assez ? Le pape Alexandre ainsi faisoit par le conseil de son medicin Iuif[261] : & vesquit iusques à la mort,

[258] *Sophistes.* Édit. ant. à 1535, 1535 et 1537 Juste : *Sorbonagres.*

[259] *Regens antiques.* Édit. antér. à 1535, 1535, 1537 et Dolet : *Regens theologiques.*

[260] *Vanum est vobis ante lucem surgere.* « Il est vain pour vous de vous lever avant le jour. » (*Psaume* CXXVI, 2)

[261] *Par le conseil de son medicin Iuif.* Le médecin d'Alexandre V était Marsile de Parme.

en despit des enuieux : mes premiers maistres me y ont acoustumé, disans que le desieuner faisoit bonne memoire, pourtant y beuuoient les premiers. Ie m'en trouue fort bien, & n'en disne que mieulx.

Et me disoit maistre Tubal (qui feut premier de sa licence à Paris), que ce n'est tout l'aduantaige de courir bien toust, mais bien de partir de bonne heure[262] : aussi n'est ce la santé totale de nostre humanité, boyre à tas, à tas, à tas, comme canes : mais ouy bien de boyre matin.

Vnde versus.

Leuer matin n'est poinct bon heur,
Boire matin est le meilleur[263].

Apres auoir bien à poinct desieuné, alloit à l'eglise, & luy pourtoit on dedans vn grand penier vn gros breuiaire empantophlé, pesant tant en gresse que en fremoirs & parchemin, poy plus poy moins, vnze quintaulx six liures. Là oyoit vingt & six ou trente messes, ce pendent venoit son diseur d'heures en place, empaletocqué comme vne duppe, & tresbien antidoté son alaine à force syrop vignolat. Auecques icelluy marmonnoit toutes ses kyrielles : & tant curieusement les espluschoit qu'il n'en tomboit vn seul grain en terre.

Au partir de l'eglise, on luy amenoit sur vne traine à beufz vn faratz de patenostres de sainct Claude, aussi grosses chascune qu'est le moulle d'vn bonnet, & se pourmenant par les cloistres, galeries ou iardin, en disoit plus que seze hermites.

Puis estudioit quelque meschante demye heure, les yeulx assis dessus son liure, mais (comme dict le Comicque) son ame estoit en la cuysine[264].

Pissant doncq plein vrinal se asseoyt à table. Et par ce qu'il estoit naturellement phlegmaticque, commençoit son repas par quelques douzeines de iambons, de langues de beuf fumees, de boutargues, d'andouilles, & telz aultres auant coureurs de vin.

Ce pendent quatre de ses gens luy gettoient en la bouche l'vn apres l'autre continuement moustarde à pleines palerees, puis beuuoit vn horrificque traict

[262] *Ce n'est tout l'aduantaige de courir bien toust, mais bien de partir de bonne heure.*
Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.
(La Fontaine, *Le Lièvre & la Tortue*)

[263] *Vnde versus* (D'où les vers),
Leuer matin n'est poinct bon heur,
Boire matin est le meilleur.
Rabelais parodie ici un proverbe dont le second vers est :
Mais venir à poinct est meilleur.
(Voyez Pierre Grosnet)

[264] *Son ame estoit en la cuysine.* « Jamdudum animus est in patinis. » (Térence, *L'Eunuque*, IV, 8)

de vin blanc, pour luy soulaiger les roignons. Apres, mangeoit selon la saison viandes à son appetit, & lors cessoit de manger quand le ventre luy tiroit.

A boyre n'auoit poinct fin, ny canon. Car il disoit que les metes & bournes de boyre estoient quand la personne beuuant, le liege de ses pantoufles enfloit en hault d'vn demy pied.

Les Ieux de Gargantua. Chapitre XXII.

Pvis[265] tout lordement grignotant d'vn transon de graces, se lauoit les mains de vin frais, s'escuroit les dens auec vn pied de porc, & deuisoit ioyeusement auec ses gens : puis le verd estendu l'on desployoit force chartes, force dez, & renfort de tabliers. Là iouoyt,

Au flux
A la prime
A la vole
A la pille
A la triumphe
A la Picardie
Au cent
A l'espinay
A la malheureuse
Au fourby
A passe dix
A trente & vng
A pair & sequence
A troys cens
Au malheureux

[265] *Les Ieux de Gargantua.* Cette nomenclature, qui s'est successivement accrue, est beaucoup plus complète dans l'édition de Juste, que nous reproduisons, que dans la plupart des autres. Ces deux cent quatorze jeux peuvent, comme l'a fait remarquer Burgaud des Marets, se diviser en trois groupes : 1° *Jeux de cartes.* Flux (p. 80, col. I, l. 11) ; Honneurs (p. 81, c. I, l. 7). 2° *Jeux de tables ou tabliers.* Eschetz (p. 81, c. I, l. 9) ; Dames (p. 81, c. I, l. 26). 3° *Jeux d'enfants & d'écoliers.* La babou (p. 81, c. I, l. 27) jusqu'à la fin. Nous renvoyons au *glossaire* ce que nous avons à dire de chaque jeu en particulier.
Quant aux listes ou descriptions de jeux qu'on pourrait rapprocher de celles-ci, on en trouve dans divers ouvrages. Voyez principalement : le manuscrit de la Bibliothèque nationale intitulé : *Jeux à vendre* (n° 835 du fonds français) ; les folios 159 et suivants des *Triumphes des vertus* décrits par M. Paulin Pâris (*Manuscrits français,* t. I, p. 290) ; *Comment les pastoureaux & pastourelles ensemble se iouent en diuers ieux* (*Recueil de Poésies françaises,* publié par A. de Montaiglon, t. X, p. 222) ; *La Friquassée crotestyllonnée* (édit. Blanchemain, p. 9 et 61) ; *Les Matinées du sieur de Cholières,* 1586 (f°. 162) ; le *Voyage de M. Guillaume,* 1611, in-8°, et la *Véritable suite du Parlement burlesque de Pontoise,* 1652, in-4°. — Plusieurs farces contiennent aussi des détails fort curieux sur certains jeux ; on peut citer la *Farce de folle bobance,* la *Farce des cinq sens,* et surtout la *Moralité des enfants de maintenant,* où l'on trouve une partie de glic en action et une de franc-carreau. — Il serait curieux de connaître toutes les représentations figurées qui ont pour objet des jeux ; mais le tableau n'en a pas été dressé. Nous nous contenterons de citer, après Burgaud des Marets, les stalles de la cathédrale de Rouen, diverses sculptures et verrières de Champeaux, enfin des vitraux de Saint-Lucien de Beauvais, qui ont été transportés à Saint-Denis.
Il faut remarquer que dans l'édition de Juste, on trouve *au,* sans *x,* devant les jeux dont le nom est au pluriel : *au dames, au ionchees,* excepté dans : *aux croquinolles, aux allouettes.* Nous avons mis aux partout, en nous contentant de l'annoncer ici.

A la condemnade
A la charte virade
Au maucontent
Au lansquenet
Au cocu
A qui a si parle
A pille, nade, iocque, fore
A mariaige
Au gay
A l'opinion
A qui faict l'vng faict l'aultre
A la sequence
Aux luettes
Au tarau
A coquinbert qui gaigne perd
Au beliné
Au torment
A la ronfle
Au glic
Aux honneurs
A la mourre
Aux eschetz
Au renard
Aux marelles
Aux vasches
A la blanche
A la chance
A trois dez
Aux tables
A la nicnocque
Au lourche
A la renette
Au barignin
Au trictrac
A toutes tables
Aux tables rabatues
Au reniguebieu
Au forcé
Aux dames

A la babou
A primus secundus
Au pied du cousteau
Aux clefz
Au franc du carreau
A pair ou non
A croix ou pille
Aux martres
Aux pingres
A la bille
Au sauatier
Au hybou
Au dorelot du lieure
A la tirelitantaine
A cochonnet va deuant
Aux pies
A la corne
Au beuf violé
A la cheueche
A ie te pinse sans rire
A picoter
A deferrer l'asne
A la iautru
Au bourry bourry zou
A ie m'assis
A la barbe d'oribus
A la bousquine
A tire la broche
A la boutte foyre
A compere prestez moy vostre sac
A la couille de belier
A boute hors
A figues de Marseille
A la mousque
A l'archer tru
A escorcher le renard
A la ramasse
Au croc madame
A vendre l'auoine

A souffler le charbon
Aux responsailles
Au iuge vif, & iuge mort
A tirer les fers du four
Au fault villain
Aux cailleteaux
Au bossu aulican
A sainct trouué
A pinse morille
Au poirier
A pimpompet
Au triori
Au cercle
A la truye
A ventre contre ventre
Aux combes
A la vergette
Au palet
Au i'en suis
A foucquet
Aux quilles
Au rapeau
A la boulle plate
Au vireton
Au picquarome
A rouchemerde
A angenart
A la courte boulle
A la griesche
A la recoquillette
Au cassepot
A montalent
A la pyrouete
Aux ionchees
Au court baston
Au pyreuollet
A cline muzete
Au picquet
A la blancque

Au furon
A la seguete
Au chastelet
A la rengee
A la foussete
Au ronflart
A la trompe
Au moyne
Au tenebry
A l'esbahy
A la soulle
A la nauette
A fessart
Au ballay
A sainct Cosme ie te viens adorer
A escharbot le brun
A ie vous prens sans verd
A bien & beau s'en va quaresme
Au chesne forchu
Au cheuau fondu
A la queue au loup
A pet en gueulle
A Guillemin baille my ma lance
A la brandelle
Au treseau
Au bouleau
A la mousche
A la migne migne beuf
Au propous
A neuf mains
Au chapifou
Aux pontz cheuz
A colin bridé
A la grolle
Au cocquantin
A Colin maillard
A myrelimofle
A mouschart
Au crapault

A la crosse
Au piston
Au bille boucquet
Aux roynes
Aux mestiers
A teste à teste becheuel
Au pinot
A male mort
Aux croquinolles
A lauer la coiffe ma dame
Au belusteau
A semer l'auoyne
A briffault
Au molinet
A defendo
A la vireuouste
A la bacule
Au laboureur
A la cheueche
Aux escoublettes enraigees
A la beste morte
A monte monte l'eschelette
Au pourceau mory
A cul sallé
Au pigonnet
Au tiers
A la bourree
Au fault du buisson
A croyzer
A la cutte cache
A la maille bourse en cul
Au nid de la bondree
Au passauant
A la figue
Aux petarrades
A pillemoustarde
A cambos
A la recheute
Au picandeau

A crocqueteste
A la grolle
A la grue
A taillecoup
Aux nazardes
Aux allouettes
Aux chinquenaudes

Apres auoir bien ioué, sessé, passé & beluté temps, conuenoit boire quelque peu, c'estoient vnze peguadz pour homme, & soubdain apres bancqueter, c'estoit sus vn beau banc, ou en beau plein lict s'estendre & dormir deux ou troys heures sans mal penser, ny mal dire.

Luy esueillé secouoit vn peu les aureilles : ce pendent estoit apporté vin frais, là beuuoyt mieulx que iamais.

Ponocrates luy remonstroit, que c'estoit mauuaise diete, ainsi boyre apres dormir. C'est (respondist Gargantua) la vraye vie des peres. Car de ma nature ie dors sallé : & le dormir m'a valu autant de iambon.

Puis commençoit estudier quelque peu, & patenostres en auant, pour lesquelles mieulx en forme expedier, montoit sus vne vieille mulle, laquelle auoit seruy neuf Roys : ainsi marmotant de la bouche & dodelinant de la teste, alloit veoir prendre quelque connil aux filletz.

Au retour se transportoit en la cuysine pour sçauoir quel roust estoit en broche.

Et souppoit tresbien par ma conscience, & voluntiers conuioit quelques beuueurs de ses voisins, auec lesquelz beuuant d'autant, comptoient des vieux iusques es nouueaulx.

Entre aultres auoit pour domesticques les seigneurs du Fou, de Gouruille, de Grignault & de Marigny.

Apres souper venoient en place les beaux euangiles de boys, c'est à dire force tabliers, ou le beau flux, vn, deux, troys, ou à toutes restes pour abreger, ou bien alloient veoir les garses d'entour, & petitz banquetz parmy, collations & arrierecollations. Puis dormoit sans desbrider, iusques au lendemain huict heures.

Comment Gargantua feut institué par Ponocrates en telle discipline, qu'il ne perdoit heure du iour. Chapitre XXIII.

Qvand Ponocrates congneut la vitieuse maniere de viure de Gargantua, delibera aultrement le instituer en lettres, mais pour les premiers iours le tolera : considerant que nature ne endure mutations soubdaines, sans grande violence.

Pour doncques mieulx son œuure commencer, supplia vn sçauant medicin de celluy temps, nommé maistre Theodore[266] : à ce qu'il considerast si possible estoit remettre Gargantua en meilleure voye. Lequel le purgea canonicquement auec Elebore de Anticyre, & par ce medicament luy nettoya toute l'alteration & peruerse habitude du cerueau. Par ce moyen aussi Ponocrates luy feist oublier tout ce qu'il auoit apris soubz ses antiques precepteurs, comme faisoit Thimoté à ses disciples[267] qui auoient esté instruictz soubz aultres musiciens.

Pour mieulx ce faire, l'introduisoit es compaignies des gens sçauans, que là estoient, à l'emulation desquelz luy creust l'esperit & le desir de estudier aultrement & se faire valoir.

Apres en tel train d'estude le mist qu'il ne perdoit heure quelconcques du iour : ains tout son temps consommoit en lettres & honeste sçauoir.

Se esueilloit doncques Gargantua enuiron quatre heures du matin. Ce pendent qu'on le frotoit, luy estoit leue quelque pagine de la diuine escripture haultement & clerement auec pronunciation competente à la matiere, & à ce estoit commis vn ieune paige natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propos & argument de ceste leçon, souuentesfoys se adonnoit à reuerer, adorer, prier, & supplier le bon Dieu : duquel la lecture monstroit la maiesté & iugemens merueilleux.

---

[266] *Vn sçauant medicin de celluy temps, nommé maistre Theodore.* « Par le nom grec de ce Médecin, dit Le Duchat avec assez de vraisemblance, Rabelais donne à entendre que ce fut par un *don de Dieu* que Gargantua fut mis enfin sous d'autres maîtres que ceux qui jusque-là lui avoient gâté l'esprit & corrompu les mœurs. » Ce qui importe davantage, c'est que, dans l'édition antérieure à 1535, on lit, au lieu de *Theodore* : *Seraphin Calobarsy.* Jannet et Burgaud des Marets, qui ont signalé cette curieuse variante, n'ont pas fait observer que ce nom est, comme *Alcofribas Nasier,* l'anagramme de *Phrançois Rabelays* écrit ainsi par *Ph* et *y,* ce qui n'a rien qui outrepasse les libertés qu'on se permettait alors en ce genre.

[267] *Comme faisoit Thimoté à ses disciples.* C'est Quintilien (*Institutions oratoires,* II, 3) qui rapporte ce fait : « Timotheum clarum in arte tibiarum ferunt duplices ab iis, quos alius instituisset, solitum exigere mercedes. »

Puis alloit es lieux secretz faire excretion des digestions naturelles. Là son precepteur repetoit ce que auoit esté leu : luy exposant les poinctz plus obscurs & difficiles.

Eulx retornans consideroient l'estat du ciel, si tel estoit comme l'auoient noté au soir precedent : & quelz signes entroit le soleil, aussi la lune, pour icelle iournee.

Ce faict, estoit habillé, peigné, testonné, accoustré, & parfumé, durant lequel temps on luy repetoit les leçons du iour d'auant. Luy mesmes les disoit par cueur : & y fondoit quelques cas practicques & concernens l'estat humain, lesquelz ilz estendoient aulcunes foys iusques deux ou troys heures, mais ordinairement cessoient lors qu'il estoit du tout habillé.

Puis par troys bonnes heures luy estoit faicte lecture.

Ce faict, yssoient hors, tousiours conferens des propoz de la lecture : & se desportoient en Bracque ou es prez, & iouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone, galentement se exercens les corps comme ilz auoient les ames au parauant exercé.

Tout leur ieu n'estoit qu'en liberté : car ilz laissoient la partie quant leur plaisoit, & cessoient ordinairement lors que suoient parmy le corps, ou estoient aultrement las. Adoncq estoient tresbien essuez, & frottez, changeoient de chemise : & doulcement se pourmenans alloient veoir sy le disner estoit prest. Là attendens recitoient clerement & eloquentement quelques sentences retenues de la leçon.

Ce pendent monsieur l'appetit venoit, & par bonne oportunité s'asseoient à table.

Au commencement du repas estoit leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses : iusques à ce qu'il eust prins son vin. Lors (si bon sembloit) on continuoit la lecture : ou commenceoient à diuiser ioyeusement ensemble, parlans pour les premiers moys de la vertus, proprieté, efficace, & nature, de tout ce que leur estoit seruy à table. Du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruictz, herbes, racines, & de l'aprest d'icelles. Ce que faisant aprint en peu de temps tous les passaiges à ce competens en Pline, Athené, Dioscorides, Iullius pollux, Galen, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Ælian, & aultres. Iceulx propos tenus, faisoient souuent pour plus estre asseurez, apporter les liures susdictz à table. Et si bien & entierement retint en sa memoire les choses dictes, que pour lors n'estoit medicin, qui en sceust à la moytié tant comme il faisoit.

Apres deuisoient des leçons leues au matin, & paracheuant leur repas par quelque confection de cotoniat, s'ecouroit les dens auecques vn trou de Len-

tisce, se lauoit les mains & les yeulx de belle eaue fraische : & rendoient graces à dieu par quelques beaulx canticques faictz à la louange de la munificence & benignité diuine. Ce faict, on apportoit des chartes, non pour iouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses, & inuentions nouuelles. Lesquelles toutes yssoient de Arithmetique.

En ce moyen entra en affection de icelle science numerale, & tous les iours apres disner & souper y passoit temps aussi plaisantement, qu'il souloit en dez ou es chartes. A tant sceut d'icelle & theoricque & practicque, si bien que Tunstal Angloys, qui en auoit amplement escript, confessa que vrayement en comparaison de luy il n'y entendoit que le hault Alemant.

Et non seulement d'icelle, mais des aultres sciences mathematicques, comme Geometrie, Astronomie, & Musicque. Car attendens la concoction & digestion de son past, ilz faisoient mille ioyeux instrumens & figures Geometricques, & de mesmes praticquoient les canons Astronomicques. Apres se esbaudissoient à chanter musicalement à quatre & cinq parties, ou sus vn theme à plaisir de gorge.

Au reguard des instrumens de musicque, il aprint iouer du luc, de l'espinette, de la harpe, de la flutte de Alemant & à neuf trouz, de la viole, & de la sacqueboutte.

Ceste heure ainsi employee, la digestion paracheuee, se purgoit des excremens naturelz : puis se remettoit à son estude principal par troys heures ou d'auantaige : tant à repeter la lecture matutinale, que à poursuyure le liure entreprins, que aussi à escripre & bien traire & former les antiques & Romaines lettres.

Ce faict, yssoient hors leur hostel : auecques eulx vn ieune gentilhomme de Touraine nommé l'escuyer Gymnaste, lequel luy montroit l'art de cheualerie.

Changeant doncques de vestemens montoit sus vn coursier, sus vn roussin, sus vn genet, sus vn cheual barbe, cheual legier : & luy donnoit cent quarieres, le faisoit voltiger en l'air, franchir le fossé, saulter le palys, court tourner en vn cercle, tant à dextre comme à senestre.

Là rompoit non la lance, car c'est la plus grande resuerye du monde, dire, I'ay rompu dix lances en tournoy, ou en bataille : vn charpentier le feroit bien, mais louable gloire est d'vne lance auoir rompu dix de ses ennemys.

De sa lance doncq asseree, verde, & roide, rompoit vn huys, enfonçoit vn harnoys, acculloyt vne arbre, enclauoyt vn aneau, enleuoit vne selle d'armes, vn aubert, vn gantelet.

Le tout faisoit armé de pied en cap. Au reguard de fanfarer & faire les petitz popismes sus vn cheval, nul ne le feist mieulx que luy. Le voltigeur de Ferrare

n'estoit q'vn singe en comparaison. Singulierement estoit aprins à saulter hastiuement d'vn cheual sus l'aultre sans prendre terre, et nommoit on ces cheuaulx desultoyres, & de chascun cousté, la lance au poing, monter sans estriuiers, & sans bride guider le cheual à son plaisir. Car telles choses seruent à discipline militaire.

Vn aultre iour se exerceoit à la hasche. Laquelle tant bien coulloyt, tant verdement de tous pics resserroyt, tant soupplement aualloit en taille ronde, qu'il feut passé cheualier d'armes en campaigne, & en tous essays.

Puis bransloit la picque, sacquoit de l'espee à deux mains, de l'espee bastarde, de l'espagnole, de la dague, & du poignard, armé, non armé, au boucler, à la cappe, à la rondelle.

Couroit le cerf, le cheureuil, l'ours, le dain, le sanglier, le lieure, la perdrys, le faisant, l'otarde. Iouoit à la grosse balle, & la faisoit bondir en l'air, autant du pied, que du poing.

Luctoit : couroit : saultoit : non à troys pas vn sault, non à cloche pied, non au sault d'alemant. Car (disoit Gymnaste) telz saulx sont inutiles, & de nul bien en guerre, mais d'vn sault persoit vn foussé, volloit sus vne haye, montoit six pas encontre vne muraille, & rampoit en ceste facon à vne fenestre de la haulteur d'vne lance.

Nageoit en parfonde eau, à l'endroict, à l'enuers, de cousté, de tout le corps, des seulz pieds, vne main en l'air, en laquelle tenant vn liure transpassoit toute la riuiere de Seine[268] sans icelluy mouiller, & tyrant par les dens son manteau, comme faisoit Iules Cesar : puis d'vne main entroit par grande force en basteau, d'icelluy se gettoit de rechief en l'eaue la teste premiere, sondoit le parfond, creuzoyt les rochiers, plongeoit es abysmes & goufres[269]. Puis icelluy basteau tournoit, gouuernoit : menoit hastiuement, lentement, à fil d'eau, contre cours, le retenoit en pleine escluse, d'vne main le guidoit, de l'autre s'escrimoit auec vn grand auiron, tendoit le vele, montoit au matz par les traictz, couroit sus les brancquars, adioustoit la boussole, contreuentoit les bulines, bendoit le gouuernail.

[268] *La riuiere de Seine.* Édit. antér. à 1535 : *La riuiere de Loire à Montsoreau.* Par une singulière distraction, Rabelais, oubliant qu'il a fait venir Gargantua à Paris, se laisse aller, ici et un peu plus loin à la page suivante, à ses souvenirs de jeunesse. Telle n'est pas l'opinion de Burgaud des Marets : « À mon avis — dit-il — il ne faut pas voir là de simples inadvertances de l'auteur, mais des traces d'une plus ancienne édition. Le théâtre des gestes de Gargantua a bien pu être dans l'origine le Poitou et la Touraine ; et les imprimeurs, peut-être Rabelais lui-même, auront, par distraction, laissé subsister ces vestiges de son ancien plan. » Burgaud des Marets est toujours préoccupé de l'idée que *Gargantua* est antérieur à *Pantagruel,* et cherche à en faire remonter le premier texte le plus haut qu'il peut ; c'est ce qui lui a fait faire la supposition bien peu vraisemblable qu'il a hasardée ici.

[269] *Creuzoyt les rochiers, plongeoit es abysmes & goufres.* Édit. antér. à 1535 : *Creuzoyt les rochiers & goufres de la fosse de Sauigny.*

Issant de l'eau roidement montoit encontre la montaigne, & deualloit aussi franchement, grauoit es arbres comme vn chat, saultoit de l'vne en l'aultre comme vn escurieux : abastoit les gros rameaulx comme vn aultre Milo : auec deux poignards asserez & deux poinsons esprouuez, montoit au hault d'vne maison comme vn rat, descendoit puis du hault en bas en telle composition des membres, que de la cheute n'estoit aulcunement greué.

Iectoit le dart, la barre, la pierre, la iaueline, l'espieu, la halebarde : enfonceoit l'arc, bandoit es reins les fortes arbalestes de passe, visoit de l'arquebouse à l'œil, affeustoit le canon, tyroit à la butte, au papeguay, du bas en mont, d'amont en val, deuant, de cousté, en arriere, comme les Parthes.

On luy atachoit vn cable en quelque haulte tour, pendent en terre : par icelluy auecques deux mains montoit, puis deualoit sy roidement, & sy asseurement, que plus ne pourriez parmy vn pré bien eguallé.

On luy mettoit vne grosse perche apoyee à deux arbres, à icelle se pendoit par les mains, & d'icelle alloit & venoit sans des pieds à rien toucher, que à grande course on ne l'eust peu aconcepuoir.

Et pour se exercer le thorax & pulmon crioit comme tous les diables. Ie l'ouy vne foys appelant Eudemon depuis la porte sainct Victor iusques à Mont matre[270]. Stentor n'eut oncques telle voix à la bataille de Troye.

Et pour gualentir les nerfz, on luy auoit faict deux grosses saulmones de plomb, chascune du poys de huyt mille sept cens quintaulx, lesquelles il nommoit alteres. Icelles prenoit de terre en chascune main & les eleuoit en l'air au dessus de la teste, & les tenoit ainsi sans soy remuer troys quars d'heure & dauantaige, que estoit vne force inimitable.

Iouoit aux barres auecques les plus fors. Et quand le poinct aduenoit, se tenoit sus ses pieds tant roiddement qu'il se abandonnoit es plus aduentureux en cas qu'ilz le feissent mouuoir de sa place, comme iadis faisoit Milo. A l'imitation duquel aussi tenoit vne pomme de grenade en sa main, & la donnoit à qui luy pourroit ouster.

Le temps ainsi employé, luy froté, nettoyé, & refraischy d'habillemens, tout doulcement retournoit, & passans par quelques prez, ou aultres lieux herbuz, visitoient les arbres & plantes, les conferens auec les liures des anciens qui en ont escript, comme Theophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer, & Galen, & en emportoient leurs plenes mains au logis : desquelles auoit la charge vn ieune page nommé Rhizotome, ensemble des marrochons,

[270] *Depuis la porte sainct Victor iusques à Mont matre.* Édit. antér. à 1535 : *Depuis la porte de Besse iusques à la fontaine de Narsay.*

des pioches, cerfouettes, beches, tranches, & aultres instrumens requis à bien arborizer.

Eulx arriuez au logis, ce pendent qu'on aprestoit le souper, repetoient quelques passaiges de ce qu'auoit esté leu & s'asseoient à table.

Notez icy que son disner estoit sobre & frugal, car tant seulement mangeoit pour refrener les aboys de l'estomach, mais le soupper estoit copieux & large. Car tant en prenoit que luy estoit de besoing à soy entretenir & nourrir. Ce que est la vraye diete prescripte par l'art de bonne & seure medicine, quoy qu'vn tas de badaulx medicins herselez en l'officine des Sophistes conseillent le contraire.

Durant icelluy repas estoit continuee la leçon du disner, tant que bon sembloit : le reste estoit consommé en bons propous tous lettrez & vtiles.

Apres graces rendues se adonnoient à chanter musicalement, à iouer d'instrumens harmonieux : ou de ces petitz passetemps qu'on faict es chartes, es dez, & guobeletz : & là demouroient faisans grand chere & s'esbaudissans aulcunesfoys iusques à l'heure de dormir : quelque foys alloient visiter les compaignies des gens lettrez, ou de gens que eussent veu pays estranges.

En pleine nuict, dauant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouuert veoir la face du ciel : & là notoient les cometes sy aulcunes estoient, les figures, situations, aspectz, oppositions, & coniunctions des astres.

Puis auec son precepteur recapituloit briefuement à la mode des Pythagoricques tout ce qu'il auoit leu, veu, sceu, faict, & entendu au decours de toute la iournee.

Si prioient dieu le createur en l'adorant, & ratifiant leur foy enuers luy, & le glorifiant de sa bonté immense : & luy rendant grace de tout le temps passé, se recommandoient à sa diuine clemence pour tout l'aduenir. Ce faict, entroient en leur repous.

Comment Gargantua employoit le temps quand l'air estoit pluuieux. Chapitre XXIIII.

S'il aduenoit que l'air feust pluuieux & intemperé, tout le temps dauant disner estoit employé comme de coustume, excepté qu'il faisoit allumer vn beau & clair feu, pour corriger l'intemperie de l'air. Mais apres disner, en lieu des exercitations, ilz demouroient en la maison, & par maniere de Apotherapic s'esbatoient à boteler du foin, à fendre & scier du boys, & à batre les gerbes en la grange. Puys estudioient en l'art de paincture, & sculpture : ou reuocquoient en vsage l'anticque ieu des tales, ainsi qu'en a escript Leonicus, & comme y ioue nostre bon amy Lascaris.

En y iouant recoloient les passaiges des auteurs anciens es quelz est faicte mention ou prinse quelque metaphore sus iceluy ieu. Semblablement ou alloient veoir comment on tiroit les metaulx ou comment on fondoit l'artillerye : ou alloient veoir les lapidaires, orfeures & tailleurs de pierreries, ou les Alchymistes & monoyeurs, ou les haultelissiers, les tissotiers, les velotiers, les horologiers, miralliers, Imprimeurs, organistes, tinturiers, & aultres telles sortes d'ouuriers, & par tout donnans le vin, aprenoient, & consideroient l'industrie & inuention des mestiers.

Alloient ouir les leçons publicques, les actes solennelz, les repetitions, les declamations, les playdoiez des gentilz aduocatz, les concions des prescheurs euangeliques.

Passoit par les salles & lieux ordonnez pour l'escrime, & là contre les maistres essayoit de tous bastons, & leurs monstroit par euidence, que aultant voyre plus en sçauoit que iceulx.

Et au lieu de arboriser, visitoient les bouticques des drogueurs, herbiers & apothecaires, & soigneusement consideroient les fruictz, racines, fueilles, gommes, semences, axunges peregrines, ensemble aussi comment on les adulteroit.

Alloit veoir les basteleurs, treiectaires & theriacleurs, & consideroit leurs gestes, leurs ruses, leurs sobressaulx, & beau parler : singulierement de ceulx

[271] *Ceulx de Chaunys en Picardie.* Leur célébrité était si grande qu'on a cru devoir, de notre temps, leur consacrer un ouvrage spécial. Voyez : *Trompettes, jongleurs et singes de Chauny,* par Ed. Fleury. *St-Quentin,* 1874, in-8°.

de Chaunys en Picardie[271], car ilz sont de nature grands iaseurs & beaulx bailleurs de bailliuernes en matiere de cinges verds.

Eulx retournez pour soupper, mangeoient plus sobrement que es aultres iours, & viandes plus desiccatiues & extenuantes : affin que l'intemperie humide de l'air, communicqué au corps par necessaire confinité, feust par ce moyen corrigee & ne leurs feust incommode par ne soy estre exercitez, comme auoient de coustume.

Ainsi fut gouuerné Gargantua, & continuoit ce proces de iour en iour, profitant comme entendez que peut faire vn ieune homme scelon son aage de bon sens[272], en tel exercice ainsi continué. Lequel combien que semblast pour le commencement difficile, en la continuation tant doulx fut, legier, & delectable, que mieulx ressembloit vn passetemps de roy, que l'estude d'vn escholier.

Toutesfoys, Ponocrates pour le seiourner de ceste vehemente intention des esperitz, aduisoit vne foys le moys quelque iour bien clair & serain, auquel bougeoient au matin de la ville, & alloient ou à Gentily, ou à Boloigne, ou à Montrouge, ou au pont Charanton, ou à Vanues, ou à sainct Clou. Et là passoient toute la iournee à faire la plus grande chere dont ilz se pouuoient aduiser : raillans, gaudissans, beuuans d'aultant, iouans, chantans, dansans, se voytrans en quelque beau pré, deniceans des passereaulx, prenans des cailles, peschans aux grenoilles, & escreuisses.

Mais encores que icelle iournee feust passee sans liures & lectures, poinct elle n'estoit passee sans proffit. Car en beau pré ilz recoloient par cueur quelques plaisans vers : de l'agriculture de Virgile : de Hesiode : du Rusticque de Politian : descripuoient quelques plaisans epigrammes en latin : puis les mettoient par rondeaux & ballades en langue Françoyse.

En banquetant, du vin aisgué separoient l'eau, comme l'enseigne Cato de re rust. & Pline[273], auecques vn guobelet de Lyerre : lauoient le vin en plain bassin d'eau, puis le retiroient auec vn embut : faisoient aller l'eau d'vn verre en aultre : bastissoient plusieurs petitz engins automates : c'est à dire : soy mouuens eulx mesmes.

[272] *Vn ieune homme scelon son aage de bon sens. Scelon son aage* ne se trouve dans aucune des éditions antérieures à 1542. Burgaud des Marets pense, avec assez de vraisemblance, que ces mots n'ont pas été mis à leur véritable place, et qu'il faut peut-être lire : *que peut faire scelon son aage vn ieune homme de bon sens.*

[273] *Comme l'enseigne Cato de re rust. & Pline.* Caton, dans son *De re rustica* (ch. CXI) et Pline, dans son *Histoire naturelle* (VII, XXXV), conseillent en effet de les verser dans un gobelet de lierre, d'où le vin s'échappe et qui conserve l'eau s'il y en a eu de mêlée au vin.

Comment feut meu entre les fouaciers de Lerné, & ceulx du pays de Gargantua le grand debat, dont furent faictes grosses guerres. Chapitre XXV.

En cestuy temps qui fut la saison de vendanges au commencement de automne, les bergiers de la contree estoient à guarder les vines, & empescher que les estourneaux ne mangeassent les raisins.

Onquel temps les fouaciers de Lerné passoient le grand quarroy menans dix ou douze charges de fouaces à la ville.

Lesdictz bergiers les requirent courtoisement leurs en bailler pour leur argent[274], au pris du marché.

Car notez que c'est viande celeste, manger à desieuner raisins auec fouace fraiche, mesmement des pineaulx, des fiers, des muscadeaulx, de la bicane, & des foyrars pour ceulx qui sont constipez de ventre. Car ilz les font aller long comme vn vouge : & souuent cuidans peter ilz se conchient, dont sont nommez les cuideurs des vendanges[275].

A leur requeste ne feurent aulcunement enclinez les fouaciers, mais (que pis est) les oultragerent grandement, les appellans Trop diteulx, Breschedens, Plaisans rousseaulx, Galliers, Chienlictz, Auerlans, Limessourdes, Faictneans, Friandeaulx, Bustarins, Taluassiers, Rienneuaulx, Rustres, Challans, Hapelopins, Trainneguainnes, gentilz Flocquetz, Copieux, Landores, Malotruz, Dendins, Baugears, Tezez, Gaubregeux, Goguelus, Claquedens, Boyers d'etrons, Bergiers de merde, & aultres telz epithetes diffamatoires[276], adioustans que poinct à eulx n'apartenoit manger de ces belles fouaces : mais qu'ilz se debuoient contenter de gros pain ballé, & de tourte.

---

[274] *argemt.* Lisez *argent.*

[275] *Cuideurs de vendanges.* Édit. antér. à 1535, 1535 et 1537 Juste : *Cuidez de vendanges.* Ce qui change un peu le sens. *Les cuidez de vendanges,* c'est ce qu'on a cru, ce qu'on a pensé pendant la vendange ; les *cuideurs* sont ceux qui ont eu ces pensées. Rabelais a dit dans la *pantagrueline prognostication,* au chapitre *De Autonne* (t. III, p. 251) : « Les cuidez seront de saison, car tel cuidera vessir, qui baudement fiantera. »

[276] *Aultres telz epithetes diffamatoires.* Sterne n'a eu garde d'oublier ce passage : « Ici sans attendre ma réponse, on m'appellera averlan faictneant, rien ne vault, traineguaine, landore, dendin, gaubregeu, guogueles et chie en lit et d'autant d'autres surnoms dégoûtants, que jamais les fouaciers de Lerné ne jetèrent au nez des bergers du roi Gargantua. » (*Tristram Shandy,* l. IX, ch. CCCIV, t. IV, p. 272)

Auquel oultraige vn d'entr'eulx, nommé Frogier, bien honneste homme de sa personne, & notable bacchelier, respondit doulcement. Depuis quand auez vous prins cornes, qu'estes tant rogues deuenuz ? Dea, vous nous en souliez volontiers bailler, & maintenant y refusez ? Ce n'est faict de bons voisins, & ainsi ne vous faisons nous, quand venez icy achapter nostre beau frument, duquel vous faictez voz gasteaux & fouaces : encores par le marché, vous eussions nous donné de noz raisins : mais par la mer dé, vous en pourriez repentir, & aurez quelque iour affaire de nous, lors nous ferons enuers vous à la pareille, & vous en soubuienne.

Adoncq Marquet grand bastonnier de la confrairie des fouaciers luy dist. Vrayement tu es bien acresté à ce matin : tu mengeas hersoir trop de mil. Vien ça, vien ça, ie te donneray de ma fouace. Lors Forgier en toute simplesse approcha, tirant vn vnzain[277] de son baudrier, pensant que Marquet luy deust deposcher de ses fouaces, mais il luy bailla de son fouet à trauers les iambes si rudement que les noudz y apparoissoient : puis voulut gaigner à la fuyte : mais Forgier s'escria au meurtre, & à la force tant qu'il peut, ensemble luy getta vn gros tribard qu'il portoit soubz son escelle, & le attainct par la ioincture coronale de la teste, sus l'artere crotaphique, du cousté dextre : en telle sorte que Marquet tomba de sa iument : mieulx sembloit homme mort que vif.

Ce pendent les mestaiers, qui là aupres challoient les noiz, accoururent auec leurs grandes gaules & frapperent sus ces fouaciers comme sus seigle verd. Les autres bergiers & bergieres, ouyans le cry de Forgier, y vindrent auec leurs fondes & brassiers, & les suyuirent à grands coups de pierres tant menuz qu'il sembloit que ce feust gresle. Finablement les aconceurent, & ousterent de leurs fouaces enuiron quatre ou cinq douzeines, toutesfois ilz les payerent au pris acoustumé, & leurs donnerent vn cens de quecas, & troys panerees de francs aubiers. Puis les fouaciers ayderent à monter Marquet, qui estoit villainement blessé, & retournerent à Lerné sans poursuiure le chemin de Pareillé, menassans fort & ferme les bouiers, bergiers, & mestayers de Seuillé & de Synays.

Ce faict, & bergiers & bergieres feirent chere lye auecques ces fouaces & beaulx raisins, & se rigollerent ensemble au son de la belle bouzine : se mocquans de ces beaulx fouaciers glorieux, qui auoient trouué male encontre,

[277] *Vn vnzain.* « On appelait *onzain* une monnaie courante qui valait onze deniers. Elle prit le nom de *dizain,* de *douzain,* et même de *trezein,* suivant la valeur que les édits lui attribuaient dans la circulation à 10, 11, 12 ou 13 deniers. Cette monnaie était un blanc, dégénérescence de l'ancien gros tournois ou sol de 12 deniers. » (Cartier, *Numismatique,* p. 339)

par faulte de s'estre seignez de la bonne main[278] au matin. Et auec gros raisins chenins estuuerent les iambes de Forgier mignonnement, si bien qu'il feut tantost guery.

[278] *Par faulte de s'estre seignez de la bonne main.* De s'être signé, d'avoir fait le signe de la croix de la main droite. On sait que le côté gauche (*sinister,* d'où *sinistre*) est regardé comme de mauvais présage ; et il ne manque pas encore aujourd'hui de femmes qui s'alarment quand par malheur elles ont en se levant passé la manche gauche de leur vêtement la première.

Comment les habitans de Lerné par le commandement de Picrochole leur roy assallirent au despourueu les bergiers de Gargantua. Chapitre XXVI.

Les fouaciers retournez à Lerné, soubdain dauant boire ny manger se transporterent au capitoly, & là dauant leur roy nommé Picrochole, tiers de ce nom[279], proposerent leur complainte, monstrans leurs paniers rompuz, leurs bonnetz foupiz, leurs robbes dessirees, leurs fouaces destroussees, & singu-

[279] *Picrochole, tiers de ce nom.* Ce nom, tiré des deux mots grecs πικρὸς amer et χολὴ bile, a été quelquefois employé dans notre langue comme un substantif commun : « Vinaygre est util aux picrocoles, c'est-à-dire abondans en colère. » (Traduction de Galien par Fayard, 1548, p. 4)
Ménage s'exprime ainsi au sujet de ce personnage : « Messieurs de Sainte-Marthe m'ont dit que le Picrochole de Rabelais, étoit leur grand oncle Jacques de Sainte-Marthe qui étoit Médecin à Frontevaux. » (*Ménagiana,* t. II, p. 226)
La Monnoye, qui remarque sur ce passage que Jacques était un « homme pacifique, » est d'avis qu'il s'agit plutôt de « Gaucher de Sainte-Marthe, appelé par Bèze, p. 63 du t. I de son *Ecclésiastique,* premier Médecin de François I. Ce Gaucher étoit père de Jacques. » Des renseignements analogues, mais d'une date antérieure, sont contenus dans une note en écriture cursive assez ancienne. (Bibliothèque nationale, département des manuscrits, *Collection Du Puy,* t. 488, f[os] 77-78). L'auteur de cette note, « le sieur Bouchereau, » mentionné au verso du dernier feuillet, était originaire de Touraine. La terminaison de son nom suffisait pour le faire croire ; mais il ne nous laisse aucun doute à cet égard, car il dit : « nostre ressort, » en parlant du Chinonais. Voici en quels termes il s'exprime : « Picrochole estoit medecin de madame de Frontevraulx. Il se nommoit Scéuole ou Gaucher, ayeul de Gaucher ou Scéuole grand pere de messieurs de Sainte Marthe. Il demeuroit à Lerné qui est vng beau vilage despendant de Fronteuraulx. Lequel vilaige madame luy auoit donné sa vie durant comme elle auoit fait à deulx precedans cause qu'il (Rabelais) l'appella tiers de ce nom. Il estoit fort cholere. Estant en consultation auec Rabelais, qui estoit medecin de l'abbaye de Suilli il frappa Rabelais, qui fut cause qu'il l'appella Picrochole, le roy de Lerné, 3. du nom. Il leuoit les cens, rentes & debuoirs de sa dite seigneurie & les loyalles tailles. Indè Roy. Il y eut proces entre aulcuns de Lerné & les moynes de Suilly leur temporel fut saisi entre aultres le clos de l'abbaye qui fut baillé à ferme peu auant les vendanges. Les fermiers s'ingererent de jouir, à quoy s'opposa frere Iehan des Entommeures qui estoit leur procureur. C'est la deffense du clos. Marquelt estoit beaupere de Picrochole… Gallet estoit vng habitant de Lerné. Il y en a encores à Chinon qui y ont nom… » Dans son *Dictionnaire étymologique,* article *Galet,* Ménage entre dans quelques détails sur les Galet de Chinon : « Galet, le Joueur, qui a fait bâtir à Paris l'Hôtel de Sully, étoit de cette famille… Ulrich Galet, Maître des Requêtes de Grandgosier, étoit de la même famille : ce que j'ai ouï dire à Galet le Joueur. »
Nous sommes fort éloigné de garantir toutes les explications qui précèdent ; nous avons cru toutefois devoir les rapporter parce qu'elles s'accordent beaucoup mieux que les prétendues interprétations historiques, avec les habitudes familières à Rabelais dans tout le cours de son ouvrage. Non seulement le Chinonnais en est le théâtre, et la géographie des environs y trouve sa place, mais encore il y nomme par leur véritable nom plusieurs personnages obscurs, qui n'intéressaient guère le public, mais dont il prenait plaisir à parler, et à qui il a assuré une immortalité fort inattendue et très peu méritée. Nous avons déjà vu que la généalogie de Gargantua « fut trouuee par Iean Audeau, en vn pré qu'il auoit pres l'arceau gualeau, au dessoubz de L'oliue, tirant à Narsay. » (t. I, p. 10). Ailleurs il est question de « Ian Dodin recepueur du Couldray au gué de Vede » (t. II, p. 113), de « Ian Guymard recepueur » de Seuillé (t. II, p. 451), et de bien d'autres. N'est-il donc pas vraisemblable qu'en créant ses personnages Rabelais s'est souvent rappelé les traits principaux du caractère de ceux qu'il avait connus dans ce pays ?

lierement Marquet blessé enormement, disans le tout auoir esté faict par les bergiers & mestaiers de Grandgousier, pres le grand carroy par de là Seuillé.

Lequel incontinent entra en courroux furieux, & sans plus oultre se interroguer quoy ne comment, feist crier par son pays ban & arriere ban, & que vn chascun sur peine de la hart conuint en armes en la grand place, deuant le chasteau, à heure de midy.

Pour mieulx confermer son entreprise, enuoya sonner le tabourin à l'entour de la ville : luy mesmes ce pendent qu'on aprestoit son disner, alla faire affuster son artillerie, desployer son enseigne & oriflant, & charger force munitions, tant de harnoys d'armes que de gueulles.

En disnant bailla les commissions & feut par son edict constitué le seigneur Trepelu sus l'auant guarde, en laquelle furent contez seize mille quatorze hacquebutiers, trente cinq mille & vnze auanturiers.

A l'artillerie fut commis le grand escuyer Toucquedillon, en laquelle feurent contees neuf cens quatorze grosses pieces de bronze, en canons, doubles canons, baselicz, serpentines, couleuurines, bombardes, faulcons, passeuolans, spiroles, & aultres pieces. L'arriereguarde feut baillee au duc Racquedenare. En la bataille se tint le roy & les princes de son royaulme.

Ainsi sommairement acoustrez, dauant que se mettre en voye, enuoyerent troys cens cheuaulx legiers soubz la conduicte du capitaine Engouleuent, pour descouurir le pays, & sçauoir si embuche aulcune estoyt par la contree. Mais apres auoir diligemment recherché trouuerent tout le pays à l'enuiron en paix & silence, sans assemblee quelconque.

Ce que entendent Picrochole commenda q'vn chascun marchast soubz son enseigne hastiuement.

Adoncques sans ordre & mesure prindrent les champs les vns parmy les aultres, gastans & dissipans tout par ou ilz passoient, sans espargner ny pauure ny riche, ny lieu sacré ny prophane : emmenoient beufz, vaches, thoreaux, veaulx, genisses, brebis, moutons, cheures & boucqs : poulles, chappons, poulletz, oysons, iards, oyes : porcs, truyes, guoretz : abastans les noix, vendeangeans les vignes, emportans les seps, croullans tous les fruictz des arbres. C'estoit vn desordre incomparable de ce qu'ilz faisoient.

Et ne trouuerent personne qui leurs resistast, mais vn chascun se mettoit à leur mercy, les suppliant estre traictez plus humainement, en consideration de ce qu'ilz auoient de tous temps esté bons & amiables voisins, & que iamais enuers eulx ne commirent exces ne oultraige, pour ainsi soubdainement estre par iceulx mal vexez, & que dieu les en puniroit de brief. Es quelles remons-

trances rien plus ne respondoient, si non qu'ilz leurs vouloient aprendre à manger de la fouace.

Comment vn moine de Seuillé saulua le cloz de l'abbaye du sac des ennemys. Chapitre XXVII.

Tant feirent & tracasserent pillant & larronnant, qu'ilz arriuerent à Seuillé : & detrousserent hommes & femmes, & prindrent ce qu'ilz peurent, rien ne leurs feut ne trop chault ne trop pesant. Combien que la peste y feust par la plus grande part des maisons, ilz entroient par tout, rauissoient tout ce qu'estoit dedans, & iamais nul n'en print dangier. Qui est cas assez merueilleux, car les curez, vicaires, prescheurs, medicins, chirugiens & apothecaires, qui alloient visiter, penser, guerir, prescher & admonester les malades, estoient tous mors de l'infection, & ces diables pilleurs & meurtriers oncques n'y prindrent mal. Dont vient cela, messieurs ? Pensez y, ie vous pry.

Le bourg ainsi pillé, se transporterent en l'abbaye auecques horrible tumulte : mais la trouuerent bien reserree & fermee : dont l'armee principale marcha oultre vers le gué de Vede : exceptez sept enseignes de gens de pied & deux cens lances qui là resterent & rompirent les murailles du cloz affin de guaster toute la vendange.

Les pauures diables de moines ne sçauoient auquel de leurs saincts se vouer. A toutes aduentures feirent sonner ad capitulum capitulantes[280] : là feut decreté qu'ilz feroient vne belle procession, renforcee de beaulx preschans & letanies contra hostium insidias[281], & beaulx responds pro pace[282].

En l'abbaye estoit pour lors vn moine claustrier nommé frere Iean des entommeures[283], ieune guallant, frisque, de hayt, bien à dextre, hardy, aduentureux, deliberé : hault, maigre, bien fendu de gueule, bien aduantagé en nez,

[280] *Ad capitulum capitulantes.* « Au chapitre les capitulants, » c'est-à-dire ceux qui ont droit d'y donner leur avis, qui y ont voix.

[281] *Contra hostium insidias.* « Contre les embûches des ennemis. »

[282] *Pro pace.* « Pour la paix. »

[283] *Frere Iean des entommeures.* Il en a été déjà question, dans la note sur la page 100, comme d'un personnage réel. La pièce suivante nous apprend qu'il s'appelait Buinard et était devenu prieur de Sermaise :

A MONSEIGNEVR BVINARD,
religievx prievr de sermaise,
Quand Rabelais t'appelloit moine,
C'estoit sans queue & sans doreure :
Tu n'estois prieur ne chanoine,
Mais frere Iehan de Lecitanmeure :
Maintenant es en la bonne heure,
Pourueu & beaucoup mieulx à l'aise,
Puis que fais paisible demeure,
En ton prieuré de Sermaise.

beau despescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descroteur de vigiles : pour tout dire sommairement, vray moyne si oncques en feut depuys que le monde moynant moyna de moynerie. Au reste, clerc iusques es dents[284] en matiere de breuiaire.

Icelluy entendent le bruyt que faisoyent les ennemys par le cloz de leur vine, sortit hors pour veoir ce qu'ilz faisoient. Et aduisant qu'ilz vendangoient leur cloz, au quel estoyt leur boyte de tout l'an fondee, retourne au cueur de l'eglise ou estoient les aultres moynes tous estonnez comme fondeurs de cloches, lesquelz voyant chanter ini, nim[285], pe, ne, ne, ne, ne, ne, ne, tum, ne, num, num, ini, i, mi, i, mi, co, o, ne, no, o, o, ne, no, ne, no, no, no, rum, ne, num, num. C'est, dist il, bien chien chanté[286]. Vertus Dieu, que ne chantez vous : A dieu paniers, vendanges sont faictes ? Ie me donne au Diable, s'ilz ne sont en nostre cloz, & tant bien couppent & seps & raisins qu'il n'y aura, par le corps Dieu, de quatre annees que halleboter dedans. Ventre sainct Iacques, que boyrons nous ce pendent, nous aultres pauures diables ? Seigneur Dieu, da mihi potum[287].

Lors dist le prieur claustral. Que fera cest hyurogne icy ? Qu'on me le mene en prison. Troubler ainsi le seruice diuin ?

Mais : (dist le moyne) le seruice du vin[288] faisons tant qu'il ne soit troublé, car vous mesmes, monsieur le prieur, aymez boyre du meilleur. Sy faict tout homme de bien, iamais homme noble ne hayst le bon vin : c'est vn apophthegme monachal. Mais ces responds que chantez ycy ne sont par Dieu poinct de saison.

(*Les Contredicts du Seigneur du Pauillon aux faulses propheties de Nostradamus.* — À Paris, chez Charles Langelier, 1560, dernier des feuillets liminaires.) — Ménage, qui cite ces vers dans son *Dictionnaire étymologique,* au mot *entamer,* fait remarquer avec raison qu'au lieu de *lecitanmeure* il faut lire *l'entammeure,* synonyme *d'entommeure.*

[284] *Clerc iusques es dents.* Sans doute par allusion à la locution : armé jusqu'aux dents. Un passage du cinquième livre (t. III, p. 171) donne de cette manière de parler une explication bouffonne : « Iadis vn antique Prophete de la nation Iudaïque mangea vn liure, & fut clerc iusques aux dents. » La Fontaine a dit dans *Le Rat & l'Huitre :*

N'estant point de ces Rats qui les livres rongeans
Se font sçavans jusques aux dents.

[285] *Chanter ini, nim.* La série de syllabes qui commence ici forme les mots *impetum inimicorum,* dont elle représente le plain-chant. L'antienne *Contra impetum inimicorum* « contre le choc des ennemis » se chante en temps de guerre.

[286] *Bien chien chanté.* Voyez ci-dessus, p. 78-79.

[287] *Da mihi potum.* « Donnez-moi à boire. »

[288] *Le seruice diuin ? Mais : (dist le moyne) le seruice du vin.* Estienne a reproduit ce jeu de mots dans l'*Apologie pour Hérodote* (II, p. 489) :

… Mais pour le seruice diuin
Vous faites seruice de vin.

Pour quoy sont noz heures en temps de moissons & vendenges courtes, en l'Aduent & tout hyuer longues ?

Feu de bonne memoire frere Macé Pelosse, vray zelateur (ou ie me donne au Diable) de nostre religion, me dist, il m'en soubuient, que la raison estoyt, affin qu'en ceste saison nous facions bien serrer & faire le vin, & qu'en hyuer nous le humons.

Escoutez messieurs vous aultres, qui aymez le vin, le corps Dieu, sy me suyuez[289] : car hardiment que sainct Antoine me arde sy ceulx tastent du pyot qui n'auront secouru la vigne. Ventre Dieu, les biens de l'eglise ? Ha, non, non. Diable, sainct Thomas l'Anglois voulut bien pour yceulx mourir, si ie y mouroys ne seroys ie sainct de mesmes ? Ie n'y mourray ia pourtant, car c'est moy qui le foys es aultres.

Ce disant mist bas son grand habit, & se saisist du baston de la Croix, qui estoyt de cueur de cormier[290], long comme vne lance, rond à plain poing, & quelque peu semé de fleurs de lys toutes presque effacees. Ainsi sortit en beau sayon, mist son froc en escharpe, & de son baston de la Croix donna sy brusquement sus les ennemys qui sans ordre ne enseigne, ne trompette, ne tabourin, parmy le cloz vendangoient. Car les porteguydons & portenseignes auoient mys leurs guidons & enseignes l'orée des murs, les tabourineurs auoient defoncé leurs tabourins d'vn cousté, pour les emplir de raisins, les trompettes estoient chargez de moussines : chascun estoyt desrayé. Il chocqua doncques si roydement sus eulx sans dyre guare, qu'il les renuersoyt comme porcs, frapant à tors & à trauers à vieille escrime.

Es vns escarbouilloyt la ceruelle, es aultres rompoyt bras & iambes, es aultres deslochoyt les spondyles du coul, es aultres demoulloyt les reins, aualloyt le nez, poschoyt les yeulx, fendoyt les mandibules, enfonçoyt les dens en la gueule, descroulloyt les omoplates, sphaceloyt les greues, desgondoit les ischies, debezilloit les fauciles.

Si quelq'vn se vouloyt cascher entre les sepes plus espes, à icelluy freussoit toute l'areste du douz : & l'esrenoit comme vn chien.

Si aulcun sauluer se vouloyt en fuyant, à icelluy faisoyt voler la teste en pieces par la commissure lambdoide.

---

[289] *Qui aymez le vin, le corps Dieu, sy me suyuez.* Édit. ant. à 1535 et 1535 : *Qui ayme le vin le cor dieu sy me suyue.*

[290] *Se faisist du baston de la Croix, qui estoyt de cueur de cormier.* Brantôme se rappelle ce passage en plus d'un endroit de ses œuvres : « Bon bois de cormier, comme le baston de la croix de frère Jehan dans Rabelais. » (*Œuvres, Grands capitaines : Couronnels françois,* t. VI, p. 45 de l'édit. de la *Société de l'Histoire de France.*) « Le baston de la croix de frère Jehan des Entommeures dans Rabelais, dont il se seruoit si bien, estoit de cormier qui est vn bois aussi bien fort & dur. » (*Id.,* t. VI, p. 242)

Sy quelq'vn grauoyt en vne arbre pensant y estre en seureté, icelluy de son baston empaloyt par le fondement.

Si quelq'vn de sa vieille congnoissance luy crioyt. Ha, frere Iean, mon amy, frere Iean, ie me rend. Il t'est (disoyt il) bien force. Mais ensemble tu rendras l'ame à tous les Diables. Et soubdain luy donnoit dronos[291]. Et si personne tant feust esprins de temerité qu'il luy voulust resister en face, là monstroyt il la force de ses muscles. Car il leurs transperçoyt la poictrine par le mediastine & par le cueur : à d'aultres, donnant suz la faulte des coustes, leurs subuertissoyt l'estomach, & mouroient soubdainement, es aultres tant fierement frappoyt par le nombril qu'il leurs faisoyt sortir les tripes, es aultres parmy les couillons persoyt le boyau cullier. Croiez que c'estoit le plus horrible spectacle qu'on veit oncques.

Les vns cryoient saincte Barbe,

Les aultres sainct George,

Les aultres saincte Nytouche,

Les aultres nostre Dame de Cunault. De Laurette[292]. De bonnes nouuelles. De la Lenou. De Riuiere.

Les vngs se vouoyent à sainct Iacques, les aultres au sainct Suaire de Chambery, mais il brusla troys moys apres si bien qu'on n'en peut sauluer vn seul brin[293].

Les aultres à Cadouyn.

Les aultres à sainct Iean d'Angely.

Les aultres à sainct Eutrope de Xainctes, à sainct Mesmes de Chinon, à sainct Martin de Candes, à sainct Clouaud de Sinays : es reliques de Laurezay : & mille aultres bons petitz sainctz.

Les vngs mouroient sans parler, les aultres parloient sans mourir : les vngs mouroient en parlant, les aultres parloient en mourant.

Les aultres crioient à haulte voix confession, confession. Confiteor. Miserere. In manus.

Tant fut grand le cris des naurez que le prieur de l'abbaye auec tous ses moines sortirent. Lesquelz quand apperceurent ces pauures gens ainsi ruez parmy la vigne & blessez à mort, en confesserent quelques vngs. Mais

[291] *Luy donnoit dronos.* Voici encore un passage auquel Brantôme fait allusion : « & leur bailloient dronos, aussi bien que frère Jehan des Entommeures, dans Rabelais, le donna à ceux qui vandangeoient le clos de sa vigne. » (t. VII, *Rodomontades…*, p. 155)

[292] *Nostre Dame de Cunault. De Laurette.* Sur les différentes localités où est révérée Notre-Dame, voyez Estienne, *Apologie pour Hérodote,* ch. XXXVIII, t. II, p. 264.

[293] *Si bien qu'on n'en peut sauluer vn seul brin.* On prétend qu'il fut au contraire miraculeusement garanti et que le feu n'en consuma que le reliquaire. (Guichenon, *Histoire générale de la maison de Savoye,* t. I, p. 95)

ce pendent que les prebstres se amusoient à confesser, les petitz moinetons coururent au lieu ou estoit frere Iean, & luy demanderent en quoy il vouloit qu'ilz luy aydassent ?

A quoy respondit, qu'ilz esguorgetassent ceulx qui estoient portez par terre. Adoncques laissans leurs grandes cappes sus vne treille au plus pres, commencerent esgourgeter, & acheuer ceulx qu'il auoit desia meurtriz. Sçauez vous de quelz ferremens ? A beaulx gouuetz, qui sont petitz demy cousteaux dont les petitz enfans de nostre pays cernent les noix.

Puis à tout son baston de croix guaingna la breche qu'auoient faict les ennemys. Aulcuns des moinetons emporterent les enseignes & guydons en leurs chambres pour en faire des iartiers. Mais quand ceulx qui s'estoient confessez vouleurent sortir par icelle bresche, le moyne les assommoit de coups, disant, ceux cy sont confes & repentans & ont guaigné les pardons : ilz s'en vont en Paradis aussy droict comme vne faucille, & comme est le chemin de Faye. Ainsi par sa prouesse furent desconfiz tous ceulx de l'armee qui estoient entrez dedans le clous, iusques au nombre de treze mille six cens vingt & deux, sans les femmes & petitz enfanz[294], cela s'entend tousiours.

Iamais Maugis hermite ne se porta sy vaillamment à tout son bourdon contre les Sarrasins, des quelz est escript es gestes des quatre filz Haymon[295], comme feist le moine à l'encontre des ennemys auec le baston de la croix.

[294] *Sans les femmes & petitz enfanz.* Voyez, ci-dessus, p. 107, la note sur la p. 65, l. 25.

[295] *Es gestes des quatre filz Haymon.* Voyez chap. XXVII, XXX et XXXI. Frère Jean des Entommeurs, n'est pas non plus sans rapport avec *Rainouard au tinel,* personnage de la chanson d'*Aliscans* qui, lui aussi, fut moine, comme le témoigne le *Moniage Rainouart.* Il s'escrime de son *tinel,* qui n'est autre chose qu'un gros sapin ébranché, d'une manière aussi redoutable que frère Jean du bâton de la croix ; aussi le savant éditeur d'*Aliscans,* M. Guessard, n'hésite-t-il pas à dire (préface, LXII) : « Nous allons jusqu'à croire que le crayon de Rabelais n'aurait point dédaigné certains traits de cette figure. »

Comment Picrochole print d'assault la roche Clermauld & le regret & difficulté que feist Grandgousier de entreprendre guerre. Chapitre XXVIII.

Ce pendent que le moine s'escarmouchoit comme auons dict contre ceulx qui estoient entrez le clous, Picrochole à grande hastiueté passa le gué de Vede auec ses gens & assaillit la roche Clermauld, au quel lieu ne luy feut faicte resistance quelconques, & par ce qu'il estoit ia nuict delibera en icelle ville se heberger soy & ses gens, & refraischir de sa cholere pungitiue.

Au matin print d'assault les boulleuars & chasteau & le rempara tresbien : & le proueut de munitions requises pensant là faire sa retraicte si d'ailleurs estoit assailly. Car le lieu estoit fort & par art & par nature à cause de la situation, & assiete.

Or laissons les là, & retournons à nostre bon Gargantua qui est à Paris bien instant à l'estude de bonnes lettres & exercitations athletiques, & le vieux bon homme Grandgousier son pere, qui apres souper se chauffe les couilles à vn beau clair & grand feu, & attendent graisler des chastaines, escript au foyer auec vn baston bruslé d'vn bout[296], dont on escharbotte le feu : faisant à sa femme & famille de beaulx contes du temps iadis.

Vn des bergiers qui gardoient les vignes, nommé Pillot, se transporta deuers luy en icelle heure, & raconta entierement les exces & pillaiges que faisoit Picrochole Roy de Lerné en ses terres & dommaines, & comment il auoit pillé, gasté, saccagé tout le pays, excepté le clous de Seuillé, que frere Iean des

[296] *Attendent graisler des chastaines, escript au foyer auec vn baston bruslé d'vn bout…* Jean le Houx a imité ce petit tableau (*vau de vire* XXXV) :
Auecques leurs comperes
Et voisins, en hyuer,
En brazillant les poires,
S'artoyent a deuiser ;
Chacun faisant du temps passé
Quelque beau compte ;
Se recreans, sans mal talent,
Honnestement.
L'auteur des *Contes d'Eutrapel* semble aussi se rappeler ce passage, lorsque faisant le portrait d'un peureux il dit : « ne parloit de la guerre qu'aux bonnes femmes, en cuisant des chastaignes aux cendres. » (t. II, p. 153)

entommeures auoit saulué à son honneur, & de present estoit ledict roy en la roche Clermauld : & là en grande instance se remparoit, luy & ses gens.

Holos, holos, dist Grandgousier, qu'est cecy, bonnes gens ? Songe ie, ou si vray est ce qu'on me dict ? Picrochole, mon amy ancien, de tout temps, de toute race & alliance, me vient il assaillir ? Qui le meut ? Qui le poinct ? Qui le conduict ? Qui l'a ainsi conseillé ? Ho, ho, ho, ho, ho. Mon dieu mon saulueur, ayde moy, inspire moy, conseille moy à ce qu'est de faire.

Ie proteste, ie iure dauant toy : ainsi me soys tu fauorable, sy iamais à luy desplaisir, ne à ses gens dommaige, ne en ses terres ie feis pillerie, mais bien au contraire ie l'ay secouru de gens, d'argent, de faueur & de conseil, en tous cas que ay peu congnoistre son aduentaige. Qu'il me ayt doncques en ce poinct oultraigé, ce ne peut estre que par l'esprit maling. Bon dieu, tu congnois mon couraige, car à toy rien ne peut estre celé. Si par cas il estoit deuenu furieux, & que pour luy rehabilliter son cerueau tu me l'eusse icy enuoyé, donne moy & pouuoir, & sçauoir le rendre au ioug de ton sainct vouloir par bonne discipline.

Ho, ho, ho, mes bonnes gens, mes amys, & mes feaulx seruiteurs, fauldra il que ie vous empesche à me y ayder ? Las, ma vieillesse ne requerroit dorenauant que repous, & toute ma vie n'ay rien tant procuré que paix. Mais il fault, ie le voy bien, que maintenant de harnoys ie charge mes pauures espaules lasses & foibles, & en ma main tremblante ie preigne la lance & la masse, pour secourir & guarantir mes pauures subiectz. La raison le veult ainsi, car de leur labeur ie suis entretenu, & de leur sueur ie suis nourry moy, mes enfans & ma famille.

Ce non obstant, ie n'entreprendray guerre, que ie n'aye essayé tous les ars & moyens de paix, là ie me resolus.

Adoncques feist conuocquer son conseil & propousa l'affaire tel comme il estoit. Et fut conclud qu'on enuoiroit quelque homme prudent deuers Picrochole, sçauoir pourquoy ainsi soubdainement estoit party de son repous, & enuahy les terres, es quelles n'auoit droict quicquonques. D'auantaige, qu'on enuoyast querir Gargantua & ses gens, affin de maintenir le pays, & defendre à ce besoing. Le tout pleut à Grandgousier, & commenda que ainsi feust faict. Dont sus l'heure enuoya le Basque son laquays[297] querir à toute diligence Gargantua. Et luy escripuoit comme s'ensuit.

[297] *Le Basque son laquays.* Celui probablement auquel un des convives dit dans le chapitre V, p. 23 : *lagona edatera.*

Le teneur des lettres que Grandgousier escripuoit à Gargantua. Chapitre XXIX.

La ferueur de tes estudes requeroit que de long temps ne te reuocasse de cestuy philosophicque repous, sy la confiance de noz amys & anciens confederez n'eust de present frustré la seureté de ma vieillesse. Mais puis que telle est ceste fatale destinee, que par iceulx soye inquieté, es quelz plus ie me repousoye, force me est te rappeler au subside des gens & biens qui te sont par droict naturel affiez.

Car ainsi comme debiles sont les armes au dehors, si le conseil n'est en la maison : aussi vaine est l'estude & le conseil inutile, qui en temps oportun par vertus n'est executé & à son effect reduict.

Ma deliberation n'est de prouocquer, ains de apaiser : d'assaillir, mais defendre : de conquester, mais de guarder mes feaulx subiectz & terres hereditaires. Es quelles est hostillement entré Picrochole, sans cause ny occasion, & de iour en iour poursuit sa furieuse entreprinse auecques exces non tolerables à personnes liberes.

Ie me suis en deuoir mis pour moderer sa cholere tyrannicque, luy offrent tout ce que ie pensois luy pouoir estre en contentement, & par plusieurs foys ay enuoyé amiablement deuers luy pour entendre en quoy, par qui, & comment il se sentoit oultragé, mais de luy n'ay eu responce que de voluntaire deffiance, & que en mes terres pretendoit seulement droict de bien seance. Dont i'ay congneu que dieu eternel l'a laissé au gouuernail de son franc arbitre & propre sens, qui ne peult estre que meschant sy par grace diuine n'est continuellement guidé : & pour le contenir en office & reduire à congnoissance me l'a icy enuoyé à molestes enseignes.

Pourtant, mon filz bien aymé, le plus tost que faire pouras, ces lettres veues, retourne à diligence secourir non tant moy (ce que toutesfoys par pitié naturellement tu doibs) que les tiens, lesquelz par raison tu peuz sauluer & guarder. L'exploict sera faict à moindre effusion de sang que sera possible. Et si possible est par engins plus expediens, cauteles, & ruzes de guerre, nous sauluerons toutes les ames : & les enuoyerons ioyeux à leurs domiciles.

Treschier filz, la paix de Christ nostre redempteur soyt auecques toy. Salue Ponocrates, Gymnaste, & Eudemon de par moy. Du vingtiesme de Septembre.

Ton pere, Grandgousier.

Comment Vlrich Gallet fut enuoyé deuers Picrochole. Chapitre XXX.

Les lettres dictees & signees, Grandgousier ordonna que Vlrich Gallet, maistre de ses requestes, homme saige & discret, duquel en diuers & contentieux affaires il auoit esprouué la vertus & bon aduis, allast deuers Picrochole, pour luy remonstrer ce que par eux auoit esté decreté.

En celle heure partit le bon homme Gallet, & passé le gué demanda au meusnier, de l'estat de Picrochole : lequel luy feist responce que ses gens ne luy auoient laissé ny coq ny geline, & qu'ilz s'estoient enserrez en la roche Clermauld, & qu'il ne luy conseilloit poinct de proceder oultre de peur du guet, car leur fureur estoit enorme. Ce que facilement il creut, & pour celle nuict herbergea auecques le meusnier.

Au lendemain matin, se transporta auecques la trompette à la porte du chasteau, & requist es guardes, qu'ilz le feissent parler au roy pour son profit.

Les parolles annoncees au roy, ne consentit aulcunement qu'on luy ouurist la porte, mais se transporta sus le boleuard & dist à l'embassadeur : Qui a il de nouueau ? que voulez vous dire ? Adoncques l'embassadeur propousa comme s'ensuit.

La Harangue faicte par Gallet à Picrochole. Chapitre XXXI.

Plvs iuste cause de douleur naistre ne peut entre les humains, que si du lieu dont par droicture esperoient grace & beneuolence, ilz recepuent ennuy & dommaige. Et non sans cause (combien que sans raison) plusieurs venuz en tel accident, ont ceste indignité moins estimé tolerable, que leur vie propre, & en cas que par force ny aultre engin ne l'ont peu corriger, se sont eulx mesmes priuez de ceste lumiere.

Doncques merueille n'est si le roy Grandgousier mon maistre est à ta furieuse & hostile venue saisy de grand desplaisir & perturbé en son entendement : merueille seroit si ne l'auoient esmeu les exces incomparables, qui en ses terres, & subiectz ont esté par toy, & tes gens commis, es quelz n'a esté obmis exemple aulcun d'inhumainité. Ce que luy est tant grief de soy par la cordiale affection de laquelle tousiours a chery ses subiectz, que à mortel homme plus estre ne sçauroit. Toutesfoys sus l'estimation humaine plus grief luy est, en tant que par toy, & les tiens ont esté ces griefz, & tords faictz, qui de toute memoire & ancienneté auiez, toy & tes peres, vne amitié auecques luy & tous ses encestres conceu, laquelle iusques à present, comme sacree, ensemble auiez inuiolablement maintenue, guardee, & entretenue, si bien que non luy seulement, ny les siens, mais les nations Barbares, Poicteuins, Bretons, Manseaux, & ceulx qui habitent oultre les isles de Canarre & Isabella, ont estimé aussi facile demollir le firmament, & les abysmes eriger au dessus des nues, que desemparer vostre alliance : & tant l'ont redoubtee en leurs entreprinses, que n'ont iamais auzé prouoquer, irriter, ny endommaiger l'vng, par craincte de l'aultre.

Plus y a. Ceste sacree amitié tant a emply ce ciel, que peu de gens sont auiourd'huy habitans par tout le continent & isles de l'Ocean, qui ne ayent ambitieusement aspiré estre receuz en icelle à pactes par vous mesmes conditionnez : autant estimans vostre confederation que leurs propres terres, & dommaines. En sorte que de toute memoire n'a esté prince ny ligue tant efferee, ou superbe qui ait auzé courir sus, ie ne dis poinct voz terres, mais celles de voz confederez. Et si par conseil precipité ont encontre eulx attempté quelque cas de nouuelleté, le nom & tiltre de vostre alliance entendu, ont soubdain desisté de leurs entreprinses. Quelle furie doncques te esmeut maintenant, toute alliance brisee, toute amitié conculquee, tout droict trespassé, enuahir

hostilement ses terres, sans en rien auoir esté par luy ny les siens endommaigé, irrité, ny prouocqué ? Ou est foy ? Ou est loy ? Ou est raison ? Ou est humanité ? Ou est craincte de dieu ? Cuyde tu ces oultraiges estre recellés es esperitz eternelz, & au Dieu souuerain, qui est iuste retributeur de noz entreprinses ? Si le cuyde, tu te trompe, car toutes choses viendront à son iugement. Sont ce fatales destinees, ou influences des astres qui voulent mettre fin à tes ayzes & repous ? Ainsi ont toutes choses leur fin & periode. Et quand elles sont venues à leur poinct suppellatif, elles sont en bas ruinees, car elles ne peuuent long temps en tel estat demourer. C'est la fin de ceulx qui leurs fortunes & prosperitez ne peuuent par raison & temperance moderer. Mais si ainsi estoit pheé, & deust ores ton heur & repos prendre fin, failloit il que ce feust en incommodant à mon Roy celluy par lequel tu estois estably ? Si ta maison debuoit ruiner, failloit il qu'en sa ruine elle tombast suz les atres de celluy qui l'auoit aornee ? La chose est tant hors les metes de raison, tant abhorrente de sens commun, que à peine peut elle estre par humain entendement conceue, & iusques à ce demourera non croiable entre les estrangiers, que l'effect asseuré & tesmoigné leur donne à entendre que rien n'est ny sainct, ny sacré à ceulx qui se sont emancipez de dieu & raison, pour suyure leurs affections peruerses. Si quelque tort eust esté par nous faict en tes subiectz, & dommaines, si par nous eust esté porté faueur à tes mal vouluz, si en tes affaires ne te eussions secouru, si par nous ton nom & honneur eust esté blessé : Ou pour mieulx dire : si l'esperit calumniateur tentant à mal te tirer eust par fallaces especes, & phantasmes ludificatoyres mis en ton entendement que enuers toy eussions faict chose non digne de nostre ancienne amitié : Tu debuois premier enquerir de la verité, puis nous en admonester. Et nous eussions tant à ton gré satisfaict, que eusse eu occasion de toy contenter. Mais (ô dieu eternel) quelle est ton entreprinse ? Vouldroys tu, comme tyrant perfide, pillier ainsi, & dissiper le royaulme de mon maistre ? Le as tu esprouué tant ignaue, & stupide, qu'il ne voulust : ou tant destitué de gens, d'argent, de conseil, & d'art militaire, qu'il ne peust resister à tes iniques assaulx ?

Depars d'icy presentement, & demain pour tout le iour soye retiré en tes terres, sans par le chemin faire aulcun tumulte ne force. Et paye mille bezans d'or pour les dommaiges que as faict en ces terres. La moytié bailleras demain, l'aultre moytié payeras es Ides de May prochainement venant : nous delaissant ce pendent pour houltaige les ducs de Tournemoule, de Basdefesses, & de Menuail, ensemble le prince de Gratelles, & le viconte de Morpiaille.

Comment Grandgousier pour achapter paix feist rendre les fouaces. Chapitre XXXII.

Atant se teut le bon homme Gallet, mais Picrochole à tous ses propos ne respond aultre chose, sinon. Venez les querir, venez les querir. Ilz ont belle couille & molle. Ilz vous brayeront de la fouace.

Adoncques retourne vers Grandgousier, lequel trouua à genous, teste nue, encliné en vn petit coing de son cabinet, priant dieu, qu'il vouzist amollir la cholere de Picrochole, & le mettre au poinct de raison, sans y proceder par force. Quand veit le bon homme de retour, il luy demanda. Ha, mon amy, mon amy, quelles nouuelles m'apportez vous ? Il n'y a, dist Gallet, ordre : cest homme est du tout hors du sens & delaissé de dieu. Voyre mais, dist Grandgousier, mon amy, quelle cause pretend il de cest exces ?

Il ne me a, dist Gallet, cause queconques exposé. Sinon qu'il m'a dict en cholere quelques motz de fouaces. Ie ne sçay si l'on auroit poinct faict oultrage à ses fouaciers. Ie le veulx, dist Grandgousier, bien entendre dauant qu'aultre chose deliberer sur ce que seroit de faire. Alors manda sçauoir de cest affaire : & trouua pour vray qu'on auoit prins par force quelques fouaces de ses gens, & que Marquet auoit repceu vn coup de tribard sus la teste. Toutesfoys que le tout auoit esté bien payé, & que ledict Marquet auoit premier blessé Forgier de son fouet par les iambes. Et sembla à tout son conseil que en toute force il se doibuoit deffendre.

Ce non ostant, dist Grandgousier, puis qu'il n'est question que de quelques fouaces, ie essayeray le contenter, car il me desplaist par trop de leuer guerre. Adoncques s'enquesta combien on auoit prins de fouaces, & entendent quatre ou cinq douzaines, commenda qu'on en feist cinq charretees en icelle nuict, & que l'vne feust de fouaces faictes à beau beurre, beau moyeux d'eufz, beau saffran, & belles espices, pour estre distribuees à Marquet, & que pour ses interestz, il luy donnoit sept cens mille & troys Philippus[298] pour payer les barbiers qui l'auroient pensé, & d'abondant luy donnoit la mestayrie de la

[298] *Sept cens mille & troys Philippus.* « Marqet fut sans doute bien consolé des coups qu'il avait reçus ; outre une charretée d'excellentes foüaces il emboursait une somme équivalente aujourd'hui à 4,305,019 fr. 05 c. Le *Philippus* était une monnaie d'or frappée par Phillippe II dans les Pays-Bas ; son titre n'était qu'à 0,576 et son poids de 3 gr. 218, ce qui ferait aujourd'hui une valeur de 6 fr. 35 c. (v. le recueil d'Anvers, p. 110). Ce n'était pas, comme le disent quelques commentateurs de Rabelais, une monnaie de nos rois du nom de Philippe. Celles de Philippe de Valois étaient trop anciennes et avaient toutes des noms particuliers autres que celui de *Philippus.* » (Cartier, *Numismatique,* p. 339)

Pomardiere à perpetuité franche pour luy & les siens. Pour le tout conduyre & passer fut enuoyé Gallet. Lequel par le chemin feist cuillir pres de la sauloye force grands rameaux de cannes & rouzeaux, & en feist armer autour leurs charrettes, & chascun des chartiers : luy mesmes en tint vn en sa main : par ce voulant donner à congnoistre qu'ilz ne demandoient que paix & qu'ilz venoient pour l'achapter.

Eulx venuz à la porte requirent parler à Picrochole de par Grandgousier. Picrochole ne voulut oncques les laisser entrer, ny aller à eulx parler, & leur manda qu'il estoit empesché, mais qu'ilz dissent ce qu'ilz vouldroient au capitaine Toucquedillon, lequel affustoit quelque piece sus les murailles. Adonc luy dict le bon homme. Seigneur, pour vous retirer de tout ce debat & ouster toute excuse que ne retournez en nostre premiere alliance, nous vous rendons presentement les fouaces, dont est la controuerse. Cinq douzaines en prindrent noz gens : elles feurent tresbien payees, nous aimons tant la paix que nous en rendons cinq charrettes : desquelles ceste icy sera pour Marquet, qui plus se plainct. D'aduantaige, pour le contenter entierement, voy là sept cens mil & trois Philippus que ie luy liure, & pour l'interest qu'il pourroit pretendre, ie luy cede la mestayrie de la Pomardiere, à perpetuité pour luy & les siens possedable en franc alloy : voyez cy le contract de la transaction. Et pour dieu viuons dorenauant en paix, & vous retirez en voz terres ioyeusement : cedans ceste place icy, en laquelle n'auez droict quelconques, comme bien le confessez. Et amis comme par auant. Toucquedillon raconta le tout à Picrochole, & de plus en plus enuenima son couraige lui disant : Ces rustres ont belle paour. Par dieu, Grandgousier se conchie, le pouure beuueur, ce n'est son art aller en guerre, mais ouy bien vuider les flascons. Ie suis d'opinion que retenons ces fouaces & l'argent, & au reste nous hastons de remparer icy & poursuiure nostre fortune. Mais pensent ilz bien auoir affaire à vne duppe, de vous paistre de ces fouaces ? Voy là que c'est, le bon traictement & la grande familiarité que leurs auez par cy dauant tenue, vous ont rendu enuers eulx contemptible. Oignez villain, il vous poindra. Poignez villain, il vous oindra. Ça, ça, ça, dist Picrochole, sainct Iacques, ilz en auront : faictes ainsi qu'auez dict. D'vne chose, dist Toucquedillon, vous veux ie aduertir. Nous sommes icy assez mal auituaillez, & pourueuz maigrement des harnoys de gueule. Si Grandgousier nous mettoit siege, des à present m'en irois faire arracher les dents toutes, seulement que troys me restassent, autant à voz gens comme à moy, auec icelles nous n'auangerons que trop à manger noz munitions. Nous, dist Picrochole, n'aurons que trop mangeailles. Sommes nous icy pour manger ou pour batailler ? Pour batailler vrayement, dist Toucquedillon.

Mais de la panse vient la dance[299]. Et ou faim regne, force exule. Tant iaser, dist Picrochole. Saisissez ce qu'ilz ont amené. Adoncques prindrent argent & fouaces & beufz & charrettes, & les renuoyerent sans mot dire, si non que plus n'aprochassent de si pres pour la cause qu'on leur diroit demain. Ainsi sans rien faire retournerent deuers Grandgousier, & luy conterent le tout : adioustans qu'il n'estoit aulcun espoir de les tirer à paix, sinon à viue & forte guerre.

[299] *De la panse vient la dance.* Villon a fait usage de ce proverbe dans son *Grand testament* (strophe 25). Henri Estienne l'explique ainsi dans l'*Apologie pour Hérodote*, chap. VI, t. I, p. 80 : « Se trouue vn vers grec, lequel en forme de prouerbe dit que quand on est bien saoul, c'est alors qu'on pense à Venus, & non pas deuant. Ce qui est assez conforme au prouerbe françois apres la panse vient la danse. Car danse se prend ici généralement. »

Comment certains gouuerneurs de Picrochole par conseil precipité le mirent au dernier peril. Chapitre XXXIII.

Les[300] fouaces destroussees, comparurent dauant Picrochole les duc de Menuail, comte Spadassin, & capitaine Merdaille[301], & luy dirent.

Cyre, auiourd'huy nous vous rendons le plus heureux, plus cheualeureux prince qui oncques feust depuis la mort de Alexandre Macedo. Couurez, couurez vous, dist Picrochole. Grand mercy (dirent ilz) Cyre, nous sommes à nostre debuoir.

Le moyen est tel, vous laisserez icy quelque capitaine en garnison auec petite bande de gens, pour garder la place, laquelle nous semble assez forte, tant par nature, que par les rampars faictz à vostre inuention. Vostre armee partirez en deux, comme trop mieulx l'entendez.

L'vne partie ira ruer sur ce Grandgousier, & ses gens. Par icelle sera de prime abordee facilement desconfit. Là recouurerez argent à tas. Car le vilain en a du content : vilain, disons nous, par ce que vn noble prince n'a iamais vn sou[302]. Thesaurizer, est faict de vilain.

L'aultre partie ce pendent tirera vers Onys, Sanctonge, Angomoys, & Gascoigne : ensemble Perigot, Medoc & Elanes. Sans resistence prendront villes, chasteaux, & forteresses. A Bayonne, à sainct Iean de Luc, & Fontarabie sayzirez toutes les naufz, & coustoyant vers Galice, & Portugal, pillerez tous les lieux maritimes, iusques à Vlisbonne, ou aurez renfort de tout equipage requis à vn conquerent. Par le corbieu Hespaigne se rendra, car ce ne sont que Madourrez. Vous passerez par l'estroict de Sibyle, & là erigerez deux colonnes

[300] *Comment certains gouuerneurs de Picrochole par conseil precipité le mirent au dernier peril.* Ce chapitre est un développement des idées exprimées dans l'entretien de Pyrrhus et de Cynéas, à l'occasion de la guerre d'Italie. Voyez Plutarque, *Vie de Pyrrhus,* chap. XXX.

[301] *Capitaine Merdaille.* Le nom de ce personnage est tiré de Marot, qui a dit dans sa deuxième *epistre du coq à l'asne* :

Le Roy n'entend pas que Merdaille
Tienne le rang des vieux routiers.

[302] *Vn noble prince n'a iamais vn sou.*

Vn noble, prince ou roy,
N'a iamais pile ne croix,

dit Gabriel Meurier ou Murier dans son *Recueil de sentences notables,* Anvers, 1568, in-12. Voyez Leroux de Lincy, *Le livre des proverbes françois,* seconde édition, t. II, p. 96. Il est probable que c'est ici la reproduction à peu près textuelle d'un proverbe populaire antérieur à la publication de *Gargantua.*

plus magnificques que celles de Hercules, à perpetuelle memoire de vostre nom. Et sera nommé cestuy destroict la mer Picrocholine.

Passee la mer Picrocholine, voicy Barberousse qui se rend vostre esclaue. Ie (dist Picrochole) le prendray à mercy. Voyre (dirent ilz) pourueu qu'il se face baptiser. Et oppugnerez les royaulmes de Tunic, de Hippes, Argiere, Bone, Corone, hardiment toute Barbarie. Passant oultre retiendrez en vostre main Maiorque, Minorque, Sardaine, Corsicque, & aultres isles de la mer Ligusticque & Baleare.

Coustoyant à gausche, dominerez toute la Gaule Narbonicque, Prouence, & Allobroges, Genes, Florence, Lucques, & à dieu seas Rome. Le pauure monsieur du pape[303] meurt desia de peur. Par ma foy (dist Picrochole) ie ne luy baiseray ia sa pantofle. Prinze Italie, voyla Naples, Calabre, Appoulle & Sicile toutes à sac, & Malthe auec. Ie vouldrois bien que les plaisans cheualiers iadis Rhodiens vous resistassent, pour veoir de leur vrine. Ie iroys (dist Picrochole) voluntiers à Laurette. Rien, rien, dirent ilz, ce sera au retour. De là prendrons Candie, Cypre, Rhodes & les isles Cyclades, & donnerons sus la Moree. Nous la tenons. Sainct Treignan, dieu gard Hierusalem, car le Soubdan n'est pas comparable à vostre puissance. Ie (dist il) feray doncques bastir le temple de Salomon. Non, dirent ilz, encores, attendez vn peu : ne soyez iamais tant soubdain à voz entreprinses.

Sçauez vous que disoit Octauian Auguste ? Festina lente. Il vous conuient premierement auoir l'Asie minor, Carie, Lycie, Pamphile, Celicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Betune, Charazie, Satalie, Samagarie, Castamena, Luga, Sauasta : iusques à Euphrates. Voyrons nous, dist Picrochole, Babylone & le mont Sinay ? Il n'est, dirent ilz, ia besoing pour ceste heure. N'est ce pas assez tracassé dea, auoir transfreté la mer Hircane, cheuauché les deux Armenies, & les troys Arabies ? Par ma foy, dist il, nous sommes affolez. Ha, pauures gens. Quoy ? (dirent ilz) Que boyrons nous par ces desers[304] ? Car Iulian Auguste &

[303] *Le pauure monsieur du pape.* Cette addition de la particule nobiliaire est un artifice comique que Rabelais a employé plus d'une fois : « il… vous print monsieur de l'Ours » (t. I, p. 234) ; « de quel mestier serons nous monsieur du roy icy ? » (ibid., p. 369). La Fontaine n'a garde de l'oublier et fait dire au renard dans sa seconde fable :
Et bon jour, Monsieur du Corbeau.
Geofroy Tory attribue aux « plaisanteurs » l'expression « Monsieur du Page. » Voyez ci-après, p. 168.

[304] *Que boyrons nous par ces desers ?… nous ne beumes poinct frais.*
J'ai passé les deserts, mais nous n'y bûmes point,
dit, dans la fable de La Fontaine intitulée *Le Rat et l'Huître,* certain rat, qui, à peine sorti de son trou, tient à se faire passer pour un grand voyageur. On a remarqué avec raison dans ce passage de Rabelais le piquant emploi du verbe au passé, ce qui présente l'expédition projetée comme déjà accomplie. Perrette aussi, à laquelle nous allons revenir tout à l'heure, passe dans ses projets du futur au passé avec une promptitude amusante :
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il estoit quand je l'eus de grosseur raisonnable.

tout son oust y moururent de soif, comme l'on dict. Nous (dirent ilz) auons ia donné ordre à tout. Par la mer Siriace vous auez neuf mille quatorze grands naufz chargees des meilleurs vins du monde, elles arriuerent à Iaphes. Là se sont trouuez vingt & deux cens mille chameaulx, & seize cens Elephans, lesquelz aurez prins à vne chasse enuiron Sigeilmes, lors que entrastes en Libye : & d'abondant eustes toute la Garauane de la Mecha. Ne vous fournirent ilz de vin à suffisance ?

Voyre mais, dist il, nous ne beumes poinct frais[304]. Par la vertus, dirent ilz, non pas d'vn petit poisson, vn preux, vn conquerent, vn pretendent & aspirant à l'empire vniuers, ne peut tousiours auoir ses aizes.

Dieu soit loué que estes venu vous & voz gens saufz & entiers iusques au fleuue du Tigre. Mais, dist il, que faict ce pendent la part de nostre armee qui desconfit ce villain humeux Grangousier ? Ilz ne chomment pas (dirent ilz) nous les rencontrerons tantost. Ilz vous ont pris Bretaigne, Normandie, Flandres, Haynault, Brabant, Artoys, Hollande, Selande : ilz ont passé le Rhein par sus le ventre des Suices & Lansquenetz, & part d'entre eulx ont dompté Luxembourg, Lorraine, la Champaigne, Sauoye iusques à Lyon, auquel lieu ont trouué voz garnisons retournans des conquestes nauales de la mer Mediterranee. Et se sont reassemblez en Boheme, apres auoir mis à sac Soueue, Vuitemberg, Bauieres, Austriche, Morauie & Stirie. Puis ont donné fierement ensemble sus Lubek, Noruuerge, Suueden, Rich, Dace, Gotthie, Engroneland, les Estrelins, iusques à la Mer Glaciale. Ce faict, conquesterent les isles Orchades, & subiuguerent Escosse, Angleterre, & Irlande. De là nauigans par la mer sabuleuse, & par les Sarmates, ont vaincu & dominé Prussie, Polonie, Lituanie, Russie, Valache, la Transsiluane & Hongrie, Bulgarie, Turquie, & sont à Constantinoble. Allons nous, dist Picrochole, rendre à eulx le plus toust, car ie veulx estre aussi empereur de Thebizonde. Ne tuerons nous pas tous ces chiens Turcs & Mahumetistes ? Que diable, dirent ilz, ferons nous doncques ?

Et donnerez leurs biens & terres à ceulx qui vous auront seruy honnestement. La raison (dist il) le veult, c'est equité. Ie vous donne la Carmaigne, Surie, & toute Palestine. Ha, dirent ilz, Cyre, c'est du bien de vous : grand mercy. Dieu vous face bien tousiours prosperer. Là present estoit vn vieux gentilhomme esprouué en diuers hazars, & vray routier de guerre, nomme Echephron, lequel ouyant ces propous, dist. I'ay grand peur que toute ceste entreprinse sera semblable à la farce du pot au laict, duquel vn cordouannier se faisoit

(La Fontaine, *La Laitière & le Pot au lait*)

riche[305] par resuerie : puis, le pot cassé, n'eut de quoy disner. Que pretendez vous par ces belles conquestes[306] ? Quelle sera la fin de tant de trauaulx & trauerses ? Ce sera, dist Picrochole, que nous retournez repouserons à noz aises. Dont dist Echephron, & si par cas iamais n'en retournez ? Car le voyage est long & perilleux. N'est ce mieulx que des maintenant nous repousons, sans nous mettre en ces hazars. O, dist Spadassin, par dieu, voicy vn bon resueux, mais allons nous cacher au coing de la cheminee : & là passons auec les dames nostre vie & nostre temps à enfiller des perles, ou à filler comme Sardanapalus. Qui ne se aduenture n'a cheual ny mule, ce dist Salomon. Qui trop (dist Echephron) se aduenture, perd cheual & mule, respondit Malcon[307]. Baste, dist Picrochole, passons oultre. Ie ne crains que ces diables de legions

---

[305] *La farce du pot au laict, duquel vn cordouannier se faisoit riche.* Nous ne trouvons aucune trace de cette farce. Dans les récits français il est toujours question d'une femme. La XII[e] nouvelle de Bonaventure des Périers est intitulée : *Comparaison des alquemistes à la bonne femme qui portoit vne potée de lait au marché.* Brantôme mentionne (*Grands capitaines françois,* t. V, p. 121) : « Picrocole » et « la femme du pot au lait. » La Fontaine (*La Laitière & le Pot au lait*) :

Pichrocole, Pyrrhus, la Laitière…

Il faut remonter au Pantchatantra pour trouver un homme comme principal personnage de cet apologue. « Riche comme je le suis, dit le rêveur, il convient aussi que ma femme et mes enfants aient en abondance beaux vêtements de couleur. » (*Histoire de deux fables de La Fontaine,* par M. A. Joly. *Mémoires de l'Académie de Caen,* 1877, p. 490). On peut remarquer là, au point de départ, l'emploi du présent, comme dans cette phrase de Rabelais : « Cependant que nous sommes en Mésopotamie, » et dans ces vers de La Fontaine (même fable) :

Et qui m'empêchera de mettre en nostre estable,
Veu le prix dont il est, une vache & son veau ?

[306] *Que pretendez vous par ces belles conquestes ?* Ce passage, en particulier, est imité de fort près du texte de Plutarque, indiqué plus haut (p. 127, note sur la p. 124, l. 1), ainsi traduit par Amyot : « Quand nous aurons tout en nostre puissance, que ferons-nous à la fin ? » Pyrrus adonc se prenant à rire : « Nous nous reposerons, dit-il, à notre aise, mon amy, & ne ferons plus autre chose que faire festins tous les iours, & nous entretenir de plaisans deuis les vns auec les autres, le plus ioyeusement, & en la meilleure chere qui nous sera possible. » Cinéas adonc l'ayant amené à ce poinct luy dit : « Et qui nous empesche, sire, de nous reposer des maintenant, & de faire bonne chere ensemble, puisque nous auons tout presentement, sans plus nous trauailler, ce que nous voulons aller chercher auec tant d'effusion de sang humain & tant de dangers ? Encore ne sçauons nous si nous y paruiendrons iamais, apres ce que nous aurons souffert & fait souffrir à d'autres des maulx & trauaux infinis. » Boileau, dans son *Épistre I* (t. I, p. 156), a ainsi résumé ce discours :

Mais de retour enfin, que pretendez-vous faire ?
Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourons rire à l'aise, & prendre du bon temps.
Hé, Seigneur, dés ce jour, sans sortir de l'Epire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?

[307] *Qui trop… se aduenture, perd cheual & mule, respondit Malcon. — Les dits de Marcoul & de Salomon* ont joui d'une longue vogue : « C'est un dialogue en vers français, dont la plus ancienne rédaction remonte à la fin du XII[e] siècle. Salomon et un certain Marcoul, son interlocuteur, disent chacun un proverbe. Le roi-prophète, fidèle à son caractère, prononce toujours une sentence grave, une vérité de la plus haute morale ; son interlocuteur lui répond dans le même sens à vrai dire, mais par un proverbe populaire qui rappelle beaucoup la sagesse naïve de Sancho Pança : voici deux exemples :

Qui sages hom sera
Ia trop ne parlera,
Ce dist Salomon.
Qui ia mot ne dira
Grant noise ne fera,
Marcol li respond.

de Grandgousier, ce pendent que nous sommes en Mesopotamie, s'ilz nous donnoient sus la queue, quel remede ? Tres bon, dist Merdaille, vne belle petite commission, laquelle vous enuoirez es Moscouites, vous mettra en camp pour vn moment quatre cens cinquante mille combatans d'eslite. O, si vous me y faictes vostre lieutenant[308], ie tueroys vn pigne pour vn mercier[309]. Ie mors, ie rue, ie frappe, ie attrape, ie tue, ie renye. Sus, sus, dict Picrochole, qu'on despesche tout, & qui me ayme si me suyue.

Bien boiure & bien mangier
Fait homme affoagier,
Ce dist Salomon.
Et ventre engroissier
Fait ceinture alascher,
Marcol li respond.
(Leroux de Lincy, *Recherches historiques sur les proverbes français* en tête de : *Le livre des proverbes français,* 2e édit.)

[308] *Si vous me y faictes votre lieutenant.* Il y a après ces mots, dans l'édition antérieure à 1535 : *ie renye la chair, la mort & le sang*. Rabelais a sans doute jugé prudent de supprimer ces blasphèmes, dont ses ennemis n'auraient pas manqué de tirer parti contre lui.

[309] *Ie tueroys vn pigne pour vn mercier.* Il veut dire « je tuerais un mercier pour un peigne, » c'est-à-dire je tuerais un homme pour le motif le plus futile ; mais la langue lui fourche, ce qui produit un effet comique que Rabelais a souvent recherché.

Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pais & comment Gymnaste rencontra les ennemys. Chapitre XXXIIII.

En ceste mesmes heure Gargantua qui estoyt yssu de Paris soubdain les lettres de son pere leues, sus sa grand iument venant, auoit ia passé le pont de la nonnain, luy, Ponocrates, Gymnaste & Eudemon, lesquelz pour le suiure auoient prins cheuaulx de poste : le reste de son train venoit à iustes iournees, amenent tous ses liures & instrument philosophicque. Luy arriué à Parillé, fut aduerty par le mestayer de Gouguet, comment Picrochole s'estoit remparé à la Rocheclermauld, & auoit enuoyé le capitaine Tripet auec grosse armee assaillir le boys de Vede, & Vaugaudry, & qu'ilz auoient couru la poulle, iusques au pressouer Billard : & que c'estoit chose estrange & difficile à croyre des exces qu'ilz faisoient par le pays. Tant qu'il luy feist paour, & ne sçauoit bien que dire ny que faire. Mais Ponocrates luy conseilla qu'ilz se transportassent vers le seigneur de la Vauguyon, qui de tous temps auoit esté leur amy & confederé, & par luy seroient mieulx aduisez de tous affaires, ce qu'ilz feirent incontinent, & le trouuerent en bonne deliberation de leur secourir : & feut de opinion que il enuoyroit quelq'vn de ses gens pour descouurir le pays & sçauoir en quel estat estoient les ennemys, affin de y proceder par conseil prins scelon la forme de l'heure presente. Gymnaste se offrit d'y aller, mais il feut conclud, que pour le meilleur il menast auecques soy quelq'vn qui congneust les voyes & destorses, & les riuieres de l'entour.

Adoncques partirent luy & Prelinguand, escuyer de Vauguyon, & sans effroy espierent de tous coustez. Ce pendent Gargantua se refraischit, & repeut quelque peu auecques ses gens, & feist donner à sa iument vn picotin d'auoyne, c'estoient soisante & quatorze muys troys boisseaux. Gymnaste & son compaignon tant cheuaucherent qu'ilz rencontrerent les ennemys tous espars & mal en ordre, pillans & desrobans tout ce qu'ilz pouoient : & de tant loing qu'ilz l'aperceurent, accoururent sus luy à la foulle pour le destrouser. Adonc il leurs cria, messieurs, ie suys pauure Diable, ie vous requiers qu'ayez de moy mercy. I'ay encores quelque escu, nous le boyrons, car c'est aurum

potabile[310], & ce cheual icy sera vendu pour payer ma bien venue : cela faict, retenez moy des vostres, car iamais homme ne sceut mieulx prendre, larder, roustir, & aprester, voyre, par Dieu, demembrer, & gourmander poulle que moy qui suys icy, & pour mon proficiat ie boy à tous bons compaignons. Lors descouurit sa ferriere, & sans mettre le nez dedans, beuuoit assez honnestement. Les maroufles le regardoient, ouurans la gueule d'vn grand pied, & tirans les langues comme leuriers en attente de boyre apres : mais Tripet le capitaine sus ce poinct accourut veoir que c'estoit.

A luy Gymnaste offrit sa bouteille, disant. Tenez, capitaine, beuuez en hardiment, i'en ay faict l'essay, c'est vin de la Faye moniau.

Quoy, dist Tripet, ce gautier icy se guabele de nous. Qui es tu ? Ie suis (dist Gymnaste) pauure Diable. Ha, dist Tripet, puis que tu es pauure Diable, c'est raison que passes oultre, car tout pauure Diable passe par tout sans peage ny gabelle, mais ce n'est de coustume que pauures Diables soient si bien monstez : pourtant, monsieur le Diable, descendez, que ie aye le roussin, & si bien il ne me porte, vous maistre Diable, me porterez. Car i'ayme fort qu'vn Diable tel m'emporte.

[310] *Aurum potabile.* « Or potable. » Remède très vanté à cette époque et qui passait pour pouvoir remplacer tous les autres.

Comment Gymnaste soupplement tua le capitaine Tripet, & aultres gens de Picrochole. Chapitre XXXV.

Ces motz entenduz, aulcuns d'entre eulx commencerent auoir frayeur, & se seignoient de toutes mains, pensans que ce feust vn Diable desguisé, & quelq'vn d'eulx, nommé Bon Ioan, capitaine des franctopins, tyra ses heures de sa braguette & cria assez hault, Agios ho theos[311]. Si tu es de Dieu sy parle, sy tu es de l'aultre sy t'en va[312]. Et pas ne s'en alloit, ce que entendirent plusieurs de la bande, & departoient de la compaignie, le tout notant & considerant Gymnaste. Pourtant feist semblant descendre de cheual, & quand feut pendent du cousté du montouer, feist soupplement le tour de l'estriuiere, son espee bastarde au cousté, & par dessoubz passé, se lança en l'air, & se tint des deux piedz sus la scelle, le cul tourné vers la teste du cheual. Puis dist. Mon cas va au rebours. Adoncq en tel poinct qu'il estoit feist la guambade sus vn pied, & tournant à senestre, ne faillit oncq de rencontrer sa propre assiete sans en rien varier. Dont dist Tripet, Ha, ne feray pas cestuy là pour ceste heure, & pour cause. Bren, dist Gymnaste, i'ay failly, ie voys defaire cestuy sault. Lors par grande force & agilité feist en tournant à dextre la gambade comme dauant. Ce faict, mist le poulce de la dextre sus l'arçon de la scelle, & leua tout le corps en l'air, se soustenant tout le corps sus le muscle, & nerf dudict poulce : & ainsi se tourna troys foys, à la quatriesme se renuersant tout le corps sans à rien toucher se guinda entre les deux aureilles du cheual, soudant tout le corps en l'air sus le poulce de la senestre : & en cest estat feist le tour du moulinet, puis frappant du plat de la main dextre sus le meillieu de la selle, se donna tel branle qu'il se assist sus la crope, comme font les damoiselles. Ce faict, tout à l'aise passe la iambe droicte par sus la selle, & se mist en estat de cheuaucheur, sus la croppe. Mais (dist il) mieulx vault que ie me mette entre les arsons : adoncq, se appoyant sus les poulces des deux mains à la crope dauant soy, se renuersa cul sus teste en l'air, & se trouua entre les arsons en bon maintien, puis d'vn sobresault leua tout le corps en l'air, & ainsi se tint piedz ioinctz

[311] *Agios ho theos.* Mots par lesquels commence le Trisagion des Grecs, pièce qu'on chante en grec et en latin, dans l'Église Romaine, à la messe du vendredi saint : Ἅγιος ὁ Θεος, ἅγιος ἰσχυρός, ἅγιος ἀθάναθος, ἐλέησον ἡμᾶς. « Le saint Dieu, le saint fort, le saint immortel, ayez pitié de nous. »

[312] *Si tu es de Dieu sy parle, sy tu es de l'aultre sy t'en va.* D'Aubigné a dit de même : « Le médecin s'écrie : si tu es de Dieu, parle ; si tu es de l'autre, va t'en. » (*Baron de Fæneste*, III, 24.) — *L'aultre* est une locution superstitieuse, employée pour désigner le diable qu'on craindrait de voir apparaître en prononçant son nom.

entre les arsons, & là tournoya plus de cent tours[313], les bras estenduz en croix, & crioit ce faisant à haulte voix. I'enrage, diables, i'enrage, i'enrage, tenez moy, diables, tenez moy, tenez. Tandis qu'ainsi voltigeoit, les marroufles en grand esbahissement disoient l'vng à l'autre. Par la mer dé[314], c'est vn lutin, ou vn diable ainsi deguisé. Ab hoste maligno libera nos, domine[315] : & fuyoient à la route, regardans darriere soy, comme vn chien qui emporte vn plumail. Lors Gymnaste voyant son aduantaige descend de cheual : desguaigne son espee, & à grands coups chargea sus les plus huppés, & les ruoit à grands monceaulx blessez, naurez, & meurtriz, sans que nul luy resistast, pensans que ce feust vn diable affamé, tant par les merueilleux voltigemens qu'il auoit faict, que par les propos que luy auoit tenu Tripet, en l'appellant pauure diable. Si non que Tripet en trahison luy voulut fendre la ceruelle de son espee lansquenette, mais il estoit bien armé, & de cestuy coup ne sentit que le chargement, & soubdain se tournant, lancea vn estoc volant audict Tripet, & ce pendent que icelluy se couuroit en hault, luy tailla d'vn coup l'estomac, le colon, & la moytié du foye, dont tomba par terre, & tombant rendit plus de quatre potees de souppes, & l'ame meslée parmy les souppes. Ce faict, Gymnaste se retyre, considerant que les cas de hazart iamais ne fault poursuyure iusques à leur periode : & qu'il conuient à tous cheualiers reuerentement traicter leur bonne fortune, sans la molester ny gehainer. Et monstant sus son cheual luy donne des esperons, tyrant droict son chemin vers la Vauguyon, & Prelinguand auecques luy.

[313] *Là tournoya plus de cent tours.* Sterne reproduit toute la première partie de ce chapitre, jusqu'à ces derniers mots, en y faisant seulement quelques légères suppressions, et il le donne comme la description des discussions théologiques. Cette singulière citation est ainsi amenée : « Je vous prie, monsieur Yorick, reprit mon oncle Toby, apprenez-moi ce que c'est qu'un théologien polémique. — La meilleure description que j'en aie jamais lue, capitaine Shandy, repartit Yorick, c'est celle qui est faite de deux d'entre eux dans le récit du combat singulier entre Gymnaste et le capitaine Tripet. Je l'ai dans ma poche. — Je voudrais bien l'entendre, dit vivement mon oncle Toby. — Vous l'entendrez, dit Yorick. » (*Tristram Shandy,* liv. V, ch. CXLVI, t. I, p. 444.) Et il en commence la lecture.

[314] *Par la mer dé.* Voyez ci-dessus p. 99, note sur la p. 54, l. 11.

[315] *Ab hoste maligno libera nos, domine.* « De l'ennemi malin délivre-nous, Seigneur. »

Comment Gargantua demollit le chasteau du Gué de vede, & comment ilz passerent le Gué. Chapitre XXXVI.

Venu que fut, raconta l'estat onquel auoit trouué les ennemys & du Stratageme qu'il auoit faict, luy seul contre toute leur caterue, afferment que ilz n'estoient que maraulx, pilleurs & brigans, ignorans de toute discipline militaire, & que hardiment ilz se missent en voye, car il leurs seroit tresfacile de les assommer comme bestes.

Adoncques monta Gargantua sus sa grande iument, accompaigné comme dauant auons dict. Et trouuant en son chemin vn hault & grand arbre[316], (lequel communement on nommoit l'arbre de sainct Martin, pource qu'ainsi estoit creu vn bourdon que iadis sainct Martin y planta) dist. Voicy ce qu'il me failloit. Cest arbre me seruira de bourdon & de lance. Et l'arrachit facilement de terre, & en ousta les rameaux, & le para pour son plaisir. Ce pendent sa iument pissa pour se lascher le ventre : mais ce fut en telle abondance qu'elle en feist sept lieues de deluge, & deriua tout le pissat au gué de Vede, & tant l'enfla deuers le fil de l'eau, que toute ceste bande des ennemys furent en grand horreur noyez, exceptez aulcuns qui auoient prins le chemin vers les cousteaux à gauche. Gargantua venu à l'endroict du boys de Vede feut aduisé par Eudemon que dedans le chasteau estoit quelque reste des ennemys, pour laquelle chose sçauoir Gargantua s'escria tant qu'il peut. Estez vous là, ou n'y estez pas ? Si vous y estez, n'y soyez plus : si n'y estez, ie n'ay que dire. Mais vn ribauld canonnier, qui estoit au machicoulys, luy tyra vn coup de canon, & le attainct par la temple dextre furieusement : toutesfoys ne luy feist pource mal en plus que s'il luy eust getté vne prune. Qu'est ce là ? dist Gargantua. Nous gettez vous icy des grains de raisins ? La vendange vous coustera cher : pensant de vray que le boulet feust vn grain de raisin. Ceulx qui estoient dedans le chasteau amuzez à la pille, entendant le bruit, coururent aux tours, & forteresses, & luy tirerent plus de neuf mille vingt & cinq coups de faulconneaux, & arquebouzes, visans tous à sa teste : & si menu tiroient contre luy qu'il s'escria. Ponocrates mon amy, ces mousches icy me aueuglent, baillez moy quelque rameau de ces saulles pour les chasser. Pensant des plombees & pierres d'artillerie que feussent mousches bouines.

[316] *Arbre.* Édit. antér. à 1535 : *Alne* (*Alnus*, aune) — 1535 : *Asne.*

Ponocrates l'aduisa que n'estoient aultres mousches que les coups d'artillerye que l'on tiroit du chasteau.

Alors chocqua de son grand arbre contre le chasteau, & à grans coups abastit & tours, & forteresses, & ruyna tout par terre. Par ce moyen feurent tous rompuz, & mis en pieces ceulx qui estoient en icelluy. De là partans arriuerent au pont du moulin, & trouuerent tout le gué couuert de corps mors, en telle foulle qu'ilz auoient enguorgé le cours du moulin, & c'estoient ceulx qui estoient peritz au deluge vrinal de la iument. Là feurent en pensement comment ilz pourroient passer, veu l'empeschement de ces cadaures. Mais Gymnaste dist. Si les diables y ont passé, ie y passeray fort bien. Les diables (dist Eudemon) y ont passé pour en emporter les ames damnees. Sainct Treignan (dist Ponocrates) par doncques consequence necessaire il y passera. Voyre, voyre, dist Gymnaste, ou ie demoureray en chemin. Et donnant des esperons à son cheual passa franchement oultre, sans que iamais son cheual eust fraieur des corps mors. Car il l'auoit acoustumé (selon la doctrine de Ælian) à ne craindre les armes ny corps mors[317]. Non en tuant les gens, comme Diomedes tuoyt les Traces, & Vlysses mettoit les corps de ses ennemys es pieds de ses cheuaulx, ainsi que raconte Homere[318] : mais en luy mettant vn phantosme parmy son foin, & le faisant ordinairement passer sus icelluy quand il luy bailloit son auoyne. Les troys aultres le suyuirent sans faillir, excepté Eudemon, duquel le cheual enfoncea le pied droict iusques au genoil dedans la pance d'vn gros & gras villain qui estoit là noyé à l'enuers, & ne le pouoit tirer hors : ainsi demouroit empestré, iusques à ce que Gargantua du bout de son baston enfondra le reste des tripes du villain en l'eau, ce pendent que le cheual leuoit le pied. Et (qui est chose merueilleuse en Hippiatrie) feut ledict cheual guery d'vn surot qu'il auoit en celluy pied, par l'atouchement des boyaux de ce gros marroufle.

[317] *Ne craindre les armes ny corps mors.* On trouve *armes* dans les deux premières éditions et dans Juste, 1537 ; les autres portent *ames* ; mais, comme le remarque Burgaud des Marets, le retour au texte primitif est impérieusement réclamé par le sens et par l'examen du passage d'Élien que traduit Rabelais. (Voyez : *De la nature des animaux*, liv. XVI, ch. 25)

[318] *Vlysses mettoit les corps de ses ennemys es pieds de ses cheuaulx, ainsi que raconte Homere.* Homère dit tout autre chose : « Ulysse traîne par les pieds les guerriers qui meurent sous le fer de Diomède, et les range de côté, pour que les chevaux de Rhésus passent sans peine. » (*Iliade,* X, 488)

Comment Gargantua soy peignant faisoit tomber de ses cheueulx les boulletz d'artillerye. Chapitre XXXVII.

Issvz la riue de Vede, peu de temps apres aborderent au chasteau de Grandgouzier, qui les attendoit en grand desir. A sa venue ilz le festoyerent à tour de bras : iamais on ne veit gens plus ioyeux, car Supplementum Supplementi chronicorum[319] dict que Gargamelle y mourut de ioye : ie n'en sçay rien de ma part, & bien peu me soucie ny d'elle ny d'aultre. La verité fut que Gargantua se refraischissant d'habillemens, & se testonnant de son pigne (qui estoit grand de cent cannes, appoincté de grandes dents de Elephans toutes entieres) faisoit tomber à chascun coup plus de sept balles de bouletz qui luy estoient demourez entre ses cheueulx à la demolition du boys de Vede. Ce que voyant Grandgousier son pere, pensoit que feussent pous, & luy dist. Dea, mon bon filz, nous as tu aporté iusques icy des esparuiers de Montagu ? Ie n'entendoys que là tu feisse residence. Adonc Ponocrates respondit. Seigneur, ne pensez que ie l'aye mis au colliege de pouillerie qu'on nomme Montagu, mieulx le eusse voulu mettre entre les guenaux de sainct Innocent, pour l'enorme cruaulté & villennie que ie y ay congneu. Car trop mieulx sont traictez les forcez entre les Maures & Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malautruz audict colliege. Et si i'estoys roy de Paris, le diable m'emport si ie ne metoys le feu dedans & faisoys brusler & principal & regens, qui endurent ceste inhumanité dauant leurs yeulx estre exercee.

Lors leuant vn de ces boulletz, dist. Ce sont coups de canon que n'a guyeres a repceu vostre filz Gargantua passant dauant le boys de Vede, par la trahison de vos ennemys. Mais ilz en eurent telle recompense qu'ilz sont tous periz en la ruine du chasteau : comme les Philistins par l'engin de Sanson, & ceulx que opprima la tour de Siloé, desquelz est escript, Luce xiij. Iceulx ie suis d'aduis que nous poursuyuons ce pendent que l'heur est pour nous.

[319] *Supplementum Supplementi chronicorum.* « Le Supplément du Supplément des chroniques. » Parodie des titres de certains ouvrages historiques du moyen âge où d'interminables suppléments s'ajoutent les uns aux autres. Voyez ci-dessus, p. 103, note sur la p. 58, l. 5.

Car l'occasion a tous ses cheueulx au front, quand elle est oultre passée, vous ne la pouez plus reuocquer, elle est chauue par le darriere de la teste, & iamais plus ne retourne.

Vrayement, dist Grandgousier, ce ne sera pas à ceste heure, car ie veulx vous festoyer pour ce soir, & soyez les tresbien venuz. Ce dict, on apresta le soupper & de surcroist feurent roustiz seze beufz, troys genisses, trente & deux veaux, soixante & troys cheureaux moissonniers, quatre vingt quinze moutons, troys cens gourretz de laict à beau moust, vnze vingt perdrys, sept cens becasses, quatre cens chappons de Loudunoys & Cornouaille, six mille poulletz & autant de pigeons, six cens gualinottes, quatorze cens leuraux, troys cens & troys hostardes, & mille sept cens hutaudeaux : de venaison l'on ne peut tant soubdain recouurir, fors vnze sangliers qu'enuoya l'abbé de Turpenay, & dix & huict bestes fauues que donna le seigneur de Grandmont : ensemble sept vingt faisans qu'enuoya le seigneur des Essars, & quelques douzaines de Ramiers, de oiseaux de riuiere, de Cercelles, Buours, Courles, Pluuiers, Francolys, Crauans, Tyransons, Vanereaux, Tadournes, pocheculliers, pouacres, Hegronneaux, Foulques, Aigrettes, Ciguoingnes, Cannes petieres, Oranges, Flammans, (qui sont phœnicopteres) Terrigoles, poulles de Inde, force Coscossons, & renfort de potages. Sans poinct de faulte y estoit de viures abondance, & feurent aprestez honnestement par Fripesaulce, Hoschepot & Pilleuerius, cuisiniers de Grandgousier. Ianot, Micquel & Verrenet apresterent fort bien à boyre.

Comment Gargantua mangea en sallade six pelerins. Chapitre XXXVIII.

Le propos requiert, que racontons ce qu'aduint à six pelerins qui venoient de sainct Sebastien, pres de Nantes, & pour soy herberger celle nuict de peur des ennemys s'estoient mussez au iardin dessus les poyzars entre les choulx & lectues. Gargantua se trouua quelque peu alteré & demanda si l'on pourroit trouuer de lectues pour faire sallade. Et entendent qu'il y en auoit des plus belles & grandes du pays, car elles estoient grandes comme pruniers ou noyers, y voulut aller luy mesmes, & en emporta en sa main ce que bon luy sembla, ensemble emporta les six pelerins, lesquelz auoient si grand paour, qu'ilz ne ausoient ny parler ny tousser.

Les lauant doncques premierement en la fontaine, les pelerins disoient en voix basse l'vn à l'aultre. Qu'est il de faire ? Nous noyons icy entre ces lectues. Parlerons nous ? mais si nous parlons il nous tuera comme espies. Et comme ilz deliberoient ainsi, Gargantua les mist auecques ses lectues dedans vn plat de la maison, grand comme la tonne de Cisteaulx[320], & auecques huille, & vinaigre & sel, les mangeoit pour soy refraichir dauant souper, & auoit ia engoullé cinq des pelerins, le sixiesme estoit dedans le plat, caché soubz vne lectue, excepté son bourdon qui apparoissoit au dessus.

Lequel voyant Grandgousier dist à Gargantua. Ie croy que c'est là vne corne de limasson, ne le mangez poinct.

Pour quoy ? dist Gargantua. Ilz sont bons tout ce moys. Et tyrant le bourdon, ensemble enleua le pelerin & le mangeoit tresbien. Puis beut vn horrible traict de vin pineau, & attendirent que l'on apprestast le souper. Les pelerins ainsi deuorez se tirerent hors les meulles de ses dents le mieulx que faire peurent, & pensoient qu'on les eust mys en quelque basse fousse des prisons. Et lors que Gargantua beut le grand traict, cuyderent noyer en sa bouche[321], & le torrent du vin presque les emporta au gouffre de son estomach :

[320] *Grand comme la tonne de Cisteaulx.* « Robert Cenault, qui dans son traité *De vera mensurarum ponderumque ratione,* aux feuillets 30 & 31 de l'édition de 1547, parle de la tonne prétendue de Cîteaux, dit que de son temps elle subsistoit encore en son entier, quoi que la tradition du lieu fût que c'étoit saint Bernard qui l'avoit fait construire. Elle tenoit, dit-il, près de 300 muis… Mais Rabelais & tous ceux qui depuis ou avant lui ont parlé de cette prétendue tonne de Cîteaux se sont mépris. Ils devoient dire de Clervaux. » (Le Duchat)

[321] *Lors que Gargantua beut le grand traict, cuyderent noyer en sa bouche.* Souvenir des *Grandes Croniques* : « beut tellement quil mist la dicte riuiere a sec. Lors les citoyens qui estoyent tombez en sa gueulle furent tous noyes. » (Voyez ci-dessus, p. 47)

toutesfoys saultans auec leurs bourdons comme font les micquelotz, se mirent en franchise l'oree des dentz. Mais par malheur l'vn d'eux tastant auecques son bourdon le pays à sçauoir s'ilz estoient en sceureté, frappa rudement en la faulte d'vne dent creuze[322], & ferut le nerf de la mandibule, dont feist tresforte douleur à Gargantua, & commença crier de raige qu'il enduroit. Pour doncques se soulaiger du mal, feist aporter son curedentz, & sortant vers le noyer grollier vous denigea messieurs les pelerins.

Car il arrapoit l'vn par les iambes, l'aultre par les espaules, l'aultre par la bezace, l'aultre par la foilluze, l'aultre par l'escharpe, & le pauure haire qui l'auoit feru du bourdon, le accrochea par la braguette, toutesfoys ce luy fut vn grand heur, car il luy percea vne bosse chancreuze, qui le martyrisoit depuis le temps qu'ilz eurent passé Ancenys.

Ainsi les pelerins denigez s'en fuyrent à trauers la plante à beau trot, & appaisa la douleur. En laquelle heure feut appellé par Eudemon pour soupper, car tout estoit prest. Ie m'en voys doncques (dist il) pisser mon malheur. Lors pissa si copieusement, que l'vrine trancha le chemin aux pelerins, & furent contrainctz passer la grande boyre. Passans de là par l'oree de la touche en plain chemin, tomberent tous, excepté Fournillier, en vne trape qu'on auoit faict pour prandre les loups à la trainnee. Dont escapperent moyennant l'industrie dudict Fournillier, qui rompit tous les lacz & cordages.

De là issus, pour le reste de celle nuyct coucherent en vne loge pres le Couldray. Et là feurent reconfortez de leur malheur par les bonnes parolles d'vn de leur compaignie nommé Lasdaller, lequel leur remonstra que ceste aduenture auoit esté predicte par Dauid[323], Ps. Cum exurgerent homines in nos, forte viuos deglutissent nos, quand nous feusmes mangez en salade[324] au grain du sel. Cum irasceretur furor eorum in nos, forsitan aqua absorbuisset

---

[322] *Frappa rudement en la faulte d'vne dent creuze.* « Troys qui tomberent dedans sa dent creuse. » (*Grandes Croniques,* édit. de 1533. Voyez ci-dessus p. 47, note 1)

[323] *Par Dauid.* Psaume CXXIII, 2e verset, jusqu'à la fin. En voici la traduction : « Lorsque les hommes s'élevaient contre nous, peut-être nous eussent-ils dévorés vivants. — Lorsque leur fureur s'allumait contre nous, peut-être l'eau nous aurait engloutis. — Notre âme a passé au travers d'un torrent. — Béni le Seigneur, qui ne nous a pas donnés en proie à leurs dents ! — Notre âme, comme un passereau, a été arrachée du lacs des chasseurs. — Le lacs a été rompu, et nous avons été délivrés. — Notre aide… »

[324] *Quand nous feusmes mangez en salade.* Cette phrase et les suivantes, qui commencent également par *quand,* font allusion à un vieux cantique des pèlerins de Saint Jacques :
Quand nous partismes de France,
Hélas mon Dieu !
Quand nous fusmes dans la Saintonge,
.....
Quand nous fusmes au port de Blaye,
.....
Quand nous fusmes dedans Saint-Jacques.

nos, quand il beut le grand traict. Torrentem pertransiuit anima nostra, quand nous passames la grande boyre. Forsitan pertransisset anima nostra aquam intolerabilem, de son vrine, dont il nous tailla le chemin. Benedictus dominus qui non dedit nos in captionem dentibus eorum. Anima nostra, sicut passer, erepta est de laqueo venantium, quand nous tombasmes en la trape. Laqueus contritus est, par Fournillier, & nos liberati sumus. Adiutorium nostrum, &c.

Comment le moyne feut festoyé par Gargantua, & des beaulx propos qu'il tint en souppant. Chapitre XXXIX.

Qvand Gargantua feut à table & la premiere poincte des morceaux feut baufree, Grandgousier commença raconter la source & la cause de la guerre meue entre luy & Picrochole, & vint au poinct de narrer comment frere Ien des entommeurs auoit triumphé à la defence du clous de l'abbaye, & le loua au dessus des prouesses de Camille, Scipion, Pompee, Cesar, & Themistocles. Adoncques requist Gargantua que sus l'heure feust enuoyé querir, affin qu'auecques luy on consultast de ce qu'estoit à faire. Par leur vouloir l'alla querir son maistre d'hostel, & l'admena ioyeusement auecques son baston de croix sus la mulle de Grandgousier. Quand il feut venu, mille charesses, mille embrassemens, mille bons iours feurent donnez. Hes, frere Ian mon amy, frere Ian mon grand cousin, frere Ian de par le diable, l'acollee, mon amy. A moy la brassee. Cza, couillon, que ie te esrene de force de t'acoller. Et frere Ian de rigoller. Iamais homme ne feut tant courtoys ny gracieux. Cza, cza, dist Gargantua, vne escabelle icy aupres de moy, à ce bout. Ie le veulx bien (dist le Moyne) puis qu'ainsi vous plaist. Page, de l'eau : boute, mon enfant, boute, elle me refraischira le faye. Baille icy que ie guargarize. Deposita cappa[325], dist Gymnaste, oustons ce froc. Ho, par dieu (dist le Moyne) mon gentilhomme, il y a vn chapitre in statutis ordinis[326] : auquel ne plairoit le cas. Bren (dist Gymnaste) bren, pour vostre chapitre. Ce froc vous romp les deux espaules. Mettez bas. Mon amy (dist le moyne) laisse le moy : car par dieu ie n'en boy que mieulx. Il me faict le corps tout ioyeux[327]. Si ie le laisse, messieurs les pages en feront des iarretieres : comme il me feut faict vne foys à Coulaines. D'auantaige, ie n'auray nul appetit. Mais si en cest habit ie m'assys à table, ie boiray, par dieu, & à toy, & à ton cheual. Et de hayt. Dieu guard de mal la compaignie. Ie auoys souppé. Mais pour ce ne mangeray ie poinct moins. Car

[325] *Deposita cappa.* « La chape ôtée. » Mots qui, dans les rituels, indiquent les cas où l'officiant doit retirer ce vêtement.

[326] *In statutis ordinis.* « Dans les statuts de l'ordre. »

[327] *Il me faict le corps tout ioyeux.* Dans *Le moyen de parvenir* (p. 70), un religieux « va prendre vn mouton mignon, qui estoit au préau, & l'enueloppa de son froc ; puis vint à son pere, & le lui montra. Ce mouton bondissoit, sautoit, faisoit l'enragé. « Eh bien ! mon pere, que dites-vous de cela ? l'estois iadis vn mouton, comme celui-là ; auiourd'hui i'ai le froc, qui me fait ainsi pétiller ! »

i'ay vn estomac paué, creux comme la botte sainct Benoist[328], tousiours ouuert comme la gibbessiere d'vn aduocat. De tous poissons, fors que la tanche[329], prenez l'aesle de la Perdrys, ou la cuisse d'vne Nonnain : n'est ce falotement mourir quand on meurt le caiche roidde[330] ? Nostre prieur ayme fort le blanc de chappon. En cela (dist Gymnaste) il ne semble poinct aux renars : car des chappons, poules, pouletz qu'ilz prenent, iamais ne mangent le blanc. Pourquoy ? (dist le moine) Par ce (respondit Gymnaste) qu'ils n'ont poinct de cuisiniers à les cuyre. Et s'ilz ne sont competentement cuitz ilz demeurent rouges & non blancs. La rougeur des viandes est indice qu'elles ne sont assez cuytes. Exceptez les gammares & escriuices que l'on cardinalize à la cuyte. Feste Dieu Bayart, dist le moyne, l'enfermier de nostre abbaye n'a doncques la teste bien cuyte, car il a les yeulx rouges comme vn iadeau de vergne. Ceste cuisse de Leurault est bonne pour les goutteux[331].

A propos truelle[332], pourquoy est ce que les cuisses d'vne damoizelle sont tousiours fraisches ? Ce problesme (dist Gargantua) n'est ny en Aristoteles, ny en Alexandre Aphrodisé, ny en Plutarque. C'est (dist le Moyne) pour trois causes : par lesquelles vn lieu est naturellement refraischy. Primo : pour ce que l'eau decourt tout du long. Secundo : pour ce que c'est vn lieu vmbrageux, obscur, & tenebreux, auquel iamais le Soleil ne luist. Et tiercement, pour ce qu'il est continuellement esuenté des ventz du trou de bize, de chemise[333], &

---

[328] *Creux comme la botte sainct Benoist.* « C'est ainsi qu'est appelée la grande tonne de Saint-Benoît qui est à Bologne, et *botta* en italien signifie une bouteille, du latin *butta.* » (*Les Rabelais de Huet,* p. 29)

[329] *De tous poissons, fors que la tanche.* La suite de ce proverbe est, ainsi que l'indique Estienne (*Précellence du langage françois,* p. 181) :
Pren le dos & laisse la panche.
Mais le moine passe, sans achever, à une autre idée. Du Fail, dans ses *Propos rustiques,* dit (t. I, p. 108) : « De tous poissons, fors de la Tenche : prenez les ailes d'vn Chapon, neantmoins qu'aucuns docteurs dient d'vne garce. »

[330] *Quand on meurt le caiche roidde ?* « On tient par une plaisante tradition que l'érection après la mort arrive à ceux qui ont joui d'une religieuse, ce qui a donné lieu à ce vers, *Qui monachâ potitur, virgâ tendente moritur,* rapporté premièrement par Joannes Vincentius Metulinus sur le 18. chapitre du grécisme d'Ebrard & depuis par Leonellus Faventinus c. 75, 2. partis *Practicæ medicinalis,* cité par H. Kornma. C. 5. *de linea amoris,* p. 123. Le même Metulinus rapporte le vers de cette autre manière : *Arrectus moritur monachâ quicumque potitur.* » (Le Duchat)

[331] *Ceste cuisse de Leurault est bonne pour les goutteux.* Selon Pline (XXVIII, 16), qui conseille ce remède, il suffit de le porter sur soi : « podagras quidam mitigari tradunt pede leporis abscisso si quis secum assidue habeat. »

[332] *A propos truelle.* Ce proverbe est répété dans le *tiers livre,* ch. XVIII (t. II, p. 93), d'une façon plus complète : « C'est bien à propous truelle, Dieu te guard de mal masson. »

[333] *Esuenté des ventz du trou de bize, de chemise.* Le passage suivant servira à éclaicir la première de ces locutions :
A tout heure, soit froit ou chault,
Il fault souffler au trou de bise.
(*Poésies françoises des* XV^e^ *&* XVI^e^ *siècles,* t. III, p. 169 : *Les Secretz & Loix de Mariage*)
Quant au vent « de chemise, » il est ainsi défini dans la *Légende de Pierre Faifeu* (ch. XLIX) :

d'abondant de la braguette. Et de hayt. Page, à la humerie. Crac, crac, crac. Que dieu est bon, qui nous donne ce bon piot. I'aduoue dieu, si i'eusse esté au temps de Iesuchrist, i'eusse bien engardé que les iuifz ne l'eussent prins au iardin de Oliuet. Ensemble le diable me faille si i'eusse failly de coupper les iarretz à messieurs les Apostres qui fuyrent tant laschement apres qu'ilz eurent bien souppé, & laisserent leur bon maistre au besoing. Ie hayz plus que poizon vn homme qui fuyt quand il fault iouer des cousteaux. Hon, que ie ne suis roy de France pour quatre vingtz ou cent ans[334]. Par dieu, ie vous metroys en chien courtault les fuyars de Pauye. Leur fiebure quartaine. Pourquoy ne mouroient ilz là plus tost que laisser leur bon prince en ceste necessité ? N'est il meilleur & plus honorable mourir vertueusement bataillant, que viure fuyant villainement ? Nous ne mangerons gueres d'oysons ceste annee. Ha, mon amy, baille de ce cochon. Diauol, il n'y a plus de moust[335]. Germinauit

---

Or la coustume a la femme souuent
A son mary faire boyre son vent,
Que gaudisseurs, sans en faire aultre mise,
Nomment & dyent le vent de la chemise.
On lui attribuait une grande influence sur la prospérité du ménage :
Ainsi vng vent de la chemise
Fera tout cest appoinctement.
(Coquillart, *Droits nouveaux,* t. I, p. 81, *Bibl. elzév.*)
Plusieurs niaiz si ont sans doubte
Ainsi du vent de la chemise.
(Coquillart, *Monologue des Perruques,* t. II, p. 284)
Bien le sçaura patheliner,
Car elle est duycte luy donner
Affin de fournir à la mise
Par foys du vent de la chemise.
(*Poésies françoises des* XV^e^ *&* XVI^e^ *siècles,* t. II, p. 12 : *Sermon des Maulx de mariage*)
… Pour finable remise,
On vous donra du vent de la chemise.
(*Poésies françoises des* XV^e^ *&* XVI^e^ *siècles,* t. III, p. 135 : *Ny trop tost ny trop tard marié*)
Du Fail (t. II, p. 249) parle assez longuement, mais en termes peu intelligibles de « ce terrible & exorbitant vent de la chemise, duquel vous autres mariez faictes tant de cas. »

[334] *Hon, que ie ne suis roy de France pour quatre vingtz ou cent ans.*
Ha ! que ne suis-ie Roy pour cent ou six vingts ans !
(Regnier, *satire* VI, p. 46)

[335] *Il n'y a plus de moust.* C'est-à-dire de sauce pour le cochon. Nous trouverons plus loin dans un menu (liv. IV, chap. LIX, t. II, p. 478) des « cochons au moust. » Cette exclamation : « Il n'y a plus de moust » éveille chez le moine une idée libre. Il la complète par cette phrase latine : *Germinauit radix Iesse,* « la racine de Jessé a germé, » qui fait allusion à ce passage d'Isaïe (chap. XI, v. 1) : « Et egredietur virga de radice Jessæ, et flos de radice ascendet. »
Il faut remarquer que *Jessé* était l'équivalent de *J'ai soif* suivant la prononciation populaire d'alors. Dans la *Farce de Pernet* (*Ancien théâtre françois,* t. II, p. 366) un ignorant à qui on apprend à lire et à qui on dit *b* comprend *bois* et répond :
Ie ne puis boire si souuent.
Le professeur continue et dit *c,* l'élève comprend *soif,* et reprend :
Et i'ay le dyable si i'ay soif !
Dans une autre pièce (*Farce d'vn qui se fait examiner pour estre prebstre. — Ancien théâtre françois,* t. II, p. 384) *a b c* est pris par l'élève dans le sens de *a bé sé* « a bien soif » :

radix Iesse. Ie renye ma vie, ie meurs de soif. Ce vin n'est des pires. Quel vin beuuiez vous à Paris ? Ie me donne au diable, si ie n'y tins plus de six moys pour vn temps maison ouuerte à tous venens. Congnoissez vous frere Claude des haulx Barrois[336] ? O le bon compaignon que c'est. Mais quelle mousche l'a picqué ? Il ne faict rien que estudier de puis ie ne sçay quand. Ie n'estudie poinct de ma part. En nostre abbaye nous ne estudions iamais, de peur des auripeaux. Nostre feu abbé disoit que c'est chose monstrueuse veoir vn moyne sçauant. Par dieu, monsieur mon amy, magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes[337]. Vous ne veistes oncques tant de lieures comme il y en a ceste annee. Ie n'ay peu recouurir ny Aultour, ny tiercelet de lieu du monde. Monsieur de la Bellonniere m'auoit promis vn Lanier, mais il m'escripuit n'a gueres qu'il estoit deuenu patays. Les perdris nous mangeront les aureilles mesouan. Ie ne prens poinct de plaisir à la tonnelle. Car ie y morfonds. Si ie ne cours, si ie ne tracasse, ie ne suis poinct à mon aize. Vray est que saultant les hayes & buissons, mon froc y laisse du poil. I'ay recouuert vn gentil leurier. Ie donne au diable si luy eschappe lieure. Vn lacquays le menoit à monsieur de Mauleurier : ie le destroussay : feis ie mal ? Nenny, frere Iean (dist Gymnaste) nenny, de par tous les diables, nenny. Ainsi, dist le moyne, à ces diables, ce pendent qu'ilz durent.

Vertus dieu, qu'en eust faict ce boyteux ? Le cor dieu, il prent plus de plaisir quand on luy faict present d'vn bon couble de beufz. Comment (dist Ponocrates) vous iurez, frere Iean ?

Ce n'est (dist le moyne) que pour orner mon langaige[338]. Ce sont couleurs de rethorique Ciceroniane.

Il sçait toute sa rethoricque,
Courant comme son a b c.
— Par bieu, ie suis tout mort de soif.
Enfin, dans *La Fricassée crotestyllonnée* (v. 591), on trouve aussi, parmi des équivoques sur le nom des lettres, c dans le sens de soif :
Qu'as-tu ? — C.
Cela explique pourquoi frère Jean dit : « Ie meurs de soif, » après avoir prononcé le nom de *Jessé.*

[336] *Claude des haulx Barrois.* Édit. ant. à 1535 : *Claude de sainct Denys.* Cette désignation, comme le remarque Burgaud des Marets, a probablement été modifiée parce qu'elle désignait trop clairement quelqu'un de bien connu.

[337] *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.* « Les plus grands clercs ne sont pas les plus grands sages. » Montaigne a cité cet axiome latin (*Essais,* liv. I, chap. XXIV, t. I, p. 160), et Regnier l'a traduit de la sorte (sat. III, p. 29) :
Pardieu les plus grands clers ne sont pas les plus fins.

[338] *Vous iurez… ? Ce n'est … que pour orner mon langaige.* « Cette pensée est proverbiale en Poitou :
… P'r orny son laingaige,
O faut jury de bon couraige. (*Conte Poit.*)
(Burgaud des Marets)

Pourquoy les Moynes sont refuys du monde, & pourquoy les vngs ont le nez plus grand que les aultres. Chapitre XXXX.

Foy de christian (dist Eudemon) ie entre en grande resuerie considerant l'honnesteté de ce moyne. Car il nous esbaudist icy tous. Et comment doncques est ce qu'on rechasse les moynes de toutes bonnes compaignies : les appellans Trouble feste, comme abeilles chassent les freslons d'entour leurs rousches ? Ignauum fucos pecus (dict Maro) a presepibus arcent[339]. A quoy respondit Gargantua. Il n'y a rien si vray que le froc, & la cogule tire à soy les opprobres, iniures & maledictions du monde, tout ainsi comme le vent dict Cecias attire les nues[340]. La raison peremptoire est : par ce qu'ilz mangent la merde du monde, c'est à dire les pechez[341], & comme machemerdes l'on les reiecte en leurs retraictz : ce sont leurs conuentz & abbayes, separez de conuersation politicque comme sont les retraictz d'vne maison. Mais si entendez pourquoy vn cinge en vne famille est tousiours mocqué & herselé, vous entendrez pourquoy les moynes sont de tous refuys, & des vieux & des ieunes. Le cinge ne guarde poinct la maison[342], comme vn chien : il ne tire pas

[339] *Ignauum fucos pecus… a presepibus arcent.* « Elles chassent de leurs demeures les frelons, lâche troupeau. » (Virgile, *Géorgiques,* liv. V)

[340] *Tout ainsi comme le vent dict Cecias attire les nues.* « Est etiam ventus nomine Cœcias, quem Aristoteles ita flare dicit, ut nubes non procul propellat, sed ut à sese vocet. » (Aulu Gelle, II, XXIII). C'est un vent du nord-ouest.

[341] *Ilz mangent la merde du monde, c'est à dire les pechez.* « Peccata populi mei comedent. » (*Osée,* IV, 8)

[342] *Le cinge ne guarde poinct la maison, comme vn chien.* Ce passage est imité de Plutarque : « Voyez le singe, il n'est pas propre à garder la maison des larrons comme le chien, ny à porter sur son dos comme le cheual, ny à labourer la terre comme le bœuf… ainsi est-il du flatteur. » (*Comment on pourra discerner le flatteur d'auec l'amy,* chap. LXI, t. XIX, p. 297). Voltaire a paraphrasé à son tour Rabelais dans ces jolis vers du *Pauvre diable* :

Nous faisons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre et bondit sous son maître ;
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guérêt où mes épis vont naître ;
L'âne me plaît : son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché ;
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéants.
Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe,
C'est le cheval ; un Pequet, un Pleneuf,

l'aroy, comme le beuf : il ne produict ny laict, ny laine, comme la brebis : il ne porte pas le faiz, comme le cheual.

Ce qu'il faict est tout conchier & degaster, qui est la cause pourquoy de tous repceoyt mocqueries & bastonnades.

Semblablement vn moyne (i'entends de ces ocieux moynes) ne laboure, comme le paisant : ne garde le pays, comme l'homme de guerre : ne guerist les malades, comme le medicin : ne presche ny endoctrine le monde, comme le bon docteur euangelicque & pedagoge : ne porte les commoditez & choses necessaires à la republicque, comme le marchant. Ce est la cause pourquoy de tous sont huez & abhorrys. Voyre mais (dist Grandgousier) ilz prient dieu pour nous. Rien moins (respondist Gargantua).

Vray est qu'ilz molestent tout leur voisinage à force de trinqueballer leurs cloches.

(Voyre, dist le Moyne, vne messe, vnes matines, vnes vespres bien sonneez, sont à demy dictes). Ilz marmonnent grand renfort de legendes & pseaulmes nullement par eux entenduz. Ilz content force patenostres entrelardees de longs Aue Mariaz, sans y penser ny entendre. Et ce ie appelle mocquedieu, non oraison. Mais ainsi leurs ayde dieu s'ilz prient pour nous, & non par paour de perdre leurs miches & souppes grasses. Tous vrays Christians, de tous estatz, en tous lieux, en tous temps prient dieu, & l'esperit prie & interpelle pour iceulx : & dieu les prent en grace. Maintenant tel est nostre bon frere Iean. Pourtant chascun le soubhaite en sa compaignie.

Il n'est poinct bigot, il n'est poinct dessiré, il est honeste, ioyeux, deliberé, bon compaignon.

Il trauaille, il labeure, il defent les opprimez, il conforte les affligez, il subuient es souffreteux, il garde les clous de l'abbaye. Ie foys (dist le moyne) bien d'aduantaige. Car en despeschant nos matines & anniuersaires on cueur, ensemble ie fois des chordes d'arbaleste, ie polys des matraz & guarrotz, ie foys des retz[343] & des poches à prendre les connis. Iamais ie ne suis oisif. Mais or cza, à boyre, à boyre, cza. Aporte le fruict. Ce sont chastaignes du boys d'Estrocz. Auec bon vin nouueau, voy vous là composeur de petz. Vous n'estez encores ceans amoustillez ? Par dieu ie boy à tous guez, comme vn cheual de promoteur. Gymnaste luy dist. Frere Iean, oustez ceste rouppie que vous pend

---

Un trafiquant, un commis est le bœuf ;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.

[343] *Ie foys des retz*. Frère Jean aurait pu alléguer en faveur de sa conduite l'autorité de Saint Jérôme qui dit au moine Rustic : « Facito aliquid operis : ut semper te Diabolus inveniat occupatum… fiscellam texe junco… texantur et lina capiendis piscibus. » (Canon *Nunquam. De quotidianis operibus monachorum,* dist. 5)

au nez. Ha, ha (dist le Moyne), serois ie en dangier de noyer, veu que suis en l'eau iusques au nez ? Non, non. Quare ? Quia elle en sort bien, mais poinct n'y entre. Car il est bien antidoté de pampre.

O mon amy, qui auroit bottes d'hyuer de tel cuir, hardiment pourroit il pescher aux huytres. Car iamais ne prendroient eau. Pourquoy (dist Gargantua) est ce que frere Iean a si beau nez ? Par ce (respondit Grandgousier) que ainsi dieu l'a voulu[344], lequel nous faict en telle forme & telle fin, selon son diuin arbitre, que faict vn potier ses vaisseaulx. Par ce (dist Ponocrates) qu'il feut des premiers à la foyre des nez[345]. Il print des plus beaulx & plus grands. Trut auant (dist le moyne) selon vraye Philosophie monasticque, c'est par ce que ma nourrice auoit les tetins moletz, en la laictant mon nez y enfondroit comme en beurre, & là s'esleuoit & croissoit comme la paste dedans la met.

---

[344] *Par ce* (*respondit Grandgousier*) *que ainsi dieu l'a voulu.* « Il n'y a qu'une seule cause, répliqua mon oncle Toby. Pourquoi le nez d'un homme est-il plus long que celui d'un autre, si ce n'est parce que Dieu l'a voulu ainsi ? — C'est la solution de Grandgousier, dit mon père. » (Sterne, *Tristram Shandy,* liv. III, pag. 279, chap. LXXXV, t. I)

[345] *Il feut des premiers à la foyre des nez.* « A nasorum promontorio redivi et nasum speciosissimum, egregiissimumque quem unquam sortitus est, acquisivi. (*Slawkenbergii fabella.* Sterne, *Tristram Shandy,* liv. III, chap. LXXXVI, t. I, p. 288). Dans une caricature de Gavarni un gamin dit à un passant : « Y a-t-i donc tant de quoi être comme ça faraud !… parce que le jour de la distribution des nez on s'aura levé à trois heures du matin ! »

[346] *Les durs tetins de nourrices font les enfans camuz.* C'est aussi l'opinion d'Ambroise Paré. Bouchet dans sa 24e *sérée* (*Des Nourrices,* t. IV, p. 65) allègue en ces termes cette double autorité : « Ne voudrois pas que leurs tetins fussent si durs, que les enfans en deuinssent camus, comme Rabelais & Paré l'asseurent. » Bonaventure des Périers dit également (*Nouvelles recréations et joyeux devis,* t. II, p. 188. *Bibl. elzév.*) : « Ce mesme personnage… estoit de ceux qu'on dit qui ont esté allaictez d'vne nourrice ayant les tetins durs, contre lesquelz le nez rebouche & deuient mousse. »
Sterne n'a eu garde d'oublier cette particularité ; « Ambroise Paré convainquit mon père… que la longueur et la beauté du nez étaient dues simplement à l'état mou et flasque de la gorge de la nourrice, comme l'aplatissement et la petitesse des nez exigus l'étaient à la fermeté et à la répulsion élastique du même organe de nutrition dans les sujets pleins de vie et de santé ; — ce qui, quoique heureux pour la femme, était la ruine de l'enfant, attendu que son nez était si rabroué, si repoussé, si comprimé et si refroidi par là, qu'il n'arrivait jamais *ad mensuram suam legitimam ;* mais que dans le cas où la gorge de la nourrice ou mère était flasque et molle, en s'y enfonçant, dit Paré, comme dans du beurre, le nez était fortifié, nourri, engraissé, rafraichi, restauré, et en voie de perpétuelle croissance. » (*Tristram Shandy,* liv. III, chap. LXXXII, t. I, p. 274)

[347] *Ad formam nasi cognoscitur ad te leuaui.* « A la forme du nez on connaît. J'ai élevé vers toi » *Ad te leuaui…* Ces mots reviennent souvent dans les psaumes : *Ad te levavi oculos meos,* ps. CXXII, 1 ; *Ad te levavi animam meam,* ps. CXLII, 8, etc.
On n'en finirait point si l'on voulait recueillir les nombreux témoignages relatifs à la croyance populaire à laquelle il est fait allusion ici. En voici un tiré de la *Farce de Maistre Mimin* (*Ancien théâtre françois,* t. II, p. 339) :

I'ay ouy dire à maistre Mengin
Qu'il auoit le plus bel engin
Que iamais enfant peult porter ;
Il ne s'en fault que rapporter
A son nez, voyla qui l'enseigne.

Les durs tetins de nourrices font les enfans camuz[346]. Mais guay, guay, ad formam nasi cognoscitur ad te leuaui[347]. Ie ne mange iamais de confitures[348]. Page, à la humerie[349]. Item, rousties.

[348] *Ie ne mange iamais de confitures.* Éloi Johanneau, pensant que cette phrase se rapporte à ce qui suit, fait à ce sujet cette remarque, adoptée par Regis : « Propos de buveur, parce que les confitures et autres sucreries nuisent au goût du vin. » Je crois que la phrase, au lieu de se rapporter à ce qui suit, est relative à ce qui précède, et que frère Jean veut faire entendre que dans ses exploits amoureux il n'a nul besoin de se réconforter.
Nous avons le cœur bon, &, dans nos aventures
Nous ne fûmes jamais hommes à confitures.
(Corneille, *La suite du Menteur*, acte II, sc. VI)

[349] *Page, à la humerie. Item, rousties.* « Page, à boire, et aussi des rôties ! »

Comment le moyne feist dormir Gargantua, & de ses heures & breuiaire. Chapitre XXXXI.

Le souper acheué, consulterent sus l'affaire instant, & feut conclud que enuiron la minuict ilz sortiroient à l'escarmouche pour sçauoir quel guet & diligence faisoient leurs ennemys. En ce pendent, qu'ilz se reposeroient quelque peu pour estre plus frais. Mais Gargantua ne pouoit dormir en quelque façon qu'il se mist. Dont luy dist le moyne. Ie ne dors iamais bien à mon aise, sinon quand ie suis au sermon, ou quand ie prie Dieu. Ie vous supplye, commençons vous & moy les sept pseaulmes pour veoir si tantost ne serez endormy.

L'inuention pleut tresbien à Gargantua.

Et commenceant le premier pseaulme, sus le poinct de Beati quorum[350], s'endormirent & l'vn & l'aultre. Mais le moyne ne faillit oncques à s'esueiller auant la minuict, tant il estoit habitué à l'heure des matines claustralles. Luy esueillé tous les aultres esueilla, chantant à pleine voix la chanson. Ho, Regnault, reueille toy, veille[351], O Regnault reueille toy. Quand tous furent esueillez, il dict. Messieurs, l'on dict, que matines commencent par tousser & souper par boyre. Faisons au rebours, commençons maintenant noz matines, par boyre, & de soir à l'entree de soupper nous tousserons à qui mieulx mieulx. Dont dist Gargantua. Boyre si tost apres le dormir ? Ce n'est vescu en diete de medicine. Il se fault premier escurer l'estomach des superfluitez & excremens.

C'est, dist le moyne, bien mediciné.

Cent diables me saultent au corps s'il n'y a plus de vieulx hyurognes, qu'il n'y a de vieulx medicins[352]. I'ay composé auecques mon appetit en telle paction, que tousiours il se couche auecques moy, & à cela ie donne bon ordre le iour durant : aussy auecques moy il se lieue. Rendez tant que vouldrez voz cures, ie m'en voys apres mon tyrouer[353]. Quel tyrouer (dist Gargantua) entendez vous ? Mon breuiaire, dist le Moyne. Car tout ainsi que les faulcon-

[350] *Sus le poinct de Beati quorum.* Ce sont les deux premiers mots du psaume XXXI : « Heureux ceux dont les iniquités ont été remises… »

[351] *Ho, Regnault, reueille toy, veille.* M. Tarbé des Sablons, qui a recueilli cette chanson dans son *Romancero de Champagne,* l'a regardée comme un souvenir de Regnault de Montauban.

[352] *S'il n'y a plus de vieulx hyurognes, qu'il n'y a de vieulx medicins.*
Jean le Houx a imité ce passage :
On voict souuent vieillir vn bon yurongne,
Et mourir ieune vn sçauant medecin.
(*Vau de vire* LXXI)

[353] *Mon tyrouer.* Voyez ci-dessus, p. 77, la note sur la ligne 15 de la page 21.

niers dauant que paistre leurs oyseaux les font tyrer quelque pied de poulle, pour leurs purger le cerueau des phlegmes, & pour les mettre en appetit, ainsi prenant ce ioyeux petit breuiaire au matin, ie m'escure tout le poulmon, & voy me là prest à boyre.

A quel vsaige (dist Gargantua) dictez vous ces belles heures ? A l'vsaige (dist le moyne) de Fecan, à troys pseaulmes & troys leçons[354], ou rien du tout qui ne veult. Iamais ie ne me assubiectis à heures : les heures sont faictez pour l'homme, & non l'homme pour les heures. Pourtant ie foys des miennes à guise d'estriuieres, ie les acourcis ou allonge quand bon me semble. Breuis oratio penetrat celos, longa potatio euacuat scyphos[355].

Ou est escript cela ? Par ma foy (dist Ponocrates) ie ne sçay, mon petit couillaust, mais tu vaulx trop. En cela (dist le Moyne) ie vous ressemble. Mais Venite apotemus[356]. L'on apresta carbonnades à force & belles souppes de primes, & beut le moyne à son plaisir.

Aulcuns lui tindrent compaignie, les aultres s'en deporterent. Apres, chascun commença soy armer & accoustrer. Et armerent le moyne contre son vouloir, car il ne vouloit aultres armes que son froc dauant son estomach, & le baston de la croix en son poing. Toutesfoys à leur plaisir feut armé de pied en cap, & monté sus vn bon coursier du royaulme, & vn gros braquemart au cousté. Ensemble Gargantua, Ponocrates, Gymnaste, Eudemon, & vingt & cinq des plus aduentureux de la maison de Grandgousier, tous armez à l'aduantaige, la lance au poing, montez comme sainct George : chascun ayant vn harquebouzier en crope.

---

[354] *A troys pseaulmes & troys leçons.* Encore un souvenir de la *Farce de Patelin* (Acte II, sc. 5, p. 52) :
Et cest auocat portatif
A trois leçons & à trois pseaumes.
« Cette façon de parler, dit Le Duchat, est empruntée du Breviaire, où les heures sont fixées à plus ou moins de psaumes & de leçons, suivant que le jour est plus ou moins solemnel. »

[355] *Breuis oratio penetrat celos, longa potatio euacuat scyphos.* « Une courte oraison pénètre les cieux, une longue buverie vide les coupes. » Mais cela ne rend pas les allitérations entre *oratio* et *potatio, celos* et *scyphos.*

[356] *Venite apotemus.* « Venez, buvons. » *Apotemus* est ici pour *potemus.* C'est une allusion au *Venite adoremus* des matines : « Venez, adorons. » Rabelais, du reste, n'a pas imaginé cette facétie : il y a un vieil « *Invitatoyre bachique,* qui travestit sans vergogne le *Venite adoremus* en cinq ou six strophes irrévérencieuses terminées par ce refrain : « Ecce bonum vinum, venite potemus » (Aubertin, *Hist. de la langue et de la littér. française au moyen âge,* t. I, p. 526)

Comment le Moyne donne couraige à ses compaignons, & comment il pendit à vne arbre. Chapitre XLII.

Or s'en vont les nobles champions à leur aduenture, bien deliberez d'entendre quelle rencontre fauldra poursuyure, & dequoy se fauldra contregarder, quand viendra la iournée de la grande & horrible bataille. Et le Moyne leur donne couraige, disant. Enfans, n'ayez ny paour ny doubte. Ie vous conduiray seurement. Dieu & sainct Benoist soient auecques nous. Si i'auoys la force de mesmes le couraige, par la mort bieu ie vous les plumeroys comme vn canart. Ie ne crains rien fors l'artillerie. Toutesfoys ie sçay quelque oraison, que m'a baillé le soubsecretain de nostre abbaye, laquelle guarentist la personne de toutes bouches à feu. Mais elle ne me profitera de rien. Car ie n'y adiouste poinct de foy. Toutesfoys mon baston de croix fera diables. Par dieu, qui fera la cane de vous aultres, ie me donne au diable si ie ne le fays moyne en mon lieu & l'encheuestre de mon froc. Il porte medicine à couhardise de gens. Auez point ouy parler du leurier de monsieur de Meurles, qui ne valloit rien pour les champs ? Il luy mist vn froc au col : par le corps dieu, il n'eschappoit ny lieure ny regnard deuant luy, & que plus est couurit toutes les chiennes du pays, qui auparauant estoit esrené, & frigidis & de maleficiatis[357]. Le Moyne disant ces parolles en cholere passa soubz vn noyer tyrant vers la saullaye, & embrocha la visiere de son heaulme à la roupte d'vne grosse branche du noyer. Ce non obstant donna fierement des esperons à son cheual, lequel estoit chastouilleur à la poincte, en maniere que le cheual bondit en auant, & le moyne voulant deffaire sa visiere du croc, lasche la bride, & de la main se pend aux branches : ce pendent que le cheual se desrobe dessoubz luy.

Par ce moyen demoura le Moyne pendent au noyer, & criant à l'aide & au meurtre, protestant aussi de trahison. Eudemon premier l'aperceut, & appellant Gargantua. Sire, venez & voyez Absalon pendu. Gargantua venu considera la contenence du moyne : & la forme dont il pendoit, & dist à Eudemon. Vous auez mal rencontré le comparant à Absalon. Car Absalon se pendit par les cheueux, mais le moyne ras de teste s'est pendu par les aureilles.

[357] *De frigidis & maleficiatis.* « Des froids et maléficiés. » Titre 15 du livre IV des Décrétales, « venerable rubricque » que Rabelais cite encore plus loin, t. II, p. 74. Bouchet y fait allusion à son tour (*Serées,* t. I, p. 183) : « Le Iuge, la femme presente, interrogue le mary de ce qu'il n'auoit eu la compagnie de sa femme, luy demandant s'il estoit point des froides queuës, & de frigidis & maleficiatis. » — Dans l'édition de 1542, que nous suivons d'ordinaire, le *de* a été passé ; dans la nôtre il a été transposé par suite d'une erreur d'impression.

Aydez moy (dist le Moyne) de par le diable. N'est il pas bien le temps de iazer ? Vous me semblez les prescheurs decretalistes, qui disent que quiconques voira son prochain en dangier de mort, il le doibt sus peine d'excommunication trisulce plus tout admonnester de soy confesser & mettre en estat de grace que de luy ayder.

Quand doncques ie les voiray tombez en la riuiere, & prestz d'estre noyez, en lieu de les aller querir & bailler la main, ie leur feray vn beau & long sermon[358] de contemptu mundi, & fuga seculi[359] : & lors qu'ilz seront roides mors, ie les iray pescher. Ne bouge (dist Gymnaste) mon mignon, ie te voys querir, car tu es gentil petit monachus. Monachus in claustro[360] non valet oua duo, sed quando est extra, bene valet triginta. I'ay veu des pendus plus de cinq cens, mais ie n'en veis oncques qui eust meilleure grace en pendilant, & si ie l'auoys aussi bonne, ie vouldroys ainsi pendre toute ma vye. Aurez vous (dist le Moyne) tantost assez presché ? Aidez moy de par dieu, puis que de par l'aultre ne voulez[361]. Par l'habit que ie porte, vous en repentirez, tempore & loco prelibatis[362]. Allors descendit Gymnaste de son cheual, & montant au noyer souleua le moyne par les goussetz d'vne main, & de l'aultre deffist sa visiere du croc de l'arbre, & ainsi le laissa tomber en terre, & soy apres. Descendu que feut, le Moyne se deffist de tout son arnoys, & getta l'vne piece apres l'aultre parmy le champ, & reprenant son baston de la croix remonta sus son cheual, lequel Eudemon auoit retenu à la fuite. Ainsi s'en vont ioyeusement tenans le chemin de la saullaye.

[358] *Vn beau & long sermon.* Voyez La Fontaine : *L'Enfant & le Maistre d'escole.*

[359] *De contemptu mundi, & fuga seculi.* « Sur le mépris du monde & la fuite du siècle (la retraite). »

[360] *Monachus in claustro…* Eloi Johanneau a le premier mis sous forme de couplet ce passage latin écrit en deux lignes par de Marsy :
Monachus in claustro
Non valet oua duo ;
Sed, quando est extra,
Bene valet triginta.
« Un moine dans son cloître ne vaut pas deux œufs ; mais quand il en est hors, il en vaut bien trente. »

[361] *Puis que de par l'aultre ne voulez.* Voyez ci-dessus, p. 131, note sur la ligne 11 de la page 132.

[362] *Tempore & loco prelibatis.* « En temps & lieu. »

Comment l'escharmouche de Picrochole feut rencontré par Gargantua. Et Comment le Moyne tua le capitaine Tyrauant, & puis fut prisonnier entre les ennemys. Chapitre XLIII.

Picrochole, à la relation de ceulx qui auoient euadé à la roupte lors que Tripet fut estripé, feut esprins de grand courroux, ouyant que les diables auoient couru suz ses gens, & tint son conseil toute la nuict, au quel Hastiueau & Toucquedillon conclurent que sa puissance estoit telle qu'il pourroit defaire tous les diables d'enfer s'ilz y venoient. Ce que Picrochole ne croyoit du tout, aussy ne s'en defioit il.

Pourtant enuoya soubz la conduicte du conte Tyrauant, pour descouurir le pays, seize cens cheualiers tous montez sus cheuaulx legiers, en escarmousche, tous bien aspergez d'eau beniste, & chascun ayant pour leur signe vne estolle en escharpe, à toutes aduentures, s'ilz rencontroient les diables, que par vertus tant de ceste eau Gringorienne, que des estolles, yceulx feissent disparoir & esuanouyr. Coururent doncques iusques pres la Vau Guyon & la maladerye, mais oncques ne trouuerent personne à qui parler, dont repasserent par le dessus, & en la loge & tugure pastoral, pres le Couldray, trouuerent les cinq pelerins. Lesquelz liez & baffouez emmenerent, comme s'ilz feussent espies, non obstant les exclamations, adiurations, & requestes qu'ilz feissent. Descendus de là vers Seuillé, furent entenduz par Gargantua. Lequel dist à ses gens. Compaignons, il y a icy rencontre & sont en nombre trop plus dix foys que nous. Chocquerons nous sus eulx ? Que diable (dist le moyne) ferons nous doncq ? Estimez vous les hommes par nombre, & non par vertus & hardiesse ?

Puis s'escria. Chocquons, diables, chocquons. Ce que entendens les ennemys pensoient certainement que feussent vrays diables, dont commencerent fuyr à bride auallee, excepté Tyrauant, lequel coucha sa lance en l'arrest, & en ferut à toute oultrance le moyne au milieu de la poictrine, mais rencontrant le froc horrifique, rebouscha par le fer, comme si vous frappiez d'vne petite bougie contre vne enclume. Adoncq le moyne auec son baston de croix luy

donna entre col & collet sus l'os Acromion si rudement qu'il l'estonna : & feit perdre tout sens & mouement, & tomba es piedz du cheual.

Et voyant l'estolle qu'il portoit en escharpe, dist à Gargantua. Ceulx cy ne sont que prebstres, ce n'est q'vn commencement de moyne : par sainct Iean, ie suis moyne parfaict, ie vous en tueray comme de mousches. Puis le grand gualot courut apres, tant qu'il atrapa les derniers & les abbastoit comme seille, frapant à tors & à trauers. Gymnaste interrogua sus l'heure Gargantua s'ilz les debuoient poursuyure. A quoy dist Gargantua. Nullement. Car selon vraye discipline militaire, iamais ne fault mettre son ennemy en lieu de desespoir. Par ce que telle necessité luy multiplie sa force, & accroist le couraige, qui ia estoit deiect & failly. Et n'y a meilleur remede de salut à gens estommiz & recreuz que de ne esperer salut aulcun[363]. Quantes victoires ont esté tollues des mains des vaincqueurs par les vaincuz, quand ilz ne se sont contentés de raison : mais ont attempté du tout mettre à internition & destruire totallement leurs ennemys, sans en vouloir laisser vn seul pour en porter les nouuelles. Ouurez tousiours à voz ennemys toutes les portes & chemins[364], & plus tost leurs faictes vn pont d'argent, affin de les renuoyer. Voyre mais (dist Gymnaste) ilz ont le moyne. Ont ilz (dist Gargantua) le moyne ? Sus mon honneur, que ce sera à leur dommaige. Mais affin de suruenir à tous azars, ne nous retirons pas encores, attendons icy en silence. Car ie pense ia assez congnoistre l'engin de noz ennemys : ilz se guident par sort non par conseil. Iceulx ainsi attendens soubz les noiers, ce pendent le moyne poursuyuoit chocquant tous ceulx qu'il rencontroit sans de nully auoir mercy. Iusque à ce qu'il rencontra vn cheualier qui portoit en crope vn des pauures pelerins, & là, le voulent mettre à sac, s'escria le pelerin. Ha, monsieur le priour mon amy, monsieur le priour, sauuez moy, ie vous en prie. Laquelle parolle entendue se retournerent arriere les ennemys, & voyans que là n'estoit que le moyne, qui faisoit cest esclandre, le chargerent de coups, comme on faict vn asne de boys, mais de tout rien ne sentoit, mesmement quand ilz frapoient sus son froc, tant il auoit la peau dure. Puis le baillerent à guarder à deux archiers, & tournans bride ne veirent personne contre eulx, dont exstimerent que Gargantua estoit fuy auecques sa bande. Adoncques coururent vers les Noyrettes tant roiddement qu'ilz peurent pour les rencontrer, & laisserent là le moyne seul auecques des archiers de guarde. Gargantua entendit le bruit, & hennissement des cheuaulx, & dist à ses

[363] *Ne esperer salut aulcun.*
Una salus victis nullam sperare salutem.
(Virgile, *Æneid.,* II, v. 354)

[364] *Ouurez tousiours à voz ennemys toutes les portes & chemins.* « Molte volte apersero (gli Romani) al nimico quella via che essi gli potevano chiudere. (Machiavel. *Disc.,* III)

gens. Compaignons, i'entends le trac de noz ennemys, & ia apperçoy aulcuns d'iceulx qui viennent contre nous à la foulle. Serrons nous icy, & tenons le chemin en bon ranc : par ce moyen nous les pourrons recepuoir à leur perte & à nostre honneur.

Comment le Moyne se deffist de ses guardes, & comment l'escarmouche de Picrochole feut deffaicte. Chapitre XLIIII.

Le Moyne, les voyant ainsi departir en desordre, coniectura qu'ilz alloient charger sus Gargantua & ses gens, & se contristoit merueilleusement de ce qu'il ne les pouoit secourir. Puis aduisa la contenence de ses deux archiers de guarde, lesquelz eussent voluntiers couru apres la troupe pour y butiner quelque chose & tousiours regardoient vers la vallee en laquelle ilz descendoient.

Daduantaige syllogisoit disant. Ces gens icy sont bien mal exercez en faictz d'armes. Car oncques ne me ont demandé ma foy, & ne me ont ousté mon braquemart.

Soubdain apres tyra son dict braquemart, & en ferut l'archier qui le tenoit à dextre, luy coupant entierement les venes iugulaires, & arteres spagitides du col, auecques le guarguareon, iusques es deux adenes : & retirant le coup, luy entreouurit la mouelle spinale entre la seconde & tierce vertebre. La tomba l'archier tout mort. Et le moyne, detournant son cheual à gauche courut sus l'aultre, lequel voyant son compaignon mort & le moyne aduentaigé sus soy cryoit à haulte voix. Ha, monsieur le priour[365] ie me rendz, monsieur le priour, mon bon amy, monsieur le priour. Et le moyne cryoit de mesmes. Monsieur le posteriour, mon amy, monsieur le posteriour[366], vous aurez sus voz posteres. Ha (disoit l'archier) monsieur le priour, mon mignon, monsieur le priour, que dieu vous face abbé. Par l'habit (disoit le moyne) que ie porte, ie vous feray icy cardinal. Rensonnez vous les gens de religion ? Vous aurez vn chapeau rouge à ceste heure de ma main[367]. Et l'archier cryoit. Monsieur le priour, monsieur

[365] *Ha, monsieur le priour.* Les moines étaient très flattés d'être appelés « monsieur le prieur » ou « dignité. » — « Il y a trois sortes de gens qui n'aiment point à estre appelez par leur nom ; comme vous diriez chiens & chats, moines, ministres, prestres, putains & basteleurs… Il faut dire *mignon, monsieur le prieur, nostre maistre,* etc. » (*Le Moyen de parvenir,* p. 172) — « Depuis qu'on a nommé vn cheual *haquenée,* vn moine ou vn chanoine *dignité,* & qu'on a appelé vn chat *minon.* Et de fait huchez vn moine, & luy dites : *moine,* il se faschera. » (*Idem,* p. 332)

[366] *Monsieur le posteriour.* Dans son colloque intitulé *Le Pèlerinage* (*Peregrinatio Religionis ergo*) Érasme dit que le sous-prieur est le prieur postérieur : « Hic qui priori proximus est prior est posterior. »

[367] *Vous aurez vn chapeau rouge à ceste heure de ma main.* C'est-à-dire : Je vous couperai la tête. « Nous voyons que Menot mesmement se plaind que de son temps, quand il y auoit des prescheurs qui vouloyent mener la verité en chaire auec eux, on les menaçoit de les faire cardinaux, sans aller iusques à Romme, & leur

le priour, monsieur l'abbé futeur, monsieur le cardinal, monsieur le tout. Ha, ha, hes, non, Monsieur le priour, mon bon petit seigneur le priour, ie me rends à vous[368]. Et ie te rends (dist le moyne) à tous les diables. Lors d'vn coup luy tranchit la teste, luy coupant le test sus les os petrux, & enleuant les deux os bregmatis & la commissure sagittale auecques grande partie de l'os coronal, ce que faisant luy tranchit les deux meninges, & ouurit profondement les deux posterieurs ventricules du cerueau, & demoura le craine pendent sus les espaules à la peau du pericrane par derriere, en forme d'vn bonnet doctoral, noir par dessus, rouge par dedans. Ainsi tomba roidde mort en terre. Ce faict, le Moyne donne des esperons à son cheual & poursuyt la voye que tenoient les ennemys, lesquelz auoient rencontré Gargantua & ses compaignons au grand chemin, & tant estoient diminuez au nombre pour l'enorme meurtre que y auoit faict Gargantua auecques son grand arbre, Gymnaste, Ponocrates, Eudemon, & les aultres, qu'ilz commençoient soy retirer à diligence, tous effrayez & perturbez de sens & entendement comme s'ilz veissent la propre espece & forme de mort dauant leurs yeulx.

Et comme vous voyez vn asne, quand il a au cul vn œstre Iunonicque, ou vne mouche qui le poinct, courir ça & là sans voye ny chemin, gettant sa charge par terre, rompant son frain & renes, sans aulcunement respirer ny prandre repos, & ne sçayt on qui le meut, car l'on ne veoit rien qui le touche. Ainsi fuyoient ces gens de sens desprouueuz, sans sçauoir cause de fuyr : tant seulement les poursuit vne terreur Panice laquelle auoient conceue en leurs ames.

Voyant le moyne que toute leur pensee n'estoit si non à guaigner au pied, descend de son cheual, & monte sus vne grosse roche qui estoit sus le chemin, & auecques son grand braquemart, frappoit sus ces fuyars à grand tour de bras sans se faindre ny espargner. Tant en tua & mist par terre, que son braquemart rompit en deux pieces. Adoncques pensa en soy mesmes que c'estoit assez massacré & tué, & que le reste debuoit eschapper pour en porter les nouuelles. Pourtant saisit en son poing vne hasche de ceulx qui là gisoient mors, & se retourna de rechief sus la roche, passant temps à veoir fouyr les ennemys,

---

faire porter le chappeau rouge : ne plus ne moins que S. Iean ayant amené la verité en la cour d'Herode, y laissa la teste. » (Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote,* chap. IX, t. I, p. 110)
D'estre archeuesque tu as enuye,
Tirant qui a tant fait de mal !
Mais tu seras fait cardinal
Maugré toute ta tirannie :
Ort chancellier !
(Chanson contre le chancelier Antoine Duprat. Voyez dans les *Documents inédits, Captivité du Roi François I* par M. A. Champollion-Figeac, p. 373)

[368] *Ie me rends à vous.* Ce dialogue rappelle celui de Louis XI avec les ambassadeurs génois : « Sire, nous nous donnons à vous. — Et moi je vous donne à tous les diables. »

& cullebuter entre les corps mors, excepté que à tous faisoit laisser leurs picques, espees, lances & hacquebutes, & ceulx qui portoient les pelerins liez, il les mettoit à pied & deliuroit leurs cheuaulx aux dictz pelerins, les retenent auecques soy l'oree de la haye, & Toucquedillon, lequel il retint prisonnier.

Comment le moyne amena les pelerins, & les bonnes parolles que leur dist Grangousier. Chapitre XLV.

Ceste escarmouche paracheuee se retyra Gargantua auecques ses gens excepté le Moyne, & sus la poincte du iour se rendirent à Grandgousier, lequel en son lict prioit dieu pour leur salut & victoire. Et les voyant tous saultz & entiers les embrassa de bon amour, & demanda nouuelles du moyne. Mais Gargantua luy respondit que sans doubte leurs ennemys auoient le moyne. Ilz auront (dist Grandgousier) doncques male encontre. Ce que auoit esté bien vray. Pourtant encores est le prouerbe en vsaige, de bailler le moyne à quelcun. Adoncques commenda qu'on aprestast tresbien à desieuner, pour les refraischir. Le tout apresté l'on appella Gargantua, mais tant luy greuoit de ce que le moyne ne comparoit aulcunement, qu'il ne vouloit ny boyre ny manger. Tout soubdain le moyne arriue, & des la porte de la basse court, s'escria. Vin frays, vin frays, Gymnaste mon amy. Gymnaste sortit & veit que c'estoit frere Ian qui amenoit cinq pelerins, & Toucquedillon prisonnier. Dont Gargantua sortit au deuant, & luy feirent le meilleur recueil que peurent, & le menerent dauant Grandgousier, lequel l'interrogea de toute son aduenture. Le moyne luy disoit tout : & comment on l'auoit prins, & comment il s'estoit deffaict des archiers, & la boucherie qu'il auoit faict par le chemin, & comment il auoit recouuert les pelerins, & amené le capitaine Toucquedillon.

Puis se mirent à bancqueter ioyeusement tous ensemble. Ce pendent Grandgousier interrogeoit les pelerins, de quel pays ilz estoient, dont ilz venoient & ou ilz alloient. Lasdaller pour tous respondit. Seigneur, ie suis de sainct Genou en Berry,

Cestuy cy est de Paluau,

Cestuy cy est de Onzay,

Cestuy cy est de Argy,

Et cestuy cy est de Villebrenin. Nous venons de sainct Sebastian, pres de Nantes, & nous en retournons par noz petites iournees. Voyre mais (dist Grandgousier) qu'alliez vous faire à sainct Sebastian ?

Nous allions (dist Lasdaller) luy offrir noz votes contre la peste.

O (dist Grandgousier) pauures gens, estimez vous que la peste vienne de

sainct Sebastian[369] ? Ouy vrayement (respondit Lasdaller), noz prescheurs nous l'afferment.

Ouy (dist Grandgousier), les faulx prophetes vous annoncent ilz telz abuz ? Blasphement ilz en ceste façon les iustes & sainctz de dieu, qu'ilz les font semblables aux diables, qui ne font que mal entre les humains ? Comme Homere escript que la peste fut mise en l'oust des Gregoys par Apolo, & comme les Poetes faignent vn grand tas de Veioues & dieux malfaisans. Ainsi preschoit à Sinays vn Caphart, que sainct Antoine metoit le feu es iambes.

Sainct Eutrope faisoit les hydropiques[370].

Sainct Gildas les folz[371].

Sainct Genou les gouttes[372]. Mais ie le puniz en tel exemple quoy qu'il me appellast Heretique, que depuis ce temps Caphart quiconques n'est auzé entrer en mes terres. Et m'esbahys si vostre roy les laisse prescher par son royaulme telz scandales. Car plus sont à punir que ceulx qui par art magicque ou aultre engin auroient mis la peste par le pays. La peste ne tue que le corps. Mais telz imposteurs empoisonnent les ames[373].

Luy disans ces parolles, entra le moyne tout deliberé, & leurs demanda. Dont estes vous, vous aultres pauures hayres ? De sainct Genou, dirent ilz. Et comment (dist le moyne) se porte l'abbé Tranchelion, le bon beuueur ? Et les moynes, quelle chere font ilz ? Le cor dieu, ilz biscotent voz femmes ce pendent que estes en romiuage. Hinhen (dist Lasdaller) ie n'ay pas peur de la mienne. Car qui la verra de iour ne se rompera ia le col pour l'aller visiter la nuict. C'est (dist le moyne) bien rentré de picques. Elle pourroit estre aussi layde que Proserpine, elle aura, par dieu, la saccade, puisqu'il y a moynes au tour. Car vn bon ouurier mect indifferentement toutes pieces en œuure. Que i'aye la verolle, en cas que ne les trouuiez engroissees à vostre retour. Car seulement l'ombre du clochier d'vne abbaye est feconde.

---

[369] *Estimez vous que la peste vienne de sainct Sebastian ?* Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote* (chap. XXXVIII, t. II, p. 256), témoigne aussi de cette singulière superstition : « Chacun de ces saincts peut enuoyer la mesme maladie de laquelle il peut guarir. Et qu'ainsi soit, quand on dit le mal S. Main, le mal S. Ian, c'est aussi bien à dire le mal qu'ils enuoyent que le mal duquel ils guarissent. »

[370] *Sainct Eutrope faisoit les hydropiques.* « Quand on a faict S. Eutrope medecin des hydropiques, ie croy qu'on a confondu Eutrope auec Hydrope. » (Estienne, *Apologie pour Hérodote,* p. 241)

[371] *Sainct Gildas les folz.* Saint Gildas présidait probablement à la folie parce que Gilles était un nom qu'on donnait aux niais, aux sots, dans les anciennes farces.

[372] *Sainct Genou les gouttes.* « Quant à S. Genou, qui guarit la goutte, c'est pource que ceste maladie se loge volontiers au genou. » (Estienne, *Apologie pour Hérodote,* p. 241)

[373] *Mais telz imposteurs empoisonnent les ames.* Édition antérieure à 1535, 1535 et Juste 1537 : *Mais ces predications diabolicques infectionnent les ames des pauures & simples gens.*

C'est (dist Gargantua) comme l'eau du Nile en Egypte, si vous croyez Strabo, & Pline lib. vij. chap. iij.[374] aduisez que c'est de la miche, des habitz, & des corps.

Lors dist Grandgousier. Allez vous en, pauures gens, au nom de dieu le createur, lequel vous soit en guide perpetuelle. Et dorenauant ne soyez faciles à ces otieux & inutilles voyages. Entretenez voz familles, trauaillez chascun en sa vacation, instruez voz enfans, & viuez comme vous enseigne le bon Apostre sainct Paoul. Ce faisans vous aurez la garde de dieu, des anges, & des sainctz auecques vous, & n'y aura peste ny mal qui vous porte nuysance. Puis les mena Gargantua prendre leur refection en la salle : mais les pelerins ne faisoient que souspirer, & dirent à Gargantua. O que heureux est le pays qui a pour seigneur vn tel homme. Nous sommes plus edifiez & instruictz en ces propos qu'il nous a tenu, qu'en tous les sermons que iamais nous feurent preschez en nostre ville. C'est (dist Gargantua) ce que dict Platon lib. v de rep. que lors les republiques seroient heureuses, quand les roys philosopheroient ou les philosophes regneroient[375]. Puis leur feist emplir leurs bezaces de viures, leurs bouteilles de vin, & à chascun donna cheual pour soy soulager au reste du chemin, & quelques carolus pour viure.

[374] *Si vous croyez Strabo, & Pline lib. vij. chap. iij.* Strabon (liv. XV) remarque que les femmes égyptiennes avaient quelquefois quatre enfants d'une seule couche. Aristote, dit-il, rapporte même que l'une d'elles en eut sept. — Quant à Pline, il fait des observations du même genre et déclare que l'eau du fleuve est prolifique.

[375] *C'est* (*dist Gargantua*) *ce que dict Platon lib. V de rep. que lors les republiques seroient heureuses, quand les roys philosopheroient ou les philosophes regneroient.* Voici le texte de Platon (collect. Didot, t. II, p. 99, l. 31) : Ἐὰν μὴ… ἢ οἱ φιλόσοφοι βασιλεύσωσιν ἐν ταῖς πόλεσιν, ἢ οἱ βασιλῆς τε νῦν λεγόμενοι καὶ δυνάσται φιλοσοφήσωσι… οὐκ ἔστι κακῶν παῦλα… ταῖς πόλεσι. Amyot, dans une lettre adressée à Pontus de Tyard en 1577, applique cette pensée aux espérances que donnait le commencement du règne de Henri III. (*Pleiade françoise, les œuvres poetiques de Pontus de Tyard,* notice, p. xxiij). Appien ne partageait pas cette opinion de Platon : « Non seulement à Athènes Ariston, avant lui Critias et ceux qui philosophèrent avec Critias et servirent sa tyrannie, mais encore en Italie des pythagoriciens, et hors d'Athènes, en Grèce, plusieurs de ceux qu'on appela *les sept sages,* ont saisi le pouvoir pour gouverner et tyranniser, plus cruellement que les tyrans ordinaires. » (*Histoire romaine,* Livre *sur la guerre de Mithridate,* chap. XXVII)

Comment Grandgousier traicta humainement Toucquedillon prisonnier. Chapitre XLVI.

Tovcqvedillon fut presenté à Grandgousier, & interrogé par icelluy sus l'entreprinze & affaires de Picrochole, quelle fin il pretendoit par ce tumultuaire vacarme. A quoy respondit que sa fin & sa destinee estoit de conquester tout le pays s'il pouoit, pour l'iniure faicte à ses fouaciers. C'est (dist Grandgousier) trop entreprint, qui trop embrasse peu estrainct. Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaulmes auecques dommaige de son prochain frere christian : ceste imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibalz, Scipions, Cesars & aultres telz est contraire à la profession de l'euangile, par lequel nous est commandé, guarder, sauluer, regir & administrer chascun ses pays & terres, non hostilement enuahir les aultres. Et ce que les Sarazins & Barbares iadis appelloient prouesses, maintenant nous appellons briguanderies, & meschansetez. Mieulx eust il faict soy contenir en sa maison, royallement la gouuernant, que insulter en la mienne, hostillement la pillant, car par bien la gouuerner l'eust augmentee, par me piller sera destruict. Allez vous en au nom de dieu : suyuez bonne entreprinse, remonstrez à vostre roy les erreurs que congnoistrez, & iamais ne le conseillez, ayant esgard à vostre profit particulier, car auecques le commun est aussy le propre perdu. Quand est de vostre ranczon, ie vous la donne entierement, & veulx que vous soient rendues armes & cheual : ainsi fault il faire entre voisins & anciens amys, veu que ceste nostre difference, n'est poinct guerre proprement.

Comme Platon li. v. de rep.[376] vouloit estre non guerre nommee, ains sedition, quand les Grecz meuuoient armes les vngs contre les aultres. Ce que si par male fortune aduenoit, il commande qu'on vse de toute modestie. Si guerre la nommez, elle n'est que superficiaire : elle n'entre poinct au profond cabinet de noz cueurs. Car nul de nous n'est oultragé en son honneur : & n'est question en somme totale, que de rabiller quelque faulte commise par nos gens, i'entends & vostres & nostres. Laquelle encores que congneussiez, vous doibuiez laisser couler oultre, car les personnages querelans estoient plus à contempner, que à ramenteuoir, mesmement leurs satisfaisant selon le grief, comme ie me suis offert. Dieu sera iuste estimateur de nostre different,

[376] *Comme Platon li. V. de rep.* Voyez collection Didot, t. II, p. 97, l. 18.

lequel ie supplye plus tost par mort me tollir de ceste vie, & mes biens deperir dauant mes yeulx, que par moy ny les miens en rien soit offensé. Ces parolles acheuees, appella le moyne, & dauant tous luy demanda, frere Ian, mon bon amy, estez vous qui auez prins le capitaine Toucquedillon icy present ? Syre (dist le moyne) il est present, il a eage & discretion, i'ayme mieulx que le sachez par sa confession, que par ma parolle. Adoncques dist Toucquedillon. Seigneur, c'est luy veritablement qui m'a prins, & ie me rends son prisonnier franchement.

L'auez vous (dist Grandgousier au moyne) mis à rançon ? Non, dist le moyne. De cela ie ne me soucie. Combien (dist Grandgousier) vouldriez vous de sa prinse ? Rien, rien (dist le moyne) cela ne me mene pas. Lors commanda Grandgousier, que present Toucquedillon feussent contez au moyne soixante & deux mille saluz[377], pour celle prinse. Ce que feut faict ce pendent qu'on feist la collation au dict Toucquedillon, au quel demanda Grandgousier s'il vouloit demourer auecques luy, ou si mieulx aymoit retourner à son roy ? Toucquedillon respondit, qu'il tiendroit le party lequel il luy conseilleroit. Doncques (dist Grandgousier) retournez à vostre roy, & dieu soit auecques vous. Puis luy donna vne belle espee de Vienne, auecques le fourreau d'or faict à belles vignettes d'orfeuerie, & vn collier d'or pesant sept cens deux mille marcz, garny de fines pierreries, à l'estimation de cent soixante mille ducatz, & dix mille escuz[378] par present honorable. Apres ces propos monta Toucquedillon sus son cheual. Gargantua pour sa seureté luy bailla trente hommes d'armes, & six vingtz archiers soubz la conduite de Gymnaste, pour le mener iusques es portes de la Rocheclermaud, si besoing estoit. Icelluy departy le moyne rendit à Grandgousier les soixante & deux mille salutz qu'il auoit repceu, disant. Syre, ce n'est ores, que vous doibuez faire telz dons. Attendez la fin de ceste guerre, car l'on ne sçait quelz affaires pourroient suruenir. Et guerre faicte sans bonne prouision d'argent n'a qu'vn souspirail de vigueur.

[377] *Soixante & deux mille saluz.* « Les *saluts* étaient une monnaie d'or qui datait de Charles VI et avait eu cours sous Charles VII, frappée surtout par les rois d'Angleterre, Henri V et Henri VI, se disant rois de France ; le type de ces pièces était la salutation de l'Ange à la sainte Vierge ; il avait déjà été employé sur des monnaies d'argent des princes de la maison d'Anjou, rois de Naples et comtes de Provence ; le salut d'or vaudrait environ 12 francs. » (Cartier, *De la numismatique de Rabelais. Revue numismatique,* 1847, p. 340)

[378] *Cent soixante mille ducatz, & dix mille escuz.* « Les *ducats* dont veut parler l'auteur étaient ceux de Venise ; ils avaient un grand cours dans toute l'Europe ; la France n'a jamais fabriqué de monnaie de ce nom ; les ducats de Venise valent intrinsèquement 11 fr. 85 c. Les *écus d'or* valaient un peu moins que les saluts. » (Cartier, p. 341)

[379] *Les nerfz des batailles sont les pecunes.* « Pecuniæ belli civilis nervi sunt. » (Tacite, *Histoires,* II, 24)

Les nerfz des batailles sont les pecunes[379]. Doncques (dist Grandgousier) à la fin ie vous contenteray par honneste recompense, & tous ceulx qui me auront bien seruy.

Comment Grandgousier manda querir ses legions, & comment Toucquedillon tua Hastiueau, puis fut tué par le commandement de Picrochole. Chapitre XLVII.

En ces mesmes iours, ceulx de Bessé, du Marché vieux, du bourg sainct Iacques, du Trainneau, de Parillé, de riuiere, des roches sainct Paoul, du Vau breton, de Pautillé, du Brehemont, du pont de Clain, de Crauant, de Grandmont, des Bourdes, de la ville au Mere, de Huymes, de Segré, de Hussé, de sainct Louant, de Panzoust, des Coldreaulx, de Verron, de Coulaines, de Chosé, de Varenes, de Bourgueil, de l'isle Boucard, du Croulay, de Narsay, de Candé, de Montsoreau, & aultres lieux confins, enuoierent deuers Grandgousier ambassades, pour luy dire qu'ilz estoient aduertis des tordz que luy faisoit Picrochole, & pour leur ancienne confederation, ilz luy offroient tout leur pouoir tant de gens, que d'argent, & aultres munitions de guerre. L'argent de tous montoit, par les pactes qu'ilz luy enuoyoient, six vingt quatorze millions deux escuz & demy d'or[380]. Les gens estoient quinze mille hommes d'armes, trente & deux mille cheuaux legiers, quatre vingtz neuf mille harquebousiers, cent quarante mille aduenturiers, vnze mille deux cens canons, doubles canons, basilicz & spiroles. Pionniers quarante sept mille, le tout souldoyé & auitaillé pour six moys & quatre iours. Lequel offre Gargantua ne refusa, ny accepta du tout.

Mais grandement les remerciant, dist, qu'il composeroit ceste guerre par tel engin que besoing ne seroit tant empescher de gens de bien. Seulement enuoya qui ameneroit en ordre les legions lesquelles entretenoit ordinairement en ses places de la Deuiniere, de Chauiny, de Grauot, & Quinquenays, montant en nombre deux mille cinq cens hommes d'armes, soixante & six mille hommes de pied, vingt & six mille arquebuziers, deux cens grosses pieces d'artillerye, vingt & deux mille Pionniers, & six mille cheuaulx legiers, tous par bandes, tant bien assorties de leurs thesauriers, de viuandiers, de mareschaulx, de armuriers, & aultres gens necessaires au trac de bataille, tant bien instruictz en art militaire, tant bien armez, tant bien recongnoissans & suiuans leurs

[380] *Six vingt quatorze millions deux escuz & demy d'or.* « A calculer l'écu d'or pour 11 francs, les subsides offerts à Grandgousier par ses alliés se seraient élevés à 1,534,000,027 francs. » (Cartier, p. 341)

enseignes, tant soubdains à entendre & obeir à leurs capitaines, tant expediez à courir, tant fors à chocquer, tant prudens à l'aduenture, que mieulx ressembloient vne harmonie d'orgues & concordante d'horologe[381], q'vne armée, ou gensdarmerie.

Toucquedillon arriué se presenta à Picrochole, & luy compta au long ce qu'il auoit & faict & veu. A la fin conseilloit par fortes parolles qu'on feist apoinctement auecques Grandgousier, lequel il auoit esprouué le plus homme de bien du monde, adioustant que ce n'estoit ny preu, ny raison molester ainsi ses voisins, desquelz iamais n'auoient eu que tout bien. Et au reguard du principal : que iamais ne sortiroient de ceste entreprinse que à leur grand dommaige & malheur. Car la puissance de Picrochole n'estoit telle, que aisement ne les peust Grandgousier mettre à sac. Il n'eust acheué ceste parolle, que Hastiueau dist tout hault. Bien malheureux est le prince qui est de telz gens seruy, qui tant facilement sont corrompuz comme ie congnoys Toucquedillon. Car ie voy son couraige tant changé, que voluntiers se feust adioinct à noz ennemys pour contre nous batailler & nous trahir, s'ilz l'eussent voulu retenir : mais comme vertus est de tous tant amys que ennemys louee & estimee, aussi meschanceté est tost congneue & suspecte. Et posé que d'icelle les ennemys se seruent à leur profit, si ont ilz tousiours les meschans & traistres en abhomination. A ces parolles, Toucquedillon impatient tyra son espee, & en transperça Hastiueau vn peu au dessus de la mammelle guauche, dont mourut incontinent. Et tyrant son coup du corps, dist franchement. Ainsi perisse qui feaulx seruiteurs blasmera. Picrochole soubdain entra en fureur, & voyant l'espee & fourreau tant diapré, dist. Te auoit on donné ce baston, pour en ma presence tuer malignement mon tant bon amy Hastiueau ?

Lors commenda à ses archiers qu'ilz le meissent en pieces. Ce que feut faict sus l'heure, tant cruellement que la chambre estoit toute pauee de sang. Puis feist honorablement inhumer le corps de Hastiueau & celluy de Toucquedillon getter par sus les murailles en la vallee. Les nouuelles de ces oultraiges feurent sceues par toute l'armee, dont plusieurs commencerent murmurer contre Picrochole, tant que Grippeminault[382] luy dist. Seigneur, ie ne sçay quelle yssue sera de ceste entreprinse. Ie voy voz gens peu confermés en leurs couraiges. Ilz considerent que sommes icy mal pourueuz de viures, & ia beaucoup diminuez en nombre, par deux ou troys yssues.

[381] *Concordante d'horologe.* Ainsi dans 1542 ; les autres éditions : *concordance.*

[382] *Grippeminault.* Édit. s. d., 1535, 1537 et Juste : *Grippeminaud* ; Dolet et 1542 : *Grippepinault.*

D'auantaige il vient grand renfort de gens à voz ennemys. Si nous sommes assiegez vne foys, ie ne voy poinct comment ce ne soit à nostre ruyne totale. Bren, bren, dist Picrochole, vous semblez les anguillez de Melun, vous criez dauant qu'on vous escorche : laissés les seulement venir.

Comment Gargantua assaillit Picrochole dedans la Rocheclermaud, & defist l'armee dudict Picrochole. Chapitre XLVIII.

Gargantva eut la charge totale de l'armee, son pere demoura en son fort. Et leur donnant couraige par bonnes parolles, promist grandz dons à ceulx qui feroient quelques prouesses. Puis gaignerent le gué de Vede, & par basteaulx & pons legierement faictz passerent oultre d'vne traicte. Puis considerant l'assiete de la ville, que estoit en lieu hault & aduentageux, delibera celle nuyct sus ce qu'estoit de faire. Mais Gymnaste luy dist. Seigneur, telle est la nature & complexion des Françoys, que ilz ne valent que à la premiere poincte[383]. Lors ilz sont pires que diables. Mais s'ilz seiournent, ilz sont moins que femmes. Ie suis d'aduis que à l'heure presente, apres que voz gens auront quelque peu respiré & repeu, faciez donner l'assault. L'aduis feut trouué bon. Adoncques produict toute son armee en plain camp, mettant les subsides du cousté de la montee. Le moyne print auecques luy six enseignes de gens de pied, & deux cens hommes d'armes, & en grande diligence trauersa les marays, & gaingna au dessus le puy iusques au grand chemin de Loudun. Ce pendent l'assault continuoit, les gens de Picrochole ne sçauoient si le meilleur estoit sortir hors & les recepuoir, ou bien guarder la ville sans bouger. Mais furieusement sortit auecques quelque bande d'hommes d'armes de sa maison : & là feut receu & festoyé à grandz coups de canon qui gresloient deuers les coustaux, dont les Gargantuistes se retirerent au val, pour mieulx donner lieu à l'artillerye. Ceulx de la ville defendoient le mieulx que pouoient, mais les traictz passoient oultre par dessus sans nul ferir. Aulcuns de la bande sauluez de l'artillerie donnerent fierement sus nos gens, mais peu profiterent, car tous feurent repceuz entre

[383] *Ilz ne valent que à la premiere poincte.* Machiavel s'exprime à peu près de même d'après Tite-Live : « I Francesi sono nel principio della zuffa piu che uomini, e nel successo di combattere riescono poi meno che femmine. » (*Disc.,* lib. III, c. 36) Le Tasse a dit (*La Ierusalem.,* I, 62) :
Ma cinquemila Stefano d'Ambuosa
E di Blesse e di Turs, in guerra addace.
Non e gente robusta o faticosa,
Sebben tutta di ferro ella riluce.
La terra molle, e lieta, e dilettosa,
Simili a se gli abitator produce.
Impeto fan nelle bataglie prime,
Ma di leggier poi langue, e si reprime.

les ordres, & là ruez par terre. Ce que voyans se vouloient retirer, mais ce pendent le moyne auoit occupé le passaige. Parquoy se mirent en fuyte sans ordre ny maintien. Aulcuns vouloient leur donner la chasse, mais le moyne les retint, craignant que suyuant les fuyans perdissent leurs rancz, & que sus ce poinct ceulx de la ville chargeassent sus eulx. Puis attendant quelque espace, & nul ne comparant à l'encontre, enuoya le duc Phrontiste pour admonnester Gargantua à ce qu'il auanceast pour gaigner le cousteau à la gauche, pour empescher la retraicte de Picrochole par celle porte.

Ce que feist Gargantua en toute diligence, & y enuoya quatre legions de la compaignie de Sebaste, mais si tost ne peurent gaigner le hault, qu'ilz ne rencontrassent en barbe Picrochole & ceulx qui auecques luy s'estoient espars. Lors chargerent sus roiddement, toutesfoys grandement feurent endommaigez par ceulx qui estoient sus les murs, en coupz de traict & artillerie. Quoy voyant Gargantua en grande puissance alla les secourir, & commença son artillerie à hurter sus ce quartier de murailles, tant que toute la force de la ville y feut reuocquee.

Le moyne voyant celluy cousté lequel il tenoit assiegé, denué de gens & guardes, magnanimement tyra vers le fort, & tant feist qu'il monta sus luy, & aulcuns de ses gens, pensant que plus de crainte & de frayeur donnent ceulx qui suruiennent à vn conflict, que ceulx qui lors à leur force combattent[384].

Toutesfois ne feist oncques effroy, iusques à ce que tous les siens eussent guaigné la muraille, excepté les deux cens hommes d'armes qu'il laissa hors pour les hazars. Puis s'escria horriblement & les siens ensemble, & sans resistence tuerent les gardes d'icelle porte, & la ouurirent es hommes d'armes, & en toute fiereté coururent ensemble vers la porte de l'orient, ou estoit le desarroy. Et par derriere renuerserent toute leur force. Voyans les assiegez de tous coustez, & les Gargantuistes auoir gaigné la ville, se rendirent au moyne à mercy. Le moyne leurs feist rendre les bastons & armes, & tous retirer & reserrer par les eglises, saisissant tous les bastons des croix, & commettant gens es portes pour les garder de yssir. Puis ouurant celle porte orientale sortit au secours de Gargantua. Mais Picrochole pensoit que le secours luy venoit de la ville, & par oultrecuidance se hazarda plus que deuant : iusques à ce que Gargantua s'escrya. Frere Ian, mon amy, frere Ian, en bon heure soyez venu. Adoncques congnoissant Picrochole & ses gens que tout estoit desesperé, prindrent la fuyte en tous endroictz. Gargantua les poursuyuit iusques pres Vaugaudry, tuant & massacrant, puis sonna la retraicte.

[384] *Que ceulx qui lors à leur force combattent.* Voyez Thucydide, V, 11.

Comment Picrochole fuiant feut surprins de males fortunes & ce que feit Gargantua apres la bataille. Chapitre XLIX.

Picrochole ainsi desesperé s'en fuyt vers l'Isle Bouchart, & au chemin de Riuiere son cheual bruncha par terre, à quoy tant feut indigné que de son espee le tua en sa chole, puis ne trouuant personne qui le remontast voulut prendre vn asne du moulin qui là aupres estoit, mais les meusniers le meurtrirent tout de coups, & le destrousserent de ses habillemens, & luy baillerent pour soy couurir vne meschante sequenye. Ainsi s'en alla le pauure cholericque, puis passant l'eau au port Huaux, & racontant ses males fortunes, feut aduisé par vne vieille Lourpidon, que son royaulme luy seroit rendu à la venue des Cocquecigrues : depuis ne sçait on qu'il est deuenu. Toutesfoys l'on m'a dict qu'il est de present pauure gaignedenier à Lyon, cholere comme dauant. Et tousiours se guemente à tous estrangiers de la venue des Cocquecigrues, esperant certainement scelon la prophetie de la vieille, estre à leur venue reintegré à son royaulme. Apres leur retraicte Gargantua premierement recensa les gens, & trouua que peu d'iceulx estoient peryz en la bataille, sçauoir est quelques gens de pied de la bande du capitaine Tolmere, & Ponocrates qui auoit vn coup de harquebouze en son pourpoinct. Puis les feist refraischir chascun par sa bande & commanda es thesauriers que ce repas leur feust defrayé & payé, & que l'on ne feist oultrage quelconques en la ville, veu qu'elle estoit sienne, & apres leur repas ilz comparussent en la place dauant le chasteau, & là seroient payez pour six moys. Ce que feut faict. Puis feist conuenir dauant soy en ladicte place tous ceulx qui là restoient de la part de Picrochole, esquelz, presens tous ses Princes & capitaines, parla comme s'ensuyt.

La contion que feist Gargantua es vaincus. Chapitre L.

Nos peres, ayeulx, & ancestres de toute memoyre, ont esté de ce sens & ceste nature : que des batailles par eulx consommees ont pour signe memorial des triumphes & victoires plus voluntiers erigé trophees & monumens es cueurs des vaincuz par grace, que es terres par eulx conquestees par architecture[385]. Car plus estimoient la viue souuenance des humains acquise par liberalité, que la mute inscription des arcs, colomnes, & pyramides, subiecte es calamitez de l'air, & enuie d'vn chascun. Souuenir assez vous peut de la mansuetude, dont ilz vserent enuers les Bretons à la iournee de sainct Aubin du Cormier[386] : & à la demolition de Parthenay[387]. Vous auez entendu, & entendent admirez le bon traictement qu'ilz feirent es Barbares de Spagnola[388], qui auoient pillé, depopulé, & saccaigé les fins maritimes de Olone & Thalmondoys.

Tout ce ciel a esté remply des louanges & gratulations que vous mesmes & vos peres feistes lors que Alpharbal, roy de Canarre, non assouy de ses fortunes, enuahyt furieusement le pays de Onys, exercent la piraticque en toutes les isles Armoricques & regions confines. Il feut en iuste bataille nauale prins & vaincu de mon pere, au quel Dieu soit garde & protecteur. Mais quoy ? Au cas que les aultres roys & Empereurs, voyre qui se font nommer Catholicques, l'eussent miserablement traicté, durement emprisonné[389], & rançonné extremement : il le traicta courtoisement, amiablement le logea auecques soy en son palays, & par incroyable debonnaireté le renuoya en saufconduyt, chargé de dons, chargé de graces, chargé de toutes offices d'amytié. Qu'en est il aduenu ? Luy retourné en ses terres feist assembler tous les princes & estatz de son royaulme, leurs exposa l'humanité qu'il auoit en nous cogneu & les pria sur ce deliberer en façon que le monde y eust exemple, comme auoit ia en nous de gracieuseté honeste, aussi en eulx de honesteté gracieuse. Là feut

[385] *Par architecture.* Pline le Jeune a dit dans le *Panégyrique de Trajan* : « La véritable gloire et renommée du bon prince est propagée, non par des images et des statues, mais par la vaillance et les vertus. »

[386] *La iournee de sainct Aubin du Cormier.* 28 juillet 1484. La bataille eut lieu près de Dol en Bretagne. Louis XII, alors duc d'Orléans, qui commandait en chef les troupes du duc de Bretagne, fut battu et fait prisonnier par l'armée de Charles VIII.

[387] *La demolition de Parthenay.* Les fortifications furent renversées, en 1486, par les troupes de Charles VIII. V. Bouchet, f. 168, et Belleforest, f. 427.

[388] *Le bon traictement qu'ilz feirent es Barbares de Spagnola.* Voyez Belleforest, fol. 427 v°.

[389] *Durement emprisonné.* Allusion à la conduite de Charles-Quint à l'égard de François I^er^.

decreté par consentement vnanime, que l'on offreroit entierement leurs terres, dommaines & royaulme, à en faire selon nostre arbitre.

Alpharbal en propre personne soubdain retourna auecques neuf mille trente & huyt grandes naufzs oneraires, menant non seulement les tresors de sa maison & lignee royalle, mais presque de tout le pays. Car soy embarquant pour faire voille au vent Vesten Nordest, chascun à la foulle gettoit dedans icelles or, argent, bagues, ioyaulx, espiceries, drogues & odeurs aromaticques, Papegays, Pelicans, Guenons, Ciuettes, Genettes, Porczespicz. Poinct n'estoit filz de bonne mere reputé, qui dedans ne gettast ce que auoit de singulier. Arriué que feut vouloit baiser les piedz de mondict pere : le faict feut estimé indigne, & ne feut toleré : ains fut embrassé socialement : offrit ses presens, ilz ne feurent receupz, par trop estre excessifz, se donna mancipe & serf voluntaire, soy & sa posterité : ce ne feut accepté, par ne sembler equitable : ceda par le decret des estatz ses terres & royaulme, offrant la transaction & transport signé, scellé & ratifié de tous ceulx qui faire le debuoient : ce fut totalement refusé, & les contractz gettés au feu. La fin feut, que mon dict pere commença lamenter de pitié & pleurer copieusement, considerant le franc vouloir & simplicité des Canarriens : & par motz exquis & sentences congrues diminuoit le bon tour qu'il leur auoit faict, disant ne leur auoir faict bien qui feut à l'estimation d'vn bouton, & si rien d'honnesteté leur auoit monstré, il estoit tenu de ce faire. Mais tant plus l'augmentoit Alpharbal. Quelle feut l'yssue ? En lieu que pour sa rançon prinze à toute extremité, eussions peu tyrannicquement exiger vingt foys cent mille escutz & retenir pour houstaigers ses enfants aisnez, ilz se sont faictz tributaires perpetuelz, & obligez nous bailler par chascun an deux millions d'or affiné à vingt quatre karatz. Ilz nous feurent l'annee premiere icy payez : la seconde de franc vouloir en paierent. xxiij. cens mille escuz : la tierce. xxvj. cens mille, la quarte troys millions, & tant tousiours croissent de leur bon gré, que serons contrainctz leurs inhiber de rien plus nous apporter. C'est la nature de gratuité. Car le temps qui toutes choses ronge & diminue, augmente, & accroist les biensfaictz, par ce q'vn bon tour liberalement faict à homme de raison, croist continuement par noble pensee & remembrance. Ne voulant doncques aulcunement degenerer de la debonnaireté hereditaire de mes parens, maintenant ie vous absoluz, & deliure, & vous rends francs & liberes comme par auant.

D'abondant serez à l'yssue des portes payez chascun pour troys moys, pour vous pouuoir retirer en voz maisons & familles, & vous conduiront en saulueté six cens hommes d'armes & huyct mille hommes de pied soubz la conduicte de mon escuyer Alexandre, affin que par les paisans ne soyez oultragez. Dieu soit

auecques vous. Ie regrette de tout mon cueur que n'est icy Picrochole. Car ie luy eusse donné à entendre que sans mon vouloir, sans espoir de accroistre ny mon bien, ny mon nom, estoit faicte ceste guerre. Mais puis qu'il est esperdu, & ne sçayt on ou, ny comment est esuanouy, ie veulx que son royaulme demeure entier à son filz. Lequel par ce qu'est par trop bas d'eage, (car il n'a encores cinq ans accomplyz) sera gouuerné & instruict par les anciens princes & gens sçauans du royaulme. Et par autant q'vn royaulme ainsi desolé, seroit facilement ruiné, si on ne refrenoit la conuoytise & auarice des administrateurs d'icelluy : ie ordonne & veux que Ponocrates soit sus tous ses gouuerneurs entendant, auecques auctorité à ce requise, & assidu auecques l'enfant : iusques à ce qu'il le congnoistra idoine de pouoir par soy regir & regner. Ie considere que facilité trop eneruee & dissolue de pardonner es malfaisans leur est occasion de plus legierement de rechief mal faire par ceste pernicieuse confiance de grace. Ie considere que Moyse, le plus doulx homme qui de son temps feust sus la terre[390], aigrement punissoit les mutins & seditieux au peuple de Israel. Ie considere que Iules Cesar empereur tant debonnaire, que de luy dict Ciceron, que sa fortune rien plus souuerain n'auoit, sinon qu'il pouuoit : & sa vertus meilleur n'auoit, sinon qu'il vouloit tousiours sauuer, & pardonner à vn chascun[391] : icelluy toutesfoys ce non obstant en certains endroictz punit rigoureusement les aucteurs de rebellion. A ces exemples ie veulx que me liurez auant le departir : premierement ce beau Marquet, qui a esté source & cause premiere de ceste guerre par sa vaine oultrecuidance. Secondement ses compaignons fouaciers, qui feurent negligens de corriger sa teste folle sus l'instant. Et finablement tous les conseillers, capitaines, officiers & domestiques de Picrochole : lesquels le auroient incité, loué, ou conseillé de sortir ses limites pour ainsi nous inquieter.

[390] *Moyse, le plus doulx homme qui de son temps feust sus la terre.* « Moses vir omnium, quos terra ferebat, mitissimus. » (*Les Nombres*, XII, 3)

[391] *Sa fortune rien plus souuerain n'auoit, sinon qu'il pouuoit : & sa vertus meilleur n'auoit, sinon qu'il vouloit tousiours sauuer, & pardonner à vn chascun.* « Nihil habet nec fortuna tua majus, quam ut possis, nec natura tua melius, quam ut velis servare quam plurimos. » (Cicéron, *Discours pour Ligarius*)

Comment les victeurs gargantuistes feurent recompensez apres la bataille. Chapitre LI.

Ceste concion faicte par Gargantua, feurent liurez les seditieux par luy requis : exceptez Spadassin, Merdaille & Menuail : lesquelz estoient fuyz six heures dauant la bataille, l'vn iusques au col de Laignel, d'vne traicte, l'aultre iusques au val de Vyre, l'aultre iusques à Logroine, sans derriere soy reguarder, ny prandre alaine par chemin, & deux fouaciers, lesquelz perirent en la iournee. Aultre mal ne leurs feist Gargantua, sinon qu'il les ordonna pour tirer les presses à son imprimerie : laquelle il auoit nouuellement instituee.

Puis ceulx qui là estoient mors il feist honorablement inhumer en la vallee des Noirettes, & au camp de Brusleuieille. Les naurés il feist panser & traicter en son grand Nosocome. Apres aduisa es dommaiges faictz en la ville & habitans : & les feist rembourcer de tous leurs interestz à leur confession & serment. Et y feist bastir vn fort chasteau : y commettant gens & guet pour à l'aduenir mieulx soy defendre contre les soubdaines esmeutes.

Au departir remercia gratieusement tous les soubdars de ses legions, qui auoient esté à ceste defaicte, & les renuoya hyuerner en leurs stations & guarnisons. Exceptez aulcuns de la legion Decumane, lesquelz il auoit veu en la iournee faire quelques prouesses : & les capitaines des bandes, lesquelz il amena auecques soy deuers Grandgousier.

A la veue & venue d'iceulx le bon homme feut tant ioyeux, que possible ne seroit le descripre. Adonc leur feist vn festin le plus magnificque, le plus abundant & plus delitieux, que feust veu depuis le temps du roy Assuere. A l'issue de table il distribua à chascun d'iceulx tout le parement de son buffet, qui estoit au poys de dishuyt cent mille quatorze bezans d'or[391] : en grands vases d'antique, grands poutz, grans bassins, grands tasses, couppes, potetz, candelabres, calathes, nacelles, violiers, drageouoirs, & aultre telle vaisselle toute d'or massif, oultre la pierrerie, esmail & ouuraige, qui par estime de tous excedoit en pris la matiere d'iceulx. Plus, leur feist compter de ses coffres à chascun douze cens mille escutz contens. Et d'abundant à chascun d'iceulx donna à perpetuité (excepté s'ilz mouroient sans hoirs) ses chasteaulx & terres

[391] *Dishuyt cent mille quatorze bezans d'or.* « Je crois que le besant équivalait à peu près à un gros d'or fin, et alors la vaisselle de Grandgousier, abandonnée à ses capitaines, aurait pesé 28,125 marcs et valu intrinsèquement environ 22,500,000 francs. Voyez sur les besans : Le Blanc, p. 198, et *Revue,* 1836, p. 431. » (Cartier, *Numismatique de Rabelais,* p. 342)

voizines, selon que plus leurs estoient commodes. A Ponocrates donna la Rocheclermaud, à Gymnaste le Couldray, à Eudemon Montpensier, le Riuau, à Tolmere, à Ithybole, Montsoreau, à Acamas Candé, Varenes, à Chironacte, Grauot, à Sebaste, Quinquenays, à Alexandre, Ligré, à Sophrone, & ainsi de ses aultres places.

Comment Gargantua feist bastir pour le moyne l'abbaye de Theleme. Chapitre LII.

Restoit seulement le moyne à pouruoir. Lequel Gargantua vouloit faire abbé de Seuillé : mais il le refusa. Il luy voulut donner l'abbaye de Bourgueil, ou de sainct Florent, laquelle mieulx luy duiroit, ou toutes deux, s'il les prenoit à gré. Mais le moyne luy fist responce peremptoire, que de moynes il ne vouloit charge ny gouuernement. Car comment (disoit il) pourroy ie gouuerner aultruy, qui moymesmes gouuerner ne sçaurois[392] ? Si vous semble que ie vous aye faict, & que puisse à l'aduenir faire seruice agreable, oultroyez moy de fonder vne abbaye à mon deuis. La demande pleut à Gargantua, & offrit tout son pays de Theleme iouste la riuiere de Loyre, à deux lieues de la grande forest du port Huault. Et requist à Gargantua qu'il instituast sa religion au contraire de toutes aultres. Premierement doncques (dist Gargantua) il n'y fauldra ia bastir murailles au circuit : car toutes aultres abbayes sont fierement murees. Voyre, dist le moyne. Et non sans cause : ou mur y a & dauant & derriere, y a force murmur, enuie, & conspiration mutue. D'auantaige veu que en certains conuents de ce monde est en vsance : que si femme aulcune y entre (i'entends des preudes & pudicques) on nettoye la place par laquelle elles ont passé, feut ordonné que si religieux ou religieuse y entroit par cas fortuit, on nettoiroit curieusement tous les lieulx par lesquelz auroient passé. Et par ce que es religions de ce monde tout est compassé, limité, & reiglé par heures, feut decreté que là ne seroit horrologe ny quadrant aulcun. Mais selon les occasions & oportunitez seroient toutes les œuures dispensees. Car (disoit Gargantua) la plus vraye perte du temps qu'il sceust, estoit de compter les heures. Quel bien en vient il ? Et la plus grande resuerie du monde estoit soy gouuerner au son d'vne cloche, & non au dicté de bon sens & entendement.

Item, par ce qu'en icelluy temps on ne mettoit en religion des femmes, si non celles que estoient borgnes, boyteuses[393], bossues, laydes, defaictes, folles,

[392] *Comment… pourroy ie gouuerner aultruy, qui moymesmes gouuerner ne sçaurois ?* « Absurdum… est, ut alios regat, qui se ipsum regere nescit. » Loi citée par Jean, évèque de Chiempsée, suffragant de Saltzbourg, dans son *Onus Ecclesiæ,* chap. XXVII, n. 7.

[393] *Si non celles que estoient borgnes, boyteuses…* « Qui defectuosiores inter filios nobilium apparent, clericali statui adjiciuntur, quasi mundo inutiles, licet Deo execrabiles : Siquidem contra Dei præceptum ecclesiis & monasteriis offeruntur, aut claudi aut cæci, aut in aliqua parte deformes & debiles. » (*Onus Ecclesiæ*, chap. XXII, art. 8)

insensees, maleficiees, & tarees : ny les hommes sinon catarrez, mal nez, niays & empesche de maison.

A propos (dist le moyne) vne femme qui n'est ny belle ny bonne, à quoy vault toille ? A mettre en religion, dist Gargantua. Voyre, dist le moyne, & à faire des chemises[394]. Feut ordonné que là ne seroient repceues si non les belles, bien formees, & bien naturees : & les beaulx, bien formez, & bien naturez. Item, par ce que es conuentz des femmes ne entroient les hommes si non à l'emblee & clandestinement : feut decreté que ia ne seroient là les femmes au cas que n'y feussent les hommes : ny les hommes en cas que n'y feussent les femmes.

Item, par ce que tant hommes que femmes vne foys repceuez en religion apres l'an de probation estoient forcez & astrinctz y demeurer perpetuellement leur vie durante, feust estably que tant hommes que femmes là repceuz, sortiroient quand bon leurs sembleroit franchement & entierement.

Item par ce que ordinairement les religieux faisoient troys veuz : sçauoir est de chasteté, pauureté, & obedience : fut constitué, que là honorablement on peult estre marié, que chascun feut riche, & vesquist en liberté. Au reguard de l'eage legitime, les femmes y estoient repceues depuis dix iusques à quinze ans : les hommes depuis douze iusques à dix & huict.

[394] *A quoy vault toille ? A mettre en religion… & à faire des chemises.* Jeu de mots : *à quoy vault-elle.* Anciennement *toille* se prononçait *telle* :
S'abiller à mode nouuelle,
Porter moytié drap, moytié toille.
(Coquillart, *Droits nouveaux*, t. I, p. 83)

Comment feut bastie & dotee l'abbaye des Thelemites. Chapitre LIII.

Povr[395] le bastiment, & assortiment de l'abbaye Gargantua feist liurer de content vingt & sept cent mille huyt cent trente & vn mouton à la grand laine, & par chascun an iusques à ce que le tout feust parfaict assigna sus la recepte de la Diue seze cent soixante & neuf mille escuz au soleil & autant à l'estoille poussiniere. Pour la fondation & entretenement d'icelle donna à perpetuité vingt troys cent soixante neuf mille cinq cens quatorze nobles à la rose[396] de rente fonciere, indemnez, amortyz, & soluables par chascun an à la porte de l'abbaye. Et de ce leurs passa belles lettres. Le bastiment feut en figure exagone en telle façon que à chascun angle estoit bastie vne grosse tour ronde à la capacité de soixante pas en diametre. Et estoient toutes pareilles en grosseur & protraict. La riuiere de Loyre decoulloit sus l'aspect de Septentrion. Au pied d'icelle estoit vne des tours assise, nommee Artice. Et tirant vers l'orient estoit vne aultre nommee Calaer. L'aultre ensuiuant Anatole. L'aultre apres Mesembrine. L'autre apres Hesperie. La derniere Cryere.

---

[395] *Comment feut bastie & dotee l'abbaye des Thelemites.* Ce chapitre a son commentaire particulier dans une brochure intitulée : *Rabelais et l'architecture de la Renaissance. Restitution de l'abbaye de Thélème.* Par Ch. Lenormant, membre de l'Institut. Avec deux planches. — À Paris, chez J. Crozet, 1840. — La restitution est de M. Charles Questel, architecte. Voyez aussi *L'abbaye de Thélème,* par Marie Guichard, *Bulletin du Bibliophile,* 1841.

« Thélème, dit M. Lenormant, n'est point irrégulière comme Saint-Germain, Amboise ou Chantilly : mais elle n'atteint pas à la belle disposition de Chambord. Le plan hexagone adopté par l'architecte sent plus le donjon que le palais : Rabelais ne trouve rien de mieux à placer sur la face de la Loire que la saillie d'une tour : « Au pied d'icelle estoit vne des tours assise, nommee Artice. » Je remarque que le rapport d'un à cinq, établi par notre architecte entre le diamètre des tours et la longueur des corps de logis qui les séparent, se retrouvait à Bonnivet sur la façade et existe à Chambord sur les côtés. » M. Charles Lenormant a finement remarqué, qu'en sa qualité d'épicurien, Rabelais se distingue surtout comme architecte par les satisfactions, jusqu'alors inconnues, qu'il donne à « un besoin bien cher à notre siècle, à celui du confort. » Les gouttières remplaçant les gargouilles, le peu d'élévation des marches et la distance du repos dans les montées, nous montrent la construction de Thélème en grand progrès à cet égard. Toutefois, si l'on doit tenir compte de quelques perfectionnements de détail, on ne saurait s'empêcher de signaler de graves omissions : chaque chambre a une chapelle, mais l'église manque à cette abbaye. Charles Lenormant prétend, non sans vraisemblance, que Rabelais, penchant à cette époque vers la Réforme, aurait volontiers envoyé ses religieux et ses religieuses au prêche ; mais on n'en devine pas davantage l'emplacement. S'il y a là une réserve prudente et volontaire il n'en est pas de même à l'égard des salles de banquet et des cuisines, que M. Daly (*Revue de l'architecture,* t. II, p. 196) s'étonne de ne pas voir mentionner.

[396] *Escuz au soleil & autant à l'estoille poussiniere… nobles à la rose.* « Les écus au soleil, ou, comme on disait souvent, les *écus sol,* avaient commencé sous Louis XI et se sont fabriqués sous plusieurs règnes ; ils valaient un peu moins que les écus à la couronne qui les avaient précédés. Le type était le même, excepté un petit soleil rayonnant au-dessus de la couronne. Quant aux *écus à l'étoile poussinière,* il est évident que c'est une facétie de notre auteur pour tourner en ridicule le surnom trop ambitieux des véritables écus… Le *noble à la rose* était une belle et large monnaie d'or anglaise, frappée d'abord par Édouard III et continuée jusqu'à Élisabeth ; cette monnaie vaudrait aujourd'hui 25 francs. » (Cartier, p. 343)

Entre chascune tour estoit espace de troys cent douze pas. Le tout basty à six estages, comprenent les caues soubz terre pour vn. Le second estoit voulté à la forme d'vne anse de panier. Le reste estoit embrunché de guy de Flandres[397] à forme de culz de lampes, le dessus couuert d'Ardoize fine : auec l'endousseure de plomb à figures de petitz manequins[398] & animaulx bien assortiz & dorez, auec les goutieres que yssoient hors la muraille entre les croyzees, pinctes en figure diagonale de or & azur, iusques en terre, ou finissoient en grands eschenaulx qui tous conduisoient en la riuiere par dessoubz le logis. Ledict bastiment estoit cent foys plus magnificque que n'est Boniuet, ne Chambourg, ne Chantilly[399]. Car en ycelluy estoient neuf mille troys cens trente & deux chambres : chascune guarnie de arriere chambre, cabinet, guarde robbe, chapelle, & yssue en vne grande salle. Entre chascune tour au mylieu dudict corps de logis estoit vne viz brizee dedans icelluy mesmes corps. De laquelle les marches estoient part de porphyre, part de pierre Numidicque, part de marbre serpentin : longues de xxii. piedz : l'espesseur estoit de troys doigtz, l'assiete par nombre de douze entre chascun repous. En chascun repous estoient deux beaulx arceaux d'antique[400], par lesquelz estoit repceu la clarté : & par iceulx on entroit en vn cabinet faict à clere voys de largeur de ladicte viz[401] : & montoit iusques au dessus la couuerture, & là finoit en pauillon. Par icelle viz on entroit de chascun cousté en vne grande salle, & des salles es chambres. Depuis la tour Artice iusques à Cryere estoient les belles grandes librairies en Grec, Latin, Hebrieu, Françoys, Tuscan, & Hespaignol[402] :

[397] *Guy de Flandres.* « C'est le plâtre fin dont on fabriquait ces clefs-pendantes qui décorent, non sans quelque grâce, les voûtes de nos églises des XV^e^ et XVI^e^ siècles. » (Lenormant)

[398] *A figures de petitz manequins.* « Les commentateurs expliquent les *manequins,* dont parle ici Rabelais, par *petites manes,* « paniers de fleurs et de fruits, lesquels servent d'ornement aux édifices. » Mais ces *mannequins* ne sont-ils pas plutôt des *petits hommes* (*männchen*), des *bons hommes,* comme nous disons aujourd'hui, que maître François marie, dans son caprice, à des figures d'animaux ? » (Lenormant)

[399] *Plus magnificque que n'est Boniuet, ne Chambourg, ne Chantilly.* Ces mots : *ne Chambourg ne Chantilly* manquent dans les premières éditions jusqu'à celle de 1537 inclusivement. C'est en 1536 que la construction de Chambord a commencé.

[400] *Beaulx arceaux d'antique.* « Arcs à plein cintre renouvelés des monuments romains, et substitués aux ogives qui jusqu'alors avaient régné sans partage. » (Lenormant)

[401] *Cabinet faict à clere voys de largeur de la dicte viz.* « Au premier abord, on ne sait où placer *ces cabinets à clere voys, qui ont la largeur de la viz,* d'autant plus que *les beaulx arceaux d'antique* qui leur donnent entrée, sont ceux *par lesquelz estoit repceu la clarté* ; mais tout se concilie, si l'on se représente ces *cabinets à clere voys* comme faisant saillie sur les façades, à la hauteur de chaque étage, et portés sur des consoles dont la forme devait rappeler celle des anciens mâchicoulis. L'épaisseur de ces *cabinets* n'est donc pas telle que la lumière ne puisse entrer abondamment par les *arcs d'antique* qui correspondent à leurs ouvertures. » (Lenormant)

[402] *En Grec, Latin, Hebrieu, Françoys, Tuscan, & Hespaignol.* « Voilà six langues énoncées : c'étaient, au XVI^e^ siècle, les seules langues littéraires de l'époque ; de l'anglais, malgré Chaucer, de l'allemand, en dépit de Luther lui-même, pas le mot. Quant à la disposition de la Bibliothèque, on croirait que l'auteur a voulu donner un étage à chaque idiome. Mais nous avons six langues, et cinq étages seulement au-dessus du sol pour les loger. Il sera donc nécessaire de faire une répartition des livres proportionnée au nombre des productions de

disparties par les diuers estaiges selon iceulx langaiges. Au mylieu estoit vne merueilleuse viz, de laquelle l'entree estoit par le dehors du logis en vn arceau large de six toizes[403]. Icelle estoit faicte en telle symmetrie & capacité, que six hommes d'armes la lance sus la cuisse pouoient de front ensemble monter iusques au dessus de tout le bastiment. Depuis la tour Anatole iusques à Mesembrine estoient belles grandes galleries toutes pinctes des antiques prouesses histoires & descriptions de la terre[404]. Au milieu estoit vne pareille montee & porte comme auons dict du cousté de la riuiere. Sus icelle porte estoit escript en grosses lettres antiques ce que s'ensuit.

chaque littérature. Le rez-de-chaussée aura le grec et l'hébreu. Au premier, nous placerons les livres latins ; les français au second : les italiens et les espagnols aux deux étages supérieurs. » (Lenormant)

[403] *L'entree estoit par le dehors du logis en vn arceau large de six toizes.* « Je crois reconnaître une intention de critique dans ce que dit le descripteur : rien de semblable ne se retrouve en effet dans les habitations du XVI^e^ siècle. À Écouen comme à Chambord, les portes sont démesurément petites en comparaison de la masse de l'édifice. » (Lenormant)

[404] *Descriptions de la terre.* « On peut entendre par là les peintures des vases, des habits, des coutumes, empruntées aux relations du nouveau monde, dont le XVI^e^ siècle se montrait si avide. Mais de véritables cartes de géographie ne me paraissent pas déplacées dans les galeries de Thélème. On sait que, dans le Vatican, une galerie de cartes géographiques peintes à fresque au XVI^e^ siècle se trouve placée parmi les chefs-d'œuvre de la peinture. Ces cartes ne sont point si arides que celles qu'on fabrique aujourd'hui : elles brillent d'or, de pourpre et d'azur ; l'imagination de l'époque, au milieu des détails techniques, y a prodigué ses caprices : les baleines et les dauphins bondissent dans l'Océan ; les vaisseaux de Colomb et de Gama le sillonnent ; l'Arabe a planté sa tente sur l'emplacement du désert ; le sauvage de l'Amérique, le nomade de l'Asie, sont dessinés chacun à sa place et d'après les relations les plus accréditées. » (Lenormant)

Inscription mise sus la grande porte de Theleme. Chapitre LIIII.

Cy n'entrez pas Hypocrites, bigotz,
Vieulx matagotz, marmiteux borsouflez,
Torcoulx, badaulx plus que n'estoient les Gotz
Ny Ostrogotz, precurseurs des magotz[405],
Haires, cagotz, caffars empantouflez,
Gueux mitouflez, frapars escorniflez,
Befflez, enflez, fagoteurs de tabus,
Tirez ailleurs pour vendre voz abus.

Voz abus meschans
Rempliroient mes camps
De meschanceté,
Et par faulseté
Troubleroient mes chants
Vos abus meschans.

Cy n'entrez pas maschefains practiciens,
Clers, basauchiens, mangeurs du populaire,
Officiaulx, scribes, & pharisiens,
Iuges, anciens, qui les bons parroiciens
Ainsi que chiens mettez au capulaire.
Vostre salaire est au patibulaire.
Allez y braire : icy n'est faict exces,
Dont en voz cours on deust mouuoir proces.

Proces & debatz
Peu font cy d'ebatz,
Ou l'on vient s'esbatre.
A vous pour debatre

[405] *Les Gotz Ny Ostrogotz, precurseurs des magotz.* Les commentateurs se sont donné beaucoup de peine pour savoir ce que signifient ces *Gotz* et ces *magotz*. Le Duchat va jusqu'à dire que « ces deux noms semblent faire allusion au *Gog* & au *Magog* d'Ezéchiel & de l'Apocalypse. » Les *Gotz* et les *Magotz* sont tout simplement les ennemis du roi Arthus et, par suite, du Gargantua des *Grandes Cronicques* qui « iura deuant tous les assistens que iamais ne beuroit ne mengeroit que les Gos et Magos neussent tous sentiz que pesoit la masse que il tenoit en sa main. » (p. 37). Il y a une énumération du même genre dans la *quatrième épître du coq à l'asne* de Marot :
Ils sont de chaude rencontree
Bigots, cagots, godz & magodz,
Fagotz, escargotz & margotz.
Mais cette pièce est postérieure à *Gargantua*.

Soient en pleins cabatz
Proces & debatz.

Cy n'entrez pas vous vsuriers chichars,
Briffaulx, leschars, qui tousiours amassez,
Grippeminaulx, aualleurs de frimars,
Courbez, camars, qui en vos coquemars
De mille marcs ià n'auriez assez.
Poinct esguassez n'estes quand cabassez
Et entassez, poiltrons à chiche face.
La male mort en ce pas vous deface.

Face non humaine
De telz gens qu'on maine
Raire ailleurs : ceans
Ne seroit seans.
Vuidez ce dommaine
Face non humaine.

Cy n'entrez pas, vous rassotez mastins,
Soirs ny matins, vieux chagrins & ialous :
Ny vous aussi seditieux mutins,
Larues, lutins, de Dangier palatins,
Grecz ou Latins, plus à craindre que Loups ;
Ny vous gualous verollez iusqu'à l'ous :
Portez voz loups ailleurs paistre en bonheur,
Crousteleuez remplis de deshonneur.

Honneur, los, deduict,
Ceans est deduict
Par ioyeux acords.
Tous sont sains au corps.
Par ce bien leur duict
Honneur, los, deduict.

Cy entrez vous, & bien soyez venuz
Et paruenuz tous nobles cheualiers.
Cy est le lieu ou sont les reuenuz
Bien aduenuz : affin que entretenuz,
Grands & menuz, tous soyez à milliers.
Mes familiers serez & peculiers,
Frisques, gualliers, ioyeux, plaisans mignons,

En general tous gentilz compaignons.

Compaignons gentilz,
Serains & subtilz,
Hors de vilité,
De ciuilité
Cy sont les houstilz,
Compaignons gentilz.

Cy entrez vous qui le sainct euangile
En sens agile annoncez, quoy qu'on gronde :
Ceans aurez vn refuge & bastille
Contre l'hostile erreur, qui tant postille
Par son faulx stile empoizonner le monde :
Entrez, qu'on fonde icy la foy profonde,
Puis qu'on confonde, & par voix, & par rolle,
Les ennemys de la saincte parolle.

La parolle saincte
Ia ne soit extainte
En ce lieu tressainct.
Chascun en soit ceinct,
Chascune ayt enceincte
La parolle saincte.

Cy entrez vous dames de hault paraige
En franc couraige. Entrez y en bon heur,
Fleurs de beaulté, à celeste visaige,
A droict corsaige, à maintien prude & saige.
En ce passaige est le seiour d'honneur.
Le hault seigneur, qui du lieu fut donneur
Et guerdonneur, pour vous l'a ordonné,
Et pour frayer à tout prou or donné.

Or donné par don
Ordonne pardon
A cil qui le donne,
Et tresbien guerdonne
Tout mortel preud'hom
Or donné par don.

Comment estoit le manoir des Thelemites. Chapitre LV.

Av millieu de la basse court estoit vne fontaine magnificque de bel Alabastre. Au dessus les troys Graces auecques cornes d'abondance. Et gettoient l'eau par les mamelles, bouche, aureilles, yeulx, & aultres ouuertures du corps.

Le dedans du logis sus ladicte basse court estoit sus gros pilliers de Cassidoine & Porphyre, à beaulx ars d'antique. Au dedans desquelz estoient belles gualeries longues & amples, aornees de pinctures, & cornes de cerfz[406], licornes, Rhinoceros, Hippopotames, dens de Elephans, & aultres choses spectables. Le logis des dames comprenoit depuis la tour Artice, iusques à la porte Mesembrine. Les hommes occupoient le reste. Deuant ledict logis des dames, affin qu'elles eussent l'esbatement, entre les deux premieres tours, au dehors, estoient les lices, l'hippodrome, le theatre, & natatoires, auecques les bains mirificques à triple solier, bien garniz de tous assortemens & foyzon d'eau de Myre. Iouxte la riuiere estoit le beau iardin de plaisance. Au millieu d'icelluy le beau Labirynte. Entre les deux aultres tours estoient les ieux de paulme & de grosse balle. Du cousté de la tour Cryere estoit le vergier plein de tous arbres fructiers, toutes ordonnees en ordre quincunce. Au bout estoit le grand parc, foizonnant en toute sauuagine. Entre les tierces tours estoient les butes pour l'arquebuse, l'arc, & l'arbaleste. Les offices hors la tour Hesperie, à simple estaige. L'escurye au delà des offices. La faulconnerie au dauant d'icelles, gouuernee par asturciers bien expers en l'art. Et estoit annuellement fournie par les Candiens, Venitiens, & Sarmates, de toutes sortes d'oiseaux paragons.

Aigles, Gerfaulx, Autours, Sacres, Laniers, Faulcons, Esparuiers, Esmerillons,

Et aultres : tant bien faictz & domestiquez que partans du chasteau pour s'esbatre es champs, prenoient tout ce que rencontroient. La venerie estoit vn peu plus loing tyrant vers le parc.

Toutes les salles, chambres, & cabinetz estoient tapissez en diuerses sortes selon les saisons de l'annee. Tout le paué estoit couuert de drap verd. Les lictz estoient de broderie. En chascune arriere chambre estoit vn miroir de christallin enchassé en or fin, au tour garny de perles, & estoit de telle grandeur, qu'il pouoit veritablement representer toute la personne. A l'issue des salles du

[406] *Cornes de cerfz.* « Nous retrouvons ici de quoi nous rappeler la galerie des cerfs et celle des chasses, à Fontainebleau. » (Lenormant)

logis des dames estoient les parfumeurs & testonneurs, par les mains desquelz passoient les hommes quant ilz visitoient les dames. Iceulx fournissoient par chascun matin les chambres des dames, d'eau rose, d'eau de naphe, & d'eau d'ange, & à chascune la precieuse cassollette vaporante de toutes drogues aromatiques.

Comment estoient vestuz les religieux & religieuses de Theleme. Chapitre LVI.

Les[407] dames au commencement de la fondation se habilloient à leur plaisir & arbitre. Depuis feurent reformeez par leur franc vouloir en la façon que s'ensuyt. Elles portoient chausses d'escarlatte, ou de migraine[408], & passoient lesdictes chausses le genoul au dessus par troys doigtz, iustement. Et ceste liziere estoit de quelques belles broderies & descoupeures. Les iartieres estoient de la couleur de leurs bracelletz, & comprenoient le genoul au dessus & dessoubz.

Les souliers, escarpins, & pantoufles de velours cramoizi rouge, ou violet, deschicquettees à barbe d'escreuisse[409].

Au dessus de la chemise vestoient la belle Vasquine[410] de quelque beau camelot de soye. Sus icelle vestoient la Verdugale de tafetas blanc, rouge, tanné, grys, &c. Au dessus, la cotte de tafetas d'argent[411] faict à broderies de fin or & à l'agueille entortillé, ou selon que bon leur sembloit, & correspondent à la disposition de l'air, de satin, damas, velours orangé, tanné, verd, cendré, bleu, iaune, clair, rouge, cramoyzi, blanc, drap d'or, toille d'argent, de canetille, de brodure, selon les festes[412]. Les robbes selon la saison, de toile d'or à frizure d'argent, de satin rouge couuert de canetille d'or, de tafetas blanc, bleu, noir,

---

[407] *Comment estoient vestuz les religieux & religieuses de Theleme.* Dans son *Histoire du costume en France* (Paris, Hachette, 1875, gr. in-8°, pages 354-367), M. Quicherat a considéré ce chapitre comme fournissant le type le plus exact et le plus complet de l'habillement des deux sexes, vers 1530. Nous allons reproduire, à propos de chaque passage, les éclaircissements si nets et si précis que nous offre cet ouvrage.

[408] *Chausses d'escarlatte, ou de migraine.* « Les *chausses,* quand il s'agissait des femmes, n'avaient pas besoin d'être distinguées en *hauts* et *bas,* puisque les femmes ne portaient que des bas. C'est donc de bas qu'il s'agit. Ils sont dits d'*écarlate* ou de *migraine,* parce qu'on en suppose taillés dans du fin drap teint en pleine ou en demi-teinture de kermès. »

[409] *Les souliers, escarpins, & pantoufles… deschicquettees à barbe d'escreuisse.* « Toutes les chaussures dénommées par Rabelais… étaient extrêmement découvertes, avec une bride sur le cou-de-pied ; elles étaient de plus épatées du bout et crevées, ce qui constituait la déchiqueture. L'imitation des barbes d'écrevisse était produite par une engrêlure sur le bord des crevés. »

[410] *Vasquine.* « La *vasquine* ou *basquine* était un corsage ou petit pourpoint sans manches, ayant la forme d'un entonnoir. Elle était fortement serrée sur le buste qu'elle avait pour objet d'amincir graduellement jusqu'à la taille. »

[411] *La cotte de tafetas d'argent.* « La *cotte* ou robe de dessous, tendue sur la vertugale, ne devait faire aucun pli. Le travail d'aiguille d'où elle tirait sa décoration consistait en bandes horizontales ou en raies verticales d'un ornement très compliqué. »

[412] *Les robbes selon la saison.* « La *robe* portée par-dessus ces appareils était très décolletée et taillée en carré à l'ancienne façon. Les manches en sacs avec un large retroussis de fourrure s'étaient également conservées. »

tanné, sarge de soye, camelot de soye, velours, drap d'argent, toille d'argent, or traict, velours ou satin porfilé d'or en diuerses protraictures.

En esté quelques iours en lieu de robbes portoient belles Marlottes[413] des parures susdictes, ou quelques bernes à la Moresque[414] de velours violet à frizure d'or sus canetille d'argent, ou à cordelieres d'or guarnies aux rencontres de petites perles Indicques. Et tousiours le beau panache scelon les couleurs des manchons & bien guarny de papillettes d'or. En hyuer, robbes de tafetas des couleurs comme dessus : fourrees de loups ceruiers, genettes noires, martres de Calabre, zibelines, & aultres fourrures precieuses. Les patenostres, anneaulx, iazerans, carcans[415], estoient de fines pierreries, escarboucles, rubys, balays, diamans, saphiz, esmeraudes, turquoyzes, grenatz, agathes, berilles, perles & vnions d'excellence.

L'acoustrement de la teste estoit selon le temps. En hyuer à la mode Françoyse. Au prin temps à l'Espagnole. En esté à la Tusque[416]. Exceptez les festes & dimanches, esquelz portoient accoustrement Françoys, par ce qu'il est plus honorable, & mieulx sent la pudicité matronale. Les hommes estoient habillez à leur mode : chausses pour le bas d'estamet[417], ou serge drapee d'escarlatte, de migraine, blanc ou noir. Les hault de velours[418] d'icelles couleurs, ou bien pres

---

[413] *Marlottes.* « La *marlotte* était un pardessus plus court que la robe et entièrement ouvert sur le devant, à peu près de la forme des caracos que l'on a portés en ces derniers temps. »

[414] *Bernes à la Moresque.* « La *berne* était une marlotte sans manches, d'où les bras sortaient par des fentes latérales ; mais il y avait un vaste collet qui retombait assez bas pour les couvrir. En plein XVI^e^ siècle, les femmes moresques de l'Andalousie n'avaient pour tout vêtement qu'un caleçon et une berne, celle-ci d'un gros tissu de laine rayé, auquel s'appliquait proprement le nom de berne (*bernia* en espagnol). »

[415] *Les patenostres, anneaulx, iazerans, carcans.* « Les *carcans* étaient les joyaux portés en collier, les *jazerans,* des chaînes d'or que l'on disposait en guirlandes sur le corsage de la robe. Le terme de *patenôtres* paraît s'être appliqué alors, non seulement aux chapelets de prières, mais aux pendants des ceintures, qui étaient des chapelets d'orfèvrerie tombant sur le devant du corps jusqu'au bas de la cotte. »

[416] *L'acoustrement de la teste estoit… En hyuer à la mode Françoyse. Au prin temps à l'Espagnole. En esté à la Tusque.* « L'*accoutrement de tête à la mode française* était le chaperon de velours avec templette et queue pendante… — La relation de l'entrée de la reine Éléonore à Bordeaux nous fait connaître la *coiffure espagnole* : « Elle auoit en sa teste vne coiffe ou crespine d'or frisé, faicte de papillons d'or, dedans laquelle estoient ses cheueux, qui luy pendoient par derriere iusques aux talons, entortillés de rubans ; & auoit vn bonnet de velours cramoisy par-dessus, couuert de pierreries, où y auoit vne plume blanche, tendue à la façon que le roy la portoit ce iour-là. » — « Quant à la *coiffure à la tusque* (toscane), qui était celle des dames de Florence, elle consistait en une charmante petite coiffe de linon, assujettie au-dessus du front par une passe d'orfèvrerie, et sur les tempes par des broches d'or à large face. La chevelure, séparée en deux sur le devant, retombait en longs tire-bouchons derrière les oreilles. »

[417] *Chausses pour le bas d'estamet.* « Il n'y avait pas encore de *bas* de tricot. L'habillement des jambes continuait d'être l'ouvrage des chaussetiers. Il était fait non plus de drap, mais de laines rases. Les bas étant le plus souvent tailladés en rond, en long ou en spirale, on les doublait d'une belle étoffe qui paraissait aux crevés. »

[418] *Les hault de velours.* « Les *hauts-de-chausses* admettaient plusieurs façons, les uns bouffants, les autres collants, ceux-ci longs, ceux-là courts, tous déchiquetés, tailladés, balafrés avec des flocards ou coques de toile fine, de toile d'or, de satin ou de taffetas qui passaient à travers les taillades. »

approchantes : brodees & deschiquetees selon leur inuention. Le pourpoint[419] de drap d'or, d'argent, de velours, satin, damas, tafetas, de mesmes couleurs, deschicquettés, broudez, & acoustrez en paragon. Les aguillettes de soye de mesmes couleurs, les fers d'or bien esmaillez. Les sayez & chamarres[420] de drap d'or, toille d'or, drap d'argent, velours porfilé à plaisir. Les robbes[421] autant precieuses comme des dames. Les ceinctures de soye de couleurs du pourpoinct, chascun la belle espee au cousté, la poignee doree, le fourreau de velours de la couleur des chausses, le bout d'or, & de orfeurerie. Le poignart de mesmes.

Le bonnet[422] de velours noir, garny de force bagues & boutons d'or. La plume blanche par dessus mignonnement, partie à paillettes d'or : au bout desquelles pendoient en papillettes, beaulx rubiz, esmeraudes, &c. Mais telle sympathie estoit entre les hommes & les femmes, que par chascun iour ilz estoient vestuz de semblable parure. Et pour à ce ne faillir estoient certains gentilz hommes ordonnez pour dire es hommes par chascun matin, quelle liuree les dames vouloient en icelle iournee porter. Car le tout estoit faict selon l'arbitre des dames. En ces vestemens tant propres & accoustremens tant riches, ne pensez que eulx ny elles perdissent temps aulcun, car les maistres des garderobbes auoient toute la vesture tant preste par chascun matin : & les dames de chambre tant bien estoient aprinses, que en vn moment elles estoient prestes & habillez de pied en cap.

Et pour iceulx acoustremens auoir en meilleur oportunité, au tour du boys de Theleme estoit vn grand corps de maison long de demye lieue, bien clair & assorty, en laquelle demouroient les orfeures, lapidaires, brodeurs, tailleurs, tireurs d'or, veloutiers, tapissiers, & aultelissiers, & là œuuroient chascun de son mestier, & le tout pour les susdictz religieux & religieuses.

Iceulx estoient fourniz de matiere & estoffe par les mains du seigneur Nausiclete, lequel par chascun an leurs rendoit sept nauires des Isles de Perlas & Canibales, chargees de lingotz d'or, de soye crue, de perles & pierreries.

---

[419] *Le pourpoint.* « Le *pourpoint* était décolleté comme le corsage de la robe des femmes, et laissait voir tout le haut de la chemise qui montait jusqu'à la naissance du cou. Il y avait là une petite garniture froncée, d'où ne tarda pas à sortir l'idée de la collerette… Les termes manquent pour exprimer le travail des ciseaux et de l'aiguille sur les pourpoints élégants. »

[420] *Les sayez & chamarres.* « Les *saies* et *chamarres* furent l'équivalent de nos habits, de même que le pourpoint était celui de notre gilet. Le nom de *saie* fut emprunté à la cotte militaire… La *chamarre* était une veste longue très ample, formée de bandes d'étoffe (soie ou velours) réunies par des galons. »

[421] *Les robbes.* « Les *robes* servirent de pardessus, concurremment avec le petit manteau… La robe se mettait sans ceinture. Elle s'arrêtait à la hauteur des genoux dans le costume des gentilshommes, bourgeois et paysans ; mais dans celui des gens de robe longue, elle descendait jusqu'aux pieds. »

[422] *Le bonnet.* « Le *bonnet* attribué aux Thélémites était la coiffure que nous appelons *toque.* »

Si quelques vnions tendoient à vetusté, & changeoient de naifue blancheur, icelles par leur art renouuelloient en les donnant à manger à quelques beaulx cocqs, comme on baille cure es faulcons.

Comment estoient reiglez les Thelemites à leur maniere de viure. Chapitre LVII.

Toute leur vie estoit employee non par loix, statuz ou reigles, mais selon leur vouloir & franc arbitre. Se leuoient du lict quand bon leur sembloit : beuuoient, mangeoient, trauailloient, dormoient quand le desir leur venoit. Nul ne les esueilloit, nul ne les parforceoit ny à boyre, ny à manger, ny à faire chose aultre quelconcques. Ainsi l'auoit estably Gargantua. En leur reigle n'estoit que ceste clause. Fay ce que vouldras[423]. Par ce que gens liberes, bien nez, bien instruictz, conuersans en compaignies honnestes, ont par nature vn instinct, & aguillon, qui tousiours les poulse à faictz vertueux & retire de vice, lequel ilz nommoient honneur. Iceulx quand par vile subiection & contraincte sont deprimez & asseruiz, detournent la noble affection par laquelle à vertuz franchement tendoient, à deposer & enfraindre ce ioug de seruitude. Car nous entreprenons tousiours choses deffendues & conuoitons ce que nous est denié.

Par ceste liberté entrerent en louable emulation de faire tous ce que à vn seul voyoient plaire. Si quelq'vn ou quelcune disoit beuuons, tous buuoient. Si disoit iouons, tous iouoient. Si disoit allons à l'esbat es champs, tous y alloient. Si c'estoit pour voller ou chasser, les dames montees sus belles hacquenees auecques leurs palefroy gourrier, sus le poing mignonnement enguantelé portoient chascune, ou vn Esparuier, ou vn Laneret, ou vn Esmerillon : les hommes portoient les aultres oyseaulx.

Tant noblement estoient apprins, qu'il n'estoit entre eux celluy, ne celle qui ne sceust lire, escripre, chanter, iouer d'instrumens harmonieux, parler de cinq & six langaiges, & en iceulx composer tant en carme que en oraison solue.

[423] *Fay ce que vouldras.* Cette règle a été souvent rappelée. M^me^ de Sévigné l'avait sans cesse à la bouche : « La philosophie de Corbinelli viendra ce soir : il est écrit sur tous les appartements : *Fais ce que voudras ; vive la sainte liberté.* » (Paris, 8 octobre, 1688). « *Fais ce que voudras* est la devise d'ici. » (Brevannes, 11^e^ novembre, 1688). « Voilà à peu près la règle de notre couvent ; il y a sur la porte *Sainte liberté* ou *Fais ce que voudras.* » (Aux Rochers, 18^e^ septembre, 1689). Regnard l'a légèrement modifiée :
Pour passer doucement la vie
Avec mes petits revenus,
Ici je fonde une abbaye,
Et je la consacre à Bacchus…
Afin qu'aucun frère n'en sorte,
Et fasse sans peine ses vœux,
Il sera gravé sur la porte :
Ici l'on fait ce que l'on veut.

Iamais ne feurent veuz cheualiers tant preux, tant gualans, tant dextres à pied, & à cheual, plus vers, mieulx remuans, mieulx manians tous bastons, que là estoient. Iamais ne feurent veues dames tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes à la main, à l'agueille, à tout acte muliebre honneste & libere, que là estoient.

Par ceste raison, quand le temps venu estoit que aulcun d'icelle abbaye, ou à la requeste de ses parens, ou pour aultres causes voulust issir hors, auecques soy il emmenoit vne des dames, celle laquelle l'auroit prins pour son deuot, & estoient ensemble mariez. Et si bien auoient vescu à Theleme en deuotion & amytié, encores mieulx la continuoient ilz en mariaige, d'autant se entreaymoient ilz à la fin de leurs iours, comme le premier de leurs nopces. Ie ne veulx oublier vous descripre vn enigme qui fut trouué aux fondemens de l'abbaye, en vne grande lame de bronze. Tel estoit comme s'ensuyt.

Enigme en prophetie. Chapitre LVIII.

Pavvres[424] humains qui bon heur attendez,
Leuez vos cueurs, & mes dictz entendez.
S'il est permis de croyre fermement
Que par les corps qui sont au firmament,
Humain esprit de soy puisse aduenir
A prononcer les choses à venir :
Ou si l'on peut par diuine puissance
Du sort futur auoir la congnoissance,
Tant que l'on iuge en asseuré discours
Des ans loingtains la destinee & cours,
Ie fois sçauoir à qui le veult entendre,
Que cest Hyuer prochain sans plus attendre,
Voyre plus tost, en ce lieu ou nous sommes
Il sortira vne maniere d'hommes,
Las du repoz, & faschez du seiour[425],
Qui franchement iront, & de plein iour,
Subourner gens de toutes qualitez
A different & partialitez.
Et qui vouldra les croyre & escouter
(Quoy qu'il en doibue aduenir & couster)
Ilz feront mettre en debatz apparentz
Amys entre eulx & les proches parents :
Le filz hardy ne craindra l'impropere
De se bender contre son propre pere,
Mesmes les grandz de noble lieu sailliz
De leurs subiectz se verront assailliz,
Et le debuoir d'honneur & reuerence
Perdra pour lors tout ordre & difference,
Car ilz diront que chascun à son tour
Doibt aller hault, & puis faire retour,
Et sur ce poinct aura tant de meslees,

[424] *Enigme en prophetie.* Dans les premières éditions, jusqu'à Dolet inclusivement, le titre est : *Enigme trouue es fondemens de labbaye des Thelemites.* Cette pièce est de Melin de Sainct-Gelays, et a paru dans ses *Œuvres,* avec de très légères variantes, en 1574. Elle y est intitulée : *Enigme en façon de prophetie* (voyez l'édition publiée par M. Prosper Blanchemain dans la *Bibliothèque elzévirienne,* t. II, p. 202). Les deux premiers vers et les dix derniers, qui ne se trouvent pas dans l'*Enigme* de Sainct-Gelays, appartiennent seuls à Rabelais.

[425] *Feiour.* Faute d'impression, lisez : *seiour.*

Tant de discordz, venues, & allees,
Que nulle histoyre, ou sont les grands merueilles
A faict recit d'esmotions pareilles.
Lors se verra maint homme de valeur,
Par l'esguillon de ieunesse & chaleur
Et croire trop ce feruent appetit,
Mourir en fleur, & viure bien petit :
Et ne pourra nul laisser cest ouurage,
Si vne fois il y met le couraige,
Qu'il n'ayt emply par noises & debatz
Le ciel de bruit, & la terre de pas.
Alors auront non moindre authorité
Hommes sans foy, que gens de verité :
Car tous suyuront la creance & estude
De l'ignorante & sotte multitude.
Dont le plus lourd sera receu pour iuge.
O dommaigeable & penible deluge,
Deluge (dy ie) & à bonne raison,
Car ce trauail ne perdra sa saison
Ny n'en sera deliuree la terre :
Iusques à tant qu'il en sorte à grand erre
Soubdaines eaux, dont les plus attrempez
En combatant seront pris & trempez,
Et à bon droict : car leur Cueur adonné
A ce combat, n'aura point perdonné
Mesme aux troppeaux des innocentes bestes,
Que de leurs nerfz, & boyaulx deshonnestes
Il ne soit faict, non aux dieux sacrifice,
Mais aux mortelz ordinaire seruice.
Or maintenant ie vous laisse penser
Comment le tout se pourra dispenser,
Et quel repoz en noise si profonde
Aura le corps de la machine ronde.
Les plus heureux, qui plus d'elle tiendront,
Moins de la perdre & gaster s'abstiendront,
Et tascheront en plus d'vne maniere
A l'asseruir & rendre prisonniere,
En tel endroict que la pauure deffaicte
N'aura recours que à celluy qui l'a faicte :

Et pour le pis de son triste accident,
Le clair Soleil, ains que estre en occident,
Lairra espandre obscurité sur elle,
Plus que d'eclipse, ou de nuyct naturelle :
Dont en vn coup perdra sa liberté,
Et du haut ciel la faueur & clarté,
Ou pour le moins demeurera deserte.
Mais elle, auant ceste ruyne & perte,
Aura long temps monstré sensiblement
Vn violent & si grand tremblement,
Que lors Ethna ne feust tant agitee,
Quand sur vn filz de Titan fut iectee,
Et plus soubdain ne doibt estre estimé
Le mouuement que feit Inarimé
Quand Tiphœus si fort se despita,
Que dens la mer les montz precipita.
Ainsi sera en peu d'heure rengee
A triste estat, & si souuent changee,
Que mesme ceulx qui tenue l'auront
Aux suruenans occuper la lairront.
Lors sera pres le temps bon & propice
De mettre fin à ce long exercice :
Car les grands eaulx dont oyez deuiser
Feront chascun la retraicte aduiser.
Et toutesfoys deuant le partement,
On pourra veoir en l'air apertement
L'aspre chaleur d'vne grand flamme esprise,
Pour mettre à fin les eaux & l'entreprise.
Reste en apres ces accidens parfaictz[426]
Que les esleuz ioyeusement refaictz

[426] *Reste en apres ces accidens parfaictz.* Les dix vers de Rabelais qui commencent ici sont un peu différents dans les premières éditions jusqu'à Dolet inclusivement :
Reste en apres que yceulx trop obligez.
Penez, lassez, trauaillez, affligez,
Par le sainct vueil de leternel seigneur
De ces trauaulx soient refaictz en bon heur :
La verra lon par certaine science
Le bien & fruict qui sort de patience :
Car cil qui plus de peine aura souffert
Au parauant, du lot pour lors offert
Plus recepura. O que est a reuerer
Cil qui pourra en fin perseuerer.

Soient de tous biens, & de manne celeste,
Et d'abondant par recompense honneste
Enrichiz soient. Les aultres en la fin
Soient denuez. C'est la raison, affin
Que ce trauail en tel poinct terminé,
Vn chascun ayt son sort predestiné.
Tel feut l'accord. O qu'est à reuerer
Cil qui en fin pourra perseuerer.

La lecture de cestuy monument paracheuee, Gargantua souspira profondement, & dist es assistans.

Ce n'est de maintenant que les gens reductz à la creance euangelique sont persecutez. Mais bien heureux est celluy qui ne sera scandalizé & qui tousiours tendra au but, au blanc, que Dieu par son cher filz nous a prefix, sans par ses affections charnelles estre distraict ny diuerty. Le Moyne dist. Que pensez vous en vostre entendement estre par cest enigme designé & signifié ? Quoy ? dist Gargantua, le decours & maintien de verité diuine. Par sainct Goderan (dist le Moyne) Telle n'est mon exposition. Le stille est de Merlin le prophete[427]. Donnez y allegories & intelligences tant graues que vouldrez. Et y rauassez, vous & tout le monde, ainsy que vouldrez : de ma part, ie n'y pense aultre sens enclous qu'vne description du Ieu de Paulme[428] soubz obscures parolles. Les suborneurs de gens sont les faiseurs de parties, qui sont ordinairement amys. Et apres les deux chasses faictes, sort hors le ieu celluy qui y estoit & l'aultre y entre. On croyt le premier qui dict si l'esteuf est sus ou soubz la chorde. Les eaulx sont les sueurs : les chordes des raquettes sont faictes de boyaux de moutons ou de cheures. La machine ronde est la pelote ou l'esteuf. Apres le ieu on se refraischit deuant vn clair feu &

[427] *Merlin le prophete.* C'est désigner Melin de Sainct-Gelays d'autant plus clairement que, dans la prononciation populaire du XVI^e^ siècle, Merlin s'adoucissait et se prononçait à peu près Mellin.

[428] *Description du Ieu de Paulme.* Cette explication générale et toutes les explications particulières qui la suivent sont ainsi imprimées en manchettes dans les *Œuvres* de Sainct-Gelays :
Le jeu de paume *en regard de … ce lieu ou nous sommes.*
Les faiseurs de partie — *… vne maniere d'hommes.*
Les ioueurs — *Amys entre eulx.*
Le changement de lieu — *… aller hault.*
Les arbitres — *Hommes sans foy.*
Le naquet — *… le plus lourd.*
Les fueurs — *Soubdaines eaux.*
Les raquettes — *… leurs nerfz.*
L'esteuf — *… la machine ronde.*
Les fosses des ieux — *En tel endroict.*
Le feu qu'on fait *… grand flamme.*

change l'on de chemise. Et voluntiers bancquete l'on, mais plus ioyeusement ceulx qui ont guaingné. Et grand chere.

Imprimé a Lyon par Frãcoys Juste.

Gargantua
François Rabelais

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/rabelais/gargantua